

LE
VERITABLE
MENTOR.

Dixit autem Angelus Tobiæ, ego ſanum ducam, & ſanum tibi reducam filium tuum. Tob. Cap. V. v. 20.

par le MARQUIS DE CARACCIOLI.



A BRESLAU.

DE L'IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITE DE LA COMPAGNIE DE JESUS.

AVEC APPROBATION.



A SON EXCELLENCE

MONSEIGNEUR

LE COMTE

RZEVVUSKI

PALATIN DE PODOLIE,

GENERAL DE CAMP

DE LA COURONNE DE POLOGNE,

CHEVALIER DE L'ORDRE

DE L'AIGLE BLANC

MONSEIGNEUR,

J'applaudis moi-même à mon propre ouvrage, depuis qu'il vous est dédié. Le Nom de Votre Excellence s'incorpo-

rant en quelque ſorte avec mes productions, va les rendre immortelles. On ne s'occupera point des défauts du livre, mais du luſtre qu'il a reçû de paroître ſous vos auſpices, & l'avantage de vous avoir cité comme le plus parfait modèle d'une heureuſe éducation, ſuppléera amplement à tout ce que je n'ai pû dire ſur cette importante matière.

Les premières années de Votre Excellence, ſes études, ſes voyages, tout parle, tout inſtruit. La ſaiſon des plaiſirs fut pour vous celle du travail. Vous ſçaviez dés lors entrevoir la véritable Philoſophie au milieu des nuages qui l'offuſquoient, & vous frayer un ſentier

dans

dans la carrière d'honneur que votre illuſtre Père parcouroit avec tant d'éclat.

Quel ſpectacle ne donnez-vous pas aujourd'hui à tous ceux qui vous environnent! les charmes de votre converſation, la douceur de vos manières, la ſageſſe de vos conſeils, la pénétration de votre eſprit qui vous rendent l'Epoux chéri d'une Princeſſe digne de votre Naiſſance, & de vos Vertus, offrent à l'envi des objèts d'admiration. La Pologne, cette Nation ſi zélée pour la foi, ſi recommandable par ſa valeur, ſi jalouſe de ſes privilèges, s'applaudit chaque jour de ſe voir revivre dans votre propre coeur; elle publie de toutes parts

que la généralité de vos talens, & de vos connoiſſances vous a mérité le tître de Général de la Couronne, & qu'un ſeigneur auſſi grand par ſon zéle pour ſon Souverain, & pour ſa patrie devoit devenir grand par ſes dignités. Ainſi je puis me féliciter en conſacrant cèt ouvrage à l'honneur de votre Nom, de le conſacrer en même tems à la gloire de la Nobleſſe Polonoiſe.

Pouvois-je refuſer cèt hommage à Votre Excellence*? s'il y a quelque choſe de bon dans mon livre, il eſt emprunté de vos paroles & de vos moeurs. Je n'ay peint la générοſité, la douceur, l'affabilité que comme vous vous peignez*

vous-même aux yeux des uns & des autres, que vous comblez de politesses & de bienfaits; je n'ay donné une idée de la vraye Religion, qu'en désignant la piété éclairée qui vous anime; je n'ay parlé des sciences qu'après vous avoir entendu parler, & avoir porté ma vue sur ces livres & ces tableaux exquis, dont votre Palais est enrichi, & qui sont autant de trophées à la gloire de votre application, & de votre bon goût; je n'ay enfin instruit la jeunesse, qu'après avoir sçû comme vous daignez instruire vous-même ces aimables fils qui déja commencent à vous imiter.

Votre modeſtie s'allarme, Monſeigneur, elle ſe plaint : mais permettez des éloges qui confondent la diſſipation du ſiècle, l'irréligion des prétendus eſprits forts, l'orgueil & la molleſſe de la plûpart des grands, & qui prouvent enfin, que la véritable Sageſſe ſera toujours en honneur. Les Louanges ſont faites Pour la Vertu, & la Vertu qu'on loue excite bien davantage les hommes à la pratiquer. Je ſuis avec un vrai reſpect, de votre Excellence,

MONSEIGNEUR,

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur
Le marquis de CARACCIOLI.

AVERTISSEMENT.

Cèt ouvrage doit ſon exiſtence à l'ennui que me cauſa le ſéjour de CAURLÉ petite ville maritime de la République de Veniſe. Après y avoir abordé ce mois d'aout dernier, pour me ſouſtraire à un ouragan, je me vis dénué de toute ſociété, ſans autre ſpectacle que quelques branches de vigne confuſément entaſſées dans une eſpèce de jardin. Ce fut là que me livrant à mon attrait, j'empruntai une plume telle qu'on peut la trouver chés un payſan, & je traçai ſur un mauvais papier les premieres lignes de cèt ouvrage.

Il y avoit long tems que le deſſein en étoit conçû, & que je gémiſſois dans le ſecrèt de mon coeur de voir laplus brillante jeuneſſe de l'Europe entre les mains d'hommes fades & ignorans. Télémaque me ſembloit bien propre à former des gouverneurs; mais outre ſes écarts dans l'isle d'Eucaris, je ſentois que la tournure de Roman le rendoit inutile. La vérité traveſtie en fiction ſert de prétexte aux hommes pour ne point pratiquer ce que cette même vérité leur recommande. Ils ſont charmés d'en être quittes pour dire ſimplement, Télémaque eſt un beauRoman, les con-

ſeils de Mentor paroiſſent impraticables; parceque Mentor paroit ſous la forme de Minerve : comme ſi le langage de la raiſon, ne devoit pas toujours nous être précieux, de quelque manière qu'on nous le faſſe entendre. Mais ſervons les hommes ſelon leur gout, abandonnons la fiction au théatre, & parlons ſans figures. Télémaque d'ailleurs ne fut imaginé que pour l'inſtitution des Souverains, & nous ne voulons écrire que pour l'éducation des ſeigneurs. Ceux-cy ſont en bien plus grand nombre.

Locke a parfaitement écrit ſur l'education, nous dira-t-on : j'en conviens ; mais Locke s'eſt beaucoup étendu, & peut-être trop ſur les beſoins du corps, & ſur la manière de le ſoigner. Cèt article qu'on peut traiter dans une vingtaine de pages n'entre point dans mon plan. Il y a trois éducations dit l'auteur de l'eſprit des Loix, celle des parens, celle des maitres, & celle du monde. C'eſt ſur cette dernière que nous voulons nous étendre. Le tems, où l'on choiſit les gouverneurs, eſt le tems où la jeuneſſe ſort des mains des pères, & des précepteurs. Tems critique ! il devient l'écüeil des ecüeils, ſi un Mentor habile n'en règle utilement l'uſage.

Je ne ferai point ici de dissertation sur le titre de *Mentor*. Tout le monde sçait que Mentor fut un des amis d'Homère qui par reconnoissance l'a placé dans l'Odysé, & que l'élégant Fénélon n'a pas moins illustré ce nom, en le ressuscitant dans un ouvrage orné de tout l'agrément des Muses & des Graces. Cette réflection peut justifier l'Intitulé de ce petit livre que nous donnons sous le titre du *veritable Mentor*. La peinture des deux premiers eut le coloris de la plus belle Fiction, la peinture du notre n'aura d'autre ornement que la Verité.

Je pense bien qu'en donnant cèt ouvrage au public, je fais le procès à un grand nombre de gouverneurs; car il y en a bien peu qui suivent ce que nous dirons. Ou les uns sont d'une pédanterie insoutenable, ou les autres sont d'une ignorance profonde. Notre intention n'est point de juger, mais d'instruire, c'est à ceux qui conduisent la jeunesse, à s'accuser s'ils n'exercent pas bien cette profession. On devient coupable du crime de leze société lorsqu'on altère, ou lorsqu'on néglige la bonne éducation d'un citoyen du monde, & surtout d'un seigneur qui par son rang peut étendre davantage le bien, ou le mal qu'il fait.

Quin-

Quintilien s'exprime ſur cette matière d'une façon admirable. Le célèbre Rollin qui dans ces derniers tems l'a ſi bien imité, ne parle pas avec moins d'énergie. Ces deux auteurs connoiſſoient jusqu'à quel point l'education interreſſe toutes les républiques, ils ſcavoient que de cette éducation comme d'un germe fécond naiſſent les vertus, ou les vices, la paix, ou les diſſenſions.

Peut-être cèt ouvrage ſeroit-il plus travaillé, & plus étendu, s'il eut été composé dans tout autre tems que celui d'un voyage où les interruptions ſont fréquentes ; mais un auteur a de la peine à combattre ſon attrait. Le mien fut toujours d'écrire le long des routes, d'éviter par ce moyen la diſſipation, ou l'ennui des auberges, de datter enfin mes petites productions des differens lieux que j'habite. Ainſi dans Paris j'ébauchai *les caractères de l'Amitié*, dans Sarzane petite ville d'Italie *la Converſation avec ſoi-meme*, dans Rome un diſcours contre les incredules de nos jours en langue du pays, *Diſcorſo contro li Miſcredenti*, & enfin dans Caurlé, comme je l'ay dit, ce livre en queſtion.

Je ne pouvois mieux le finir qu'en Pologne où les grands Seigneurs plus multipliés qu'ailleurs ſe font gloire de procurer à leurs enfans une heureuſe & noble éducation. Ils

ne

ne négligent rien pour trouver ce Mentor, dont nous donnerons l'idée. Un tel soin mérite bien d'étre secondé, & c'est uniquement à ce dessein que nous mettons au jour ces réflections. Si elles n'ont pas l'art de plaire, elles auront du moins l'avantage de s'annoncer comme un monument de notre zéle pour la noblesse Polonnoise, qui dans ses études, ainsi que dans ses voyages s'éfforce d'atteindre à la perfection.

Malgré ces observations, nous doutons que cèt ouvrage serve beaucoup aux parens, & aux gouverneurs pour lesquels il est fait. Rien ne s'oublie plutôt qu'un livre, & voilà pourquoi une dame de beaucoup d'esprit écrivant un jour à son amie, & lui reprochant son indifference s'exprimoit ainsi : *vous ne vous souvenez pas plus de moi que d'un livre* ; en effèt le style plait, il entraine, on parcoure l'ouvrage, on glisse sur chaque page comme sur une glace legère, on arrive à la fin, & il en résulte que sans avoir réfléchi, l'on dit d'un ton décisif ; je ne pense pas comme l'Auteur. Et le pauvre Auteur cependant a médité des années entières sur ce qu'il a dit, & celui qui le condamne ne s'en est jamais occupé, ni ne veut s'en occuper ; car le livre disparoit, & va s'égarer pour toujours. Tel est l'accüeil qu'on fait aux livres ; n'impor-

te écrivons toujours; n'y eut-il qu'une personne qui profitât de nos remarques, nous n'aurions pas perdu notre tems.

Le fameux Duguèt publia son institution d'un Prince, quoiqu'il prévît bien le peu de succès que ce livre produiroit. Je n'ay garde de comparer mes foibles observations à cèt ouvrage admirable, mais après un tel exemple, je crois que l'incertitude du succès ne doit pas m'empécher de le mettre au jour. J'aî du moins le desir d'etre utile, & la satisfaction de travailler; satisfaction que je préfère à tout plaisir, & qui me fait souvent dire; *l'Eternité sera assés longue pour nous reposer.*

On ne sera peut-être pas fâché de trouver à la fin de ce livre un petit article sur les voyages, & sur les annotations qu'on doit faire dans les principales villes de l'Europe. Cèt article n'entre dans le détail ni des églises, ni des palais, parcequ'une multitude de brochures dont chacune peut valoir tout au plus cinq sols, a suffisament détaillé ces sortes de choses.





LE VERITABLE MENTOR.

IL eſt ſi difficile de trouver parmi les hommes un véritable Mentor, que Mr. de Fénélon lui-même crût devoir recourir aux divinités, pour donner un guide à ſon Télémaque. Il ſeroit réellement à ſouhaiter que chaque gouverneur eût en partage les vertus qu'on prête à Minerve. La jeuneſſe comme la portion la plus intereſſante des Etats éxige tous nos ſoins & toute notre application. Chaque jeune homme forme en ſoi une république, diſons mieux, un monde, où il faut employer differentes manières de gouverner, tantôt le deſpotisme, & tantôt la monarchie.

Comment trouver des sages aſsés versés dans cèt art ? on ne parle que de politique pour conduire, & pour enrichir les royaumes. chacun du coin de ſon feu ſe croit en droit d'arranger tous les Potentats. L'un diſpoſe des armées, l'autre donne des leçons aux Miniſtres, & toute cette belle politique

vient

vient échouer, dèsqu'il s'agit ſeulement de morigenér un jeune homme. Tant il eſt vrai que les paſſions qui agitent ſon coeur, que les nuages qui l'envéloppent ſont difficiles à diſſiper. Ce ſeroit vraiement une découverte, que celle d'un tel coeur ; mais ſi la choſe eſt presqu'impoſſible, un Mentor doit au moins deſcendre dans le ſien propre. Là il ſe retrouvera tel qu'il étoit dans ſes premières années, lá il ſentira le mobile qui le faiſoit agir alors. Se connoitre bien ſoi-même; c'eſt connoitre les autres. Notre jeuneſſe n'eſt en quelque ſorte, qu'une répétition de celle de nos pères. Mêmes gouts, mêmes ſenſations, mêmes fantaiſies. Toute la difference ne conſiſte que dans l'ardeur plus ou moins vive avec laquelle on ſuit ſes penchans.

Si les hommes renaiſſoient une fois, ſans doute ils profiteroient des écarts de leur première vie, pour tenir une conduite plus règlée ; mais malheureuſement le tems qui nous emporte, nous laiſſe à peine le loiſir de réfléchir. Nous ſuivons ſa carrière, ou plutot ſon tourbillon, ſouvent jusqu'au tombeau ; ſans nous appercevoir, que nous avons vêcû. Alors une vie toute en deſordre ſe preſente confusément à notre eſprit, nous pouſſons un ſoupir, & nous fermons l'oeil pour

ren

ne le plus r'ouvrir. Tel eſt le ſort de ceux qui n'ont point écouté de guides éclairés, & qui n'ont entendu que le cri de leurs paſſions. Malheureux cri! il nous enchante, & nous conduit au précipice.

A peine avons-nous ſept ans qu'une petite volonté déja inclinée vers le mal commence à percer, qu'un intellect déja eſclave de la frivolité ne contemple que des bagatelles. alors tout nous étonne; tout, excepté la raiſon, paroit admirable à nos yeux. Le plaiſir nous ſemble charmant, la vertu farouche, la pauvreté hideuſe, l'opulence digne d'envie. Il n'y a point d'enfant qui ne ſoit prêt à vendre ſon droit d'aineſſe, pour un colifichèt, ou pour une dragée; point d'enfant qui ne pleure pour avoir un bel habit. Tous les caprices, tous les gouts differens, toutes les opiniatretés ſont les premiers tiraillemens dont la concupiſcence ſe ſert pour appeſſantir vers la terre une ame ſupérieure aux aſtres. Quel ſera le ſort de l'enfance au milieu de ce deſordre? de s'égarer ſi une lumière proportionnée à ſa foible vue, ne vient l'éclairer. C'eſt à l'aide de cette lueur que nous commençons à mettre un pas l'un devant l'autre, & à ſuivre tout doucement le petit ſentier que la providence trace à chacun de nous. Oui, ſans les précautions de nos

parens, ſans leurs leçons nous ne marcherions qu'à tâtons; mais notre premier âge s'écoule ſous leurs yeux jusqu'au moment où s'annonce notre jeuneſſe.

Quelle ſaiſon que cette jeuneſſe! qui pourra nous en tracer le tableau! ici elle ſe preſente avec le plus charmant coloris, & toutes les graces de la naïveté, là elle s'envelope de vices & de diſſimulations. Ici, c'eſt un viſage épanouï, qui tel qu'une fleur du matin brille dans toute ſa fraicheur. Là, c'eſt un air mutin & colère, qui éclate ſur le front, & dans les yeux. Ici c'eſt une vigueur qui s'accroit chaque jour, qui réſiſte aux intemperies de l'air, & des ſaiſons, qui ne redoute enfin ni les veilles, ni les travaux; là c'eſt une nonchalance qui laiſſe prendre au corps toutes ſortes de mauvais plis, une ſucceſſion de maladies feintes & réelles qui empêche l'eſprit de s'appliquer. La mémoire retient-elle alors dans un inſtant les termes les plus barbares, & les choſes les plus difficiles? une indifference entière à l'égard des ſciences empêche ces progrès; l'imagination comme un feu d'artifice s'élève & s'étend-elle de toutes parts? une legèreté plus agile que le vent même ne laiſſe entrevoir que de la fumée.

Tel eſt le contraſte qui ſe rencontre chez la plûpart des jeunes gens. Auſſi faut-il tout

l'art

l'art poſſible pour connoitre un jeune homme, & pour le définir. Vous voulez le peindre, vous croyez avoir exprimé ſes traits: vous vous trompez, il vous a échappé. Ce n'eſt plus lui. Il y a quatre choſes, dit le ſage, qu'il eſt difficile de ſuivre; le vol de l'aigle qui fend la nue, la rapidité du navire qui traverſe les mers, les ſinuoſités du ſerpent qui ſe replie, & les voyes de la jeuneſſe. En effet toujours inquiète & toujours en mouvement, elle ne ſe trouve jamais bien que là où elle n'eſt pas. C'eſt un vif argent, qu'on ne peut fixer, un vin nouveau qui fermente dans toute ſa force, un caméléon qui prend toutes ſortes de figures.

Belles années! années, qui ne revenez jamais, faut-il donc que vous vous écouliez ainſi dans l'ignorance de nous-mêmes, dans l'éloignement de nos devoirs, dans le trouble, & dans l'agitation? faut-il que ces momens qui ſeroient pour nous des ſemences de gloire & de bonheur, ſoient presque toujours flétris par quelques deſordres! oui la providence l'a permis pour humilier l'homme, pour lui faire ſentir la foibleſſe de ſa raiſon & la caducité d'un corps, qui commença hier, qui aujourdhui s'accroit, & qui demain n'eſt plus. nous paſſons ſucceſſivement, mais presqu' imperceptiblement comme dans trois

zones differentes; la torride eſt notre adoleſcence, la temperée l'âge viril, la glaciale enfin notre vieilleſſe, puiſqu'alors toutes nos paſſions s'amortiſſent, & toutes notre imagination s'éteint.

Quel plaiſir ne ſeroit-ce pas de voir un jeune homme guidé par la raiſon exercer noblement ſes aimables facultés, de le voir rechercher le vrai bien au milieu de tant d'êtres épars çà & là! car le jeune âge eſt la ſaiſon, où on lève, pour inſi dire, l'écorce de chaque objèt afin d'en examiner les propriétés. Nous faiſons envers la nature, cequ'elle a fait à notre égard. Elle ne nous a pas formé tout-à-coup, mais peu à peu tantôt en developpant nos membres, & tantot en y répandant des ſucs. Ainſi nous n'appercevons cette nature que ſucceſſivement.

Ces premières découvertes nous charmeroient ſans doute, & nous appliqueroient beaucoup; ſi les malheureuſes paſſions, qui commencent à frémir, ne ſe répandoient autour de nous avec fureur. Elles nous inveſtiſſent alors de manière à défigurer étrangement notre jeuneſſe. Voulons-nous n'en plus douter? rétrogradons vers l'âge de quinze & vingt ans, Qu'étions-nous alors? un petit monde de paſſions & de prejugés, un aſſemblage de contradictions & d'erreurs. nous

ne

ne pouvions ſupporter nos maitres, nous évitions nos parens, nous ne ſoupirions qu'après une liberté qu'on peut définir un libertinage. L'étude nous ſembloit un poids accablant. L'ignorance faiſoit nos délices, il n'etoit de moment cher à nos yeux, que l'inſtant où nous trompions la vigilance d'un ſurveillant. Le domeſtique commode devenoit notre plus fidèle ami. Nous préférions ſa compagnie à toute autre, ravis d'eſcamoter, ſi l'on peut parler ainſi, la connoiſſance de certaines parties à un père, à un gouverneur.

Plût au ciel que ce portrait ne ſubſiſtât que dans notre imagination, & que notre plume en peignant les deſordres de la jeuneſſe, allât plus loin que ces deſordres mêmes. Mais hélas! cette foible peinture n'eſt pour ainſi dire, qu'une idée de ce que font les jeunes gens. Toutes leurs penſées ne roulent-elles pas ſur les moyens de ſurprendre & de tromper? ils ouvrent un livre par exemple, où ils liſent le portrait de la vertu, & en meme tems ils ébauchent au dedans d'eux mêmes le tableau du vice. Leurs oreilles écoutent un diſcours de morale, & leur coeur s'y ferme tout entier. Auſſi chacun de nous doit-il dire à dieu dans l'amertume de ſon ame: *delicta juventutis meæ, & ignorantias meas ne memineris.*

C'eſt au milieu de ces violences, de

de ces caprices, que nous presentons *le véritable Mentor*, qui doit conduire un jeune homme. Il me semble que je le vois dans cette critique position. Il commence par observer, & il se tient comme en vedette; de l'observation il passe à la tolerance, de la tolerance aux réprimandes, & des réprimandes enfin aux punitions, lorsque la circonstance les rend absolument nécessaires. Rien ne rebute plus un éleve, que de s'annoncer à lui sous un air austère & morose. Bien des Gouverneurs faute de dérider leur front dans une premiere entrevue, s'interdisent une confiance qu'on ne sçauroit trop ménager. La douceur nous rend du moins admirateurs de ceux dont nous n'avons point encore le courage de devenir imitateurs. La jeunesse est comme une toile fine & délicate, où l'on doit tracer une magnifique broderie, & tantot inserer l'or, & tantot la soye. Mais cela exige beaucoup de précaution. L'aiguille est-elle trop grosse, le fil n'est-il pas bien ourdi; la toile se déchire, la broderie se hérisse, & ne laisse entrevoir que des inégalités, & des noeuds. Ainsi le véritable Mentor s'insinue avant que de reprendre. Il examine d'abord, si la plante qu'on lui confie sera tardive, ou précoce, si elle a pris racine dans un bon terroir, c'est à dire si elle

fort

ſort de dignes parens; car il faut convenir que l'éducation d'un jeune homme iſſu de parens vertueux, eſt beaucoup plus facile. L'ouvrage eſt déja comme à demi fait. Tout concourt alors au bien du pupille. Le Gouverneur ne fait que ſuivre en quelque manière un plan tracé. Quel malheur digne de nos larmes, de voir un enfant arrété dans le ſentier de la vertu, par des parens mêmes qui ſe refuſent aux bonnes intentions d'un ſage Mentor!

Combien ne trouve-t-on pas de parens de cette eſpèce, qui à force de flatter les paſſions de leurs fils & de leur tout accorder, finiſſent enfin par les rendre cequ'ils ſont eux-mêmes; de là ces générations de ſeigneurs vrayement indignes de l'étre, qui ſe multiplient dans chaque pays, & qui n'y paroiſſent que pour en devenir les fléaux, ou du moins que pour y végéter.

Mais laiſſons les ſcandales, & tournons les yeux du côté des vertus. Suppoſons donc que le véritable Mentor entre dans une maiſon parfaitement règlée, & qu'il y reçoit comme un dépot ſacré l'enfant qu'on lui confie. Ses premiers regards n'ont rien que de gracieux, & de doux. Il commence par ramper à terre afin de ſe proportioner à ſon pupille, de connoitre ſes habitudes & ſes

gouts. D'abord il ne le géne point, il le voit venir, & laisse à son coeur un certain essor qui fait juger de ceque ce coeur recherche & chérit.

C'est un spectacle digne d'être representé que ces premiers instans. On apperçoit un jeune homme timide & rusé, qui se tient sur la reserve, qui employe ses yeux agiles, & toutes les petites facultés pour découvrir l'endroit foible de son Gouverneur, & pour s'en prévaloir dans l'occasion. Aussi le Mentor habile n'a t'il soin de ne viser qu'à l'estime. Ce doit être son but. La crainte nous rend odieux, l'amitié familiers, mais l'estime tient un milieu capable d'operer le bien avec succès. L'amitié d'un seigneur qu'on éléve ne doit être que le terme, & la récompense de l'éducation. Il faut la réserver à ce moment où le pupille plus en état de juger, connoit tout cequ'il doit à son guide, & devient plein de reconnoissance. L'amitié des jeunes gens encore sous la discipline ne dure que peu de jours, elle se perd ou à la moindre réprimande qu'on leur fait, ou par la seule inconstance de leur volonté. La plus legère correction détruit tout à coup dans leur coeur des sentimens d'affection qu'on cultivoit depuis plusieurs mois, mais elle ne sçauroit rien prendre sur les sentimens d'estime. On ne la peut

jamais

jamais mieux mériter, que par une conduite ſoutenüe. Un enfant de quelque caractère qu'on le ſuppoſe a peine à ſe deffendre contre l'exemple d'un Mentor toujours uniforme. Cette uniformité d'ailleurs accoutume de bonne heure un jeune ſeigneur, à ſe faire un caractère égal, & ce n'eſt pas une petite victoire ſurtout chez les grands qui pour l'ordinaire deviennent capricieux presqu'en naiſſant. Soit routine de famille, ſoit idée d'une fauſſe grandeur, ils ne regardent pas aujourd-hui la perſonne qu'ils encenſoient hier. Ils affectent même de ne pas ſe reſſouvenir de certains qu'ils n'ont pû certainement oublier, & de faire en conſéquence mille fois les mêmes queſtions.

On peut dire enfin au ſujèt de la manière dont le véritable Mentor s'annonce, qu'il paroit comme ſous la forme de ces quatre animaux Symboliques qui figurent les Evangeliſtes; d'abord en homme pour s'accommoder aux foibleſſes de ſon pupille, & pour ſupporter ſes défauts, en boeuf pour ſouffrir le poids de la chaleur & du jour, les fatigues & les contradictions, en lion pour exterminer les vices, & enfin en aigle pour élever les pensées & les affections au deſſus du vulgaire.

Mais quel Mentor aura ces qualités? le véritable: & non ces mercenaires qui n'estiment une éducation que par rapport au profit qu'ils en retirent, qui de concert avec leurs élèves mêmes, & peut-être encore plus écoliers qu'eux, travaillent à surprendre la bonne foi des parens, qui enfin n'ont d'autre occupation dans les maisons où ils se trouvent que de tout voir, & de tout rapporter. Le parfait Gouverneur étranger à tout cequi n'entre point dans sa profession, se renferme en lui même, & ne se mêle absolument que de son empoli. Eh quel emploi! ici il faut devenir enfant une seconde fois, là il faut parler en maitre. Ici il faut louer avec discretion, lâ il faut blâmer avec prudence, tantôt relever une faute, & tantôt la dissimuler. Tout dépend de sçavoir bien s'accommoder aux tems, & aux circonstances. Mais telles qu'elles soient un Mentor doit toujours être en état d'arrêter les ris, & les saillies de celui qu'il dirige. On ne voit que trop de jeunes seigneurs passer les bornes des récréations qu'on leur accorde, parceque le Gouverneur n'est plus maitre de suspendre la dissipation, cèt inconvenient nait des commencemens où l'on néglige souvent de se faire obéir. Il est alors très difficile de reprendre un certain air d'empire, & de conduire les jeunes gens à son gré.

Je ſcais que l'indépendance d'un ſeigneur, & que ſes mauvaiſes manières à l'égard d'un Gouverneur proviennent ſouvent de ceque ce Gouverneur n'eſt point homme de condition. Quel reſpect peut avoir un pupille pour un Mentor que des parens mépriſent, qu'ils ne regardent que comme une perſonne à gages, & peut- être comme un honnête valèt de chambre? auſſi feroit-il à ſouhaiter que la nobleſſe fut toujours confiée à la nobleſſe, ſurtout lorsqu'il s'agit de connoitre le monde, & de le fréquenter. Sans doute la vertu n'eſt point attachée à la naiſſance, ſans doute la naiſſance eſt l'effèt du hazard, mais cette même naiſſance procure ordinairement une heureuſe éducation qui élève l'ame, & qui annoblit le coeur, & qui mèt en état de donner des leçons de ſçavoir vivre. Rarement, on voit ſortir d'une boutique, ou d'un magaſin un homme enrichi de beaux ſentimens, & familiarisé avec la délicateſſe qu'ils inſpirent. Il y a un ton de qualité, un ton de bonne compagnie qu'on ne peut acquerir que dans le centre de la nobleſſe. Que penſer maintenant de ce tas d'aventuriers qui ſe répandent de toutes parts, & qui enfin à force de ſoupleſſes & de ſupercheries, viennent à bout d'obtenir la conduite des ſeigneurs. Comme on ne ſçait d'où ils ſont, ni cequ'ils ſont,

ſont, on les mépriſe, & l'on ſe ſert d'eux comme d'un mal néceſſaire. Le véritable Mentor ne ſe fait point recevoir ſans ſe faire connoitre. Il veut être eſtimé, & que cette eſtime ſoit fondée ſur des témoignages honorables qui l'annoncent. Il ſe laiſſe même rechercher, & ne ſe détermine à accepter la qualité de Mentor, qu'après avoir ſçû le bien qu'il peut faire. autrement c'eſt mettre les ſeigneurs à l'enchère, ou ſe livrer au premier qui ſe preſente. Tout doit ſe paſſer entre les parens, & les Gouverneurs ſur un ton de confiance & de politeſſe; eh! comment cela peut-il arriver, ſi les uns & les autres ne ſe connoiſſent pas, ni ne travaillent à ſe connoitre?

Ne nous étonnons plus que le poſte de Gouverneur ſoit avili, que cette place qui devroit être une des premières dans la ſociété, ſemble aujourdhui n'interreſſer perſonne. Les pères & les Gouverneurs eux-memes l'ont voulu. Ceux-cy en ne ſe donnant pas la peine de ſe faire valoir, ceux-là en ne conſiderant que le plus, ou le moins d'argent qu'il en coute pour acquerir un Mentor. O Tems! ô moeurs! on eſt prodigue en dépenſes ſuperflues, on achête à prix d'or une ſtatue qui plait, on paye un muſicien au de là même de ſes talens, & de ſes eſperances, on ſe donne tous les ſoins pour ſe procurer un chien

chien de chaſſe qui ſoit bien dreſſé, & on marchande, on épargne, on lézine, désqu'il s'agit de donner un guide à des enfans, un guide dont dépend leur honneur, & ſouvent même leur ſalut éternel.

Ah! ſi l'on réfléchiſſoit ſur le bien que peut opérer *le véritable Mentor*, on le chercheroit comme l'homme de Diogène la lanterne à la main, on le recevroit comme un preſent même du ciel, on l'écouteroit comme l'oracle qui doit inſtruire & guider. Quel exemple les plus fameux héros, ne nous ont-ils pas laiſſé à ce ſujèt. Je parle des Romains. Photin ce philoſophe ſi dégagé de la matiere, qu'il ſouffroit avec peine ſon ame logée dans un miſerable corps, paroit-il au milieu d'eux? chacun le recherche, chacun veut le connoitre, & lui confier l'éducation de ſes fils. Les pères prêts de mourir recommandent dans leurs teſtamens que Photin ſera le Gouverneur de leurs enfans. Ils penſent que cet avantage eſt le bien le plus précieux, qu'ils puiſſent leur laiſſer. C'eſt ainſi qu'agiſſoit ce peuple ſi ſouvent loué, & ſi digne de l'être. Il n'eſtimoit l'agriculture, comme nous le rapporte un de leurs auteurs, qu'autant qu'elle étoit une image de la culture des eſprits. Effectivement on apperçoit entre ces deux exercices une relation admirable. Le jardinier

nier voit croitre ſous ſes yeux des herbes & des fleurs, le Gouverneur voit éclôre des talens & des vertus. Le jardinier élague des branches, le Gouverneur retranche des vices. Le jardinier ceuille les fruits qu'il a planté, & les ſavoure, le Gouverneur participe à la gloire de ſon élève & la fait paroitre en public. Ainſi les inſtructions paſſent dans le coeur d'un pupille, elles s'y échauffent, elles y germent, & produiſent dans leur tems.

Le véritable Mentor connoit le prix de ſes avantages, & il les fait valoir. Soutenant toujours ſon caractère, il apprend à ceux qui ſeroient tentés de le mépriſer, combien l'homme de bonne conduite & l'homme à talens, eſt préférable à tout autre, ſurtout dans un ſiécle où il faut voir un millier d'inſenſés avant de trouver une ſage. Il fait naitre l'eſtime convenable envers une perſonne qui ſe ſacrifie toute entière au bien de la jeuneſſe. Sénéque diſoit autrefois à un jeune diſciple qu'il excitoit à la reconnoiſſance: ſouvenez-vous que vous vous devés tout entier à celui qui vous a rendu tel que vous êtes: *te totum debes, cui te talem eſſe debes.*

la vie nous eſt commune avec les animaux, & ſi nous n'avions que l'avantage de vivre, nous ne mériterions certainement aucuns égards; mais la ſeconde vie qui nous

arra-

arrache aux ſens & à la matière, la ſeconde vie qui adoucit notre caractère, qui police nos moeurs, qui nous rend enfin hommes de société, eſt un bienfait ſi précieux qu'on ne ſçauroit trop le priſer, & le reconnoitre. Dépouillons pour un moment tous les grands perſonnages de leurs Gouverneurs, ôtons à Trajan, à Marc Aurele, à Antonin, ceux qui les ont elevé: qu'auroient eté ces empereurs? ou des tyrans, ou des hommes inutiles uniquement propres à chaſſer, & à dormir. Les empires fondés, les loix en vigueur, les moeurs civiliſées, la ſcience en honneur furent les fruits d'une heureuſe éducation. C'eſt à elle que nous devons ces Rois chéris de dieu, & de leurs peuples; c'eſt à elle qu'il faut attribuer ces exemples de vertu, ces ouvrages excellents que nous ne ceſſons d'admirer. Socrate avouoit lui-même ſon penchant pour les vices les plus honteux, & il convenoit n'en avoir triomphé qu'à l'aide des bons préceptes qu'on lui avoit donné. Nous ne ſçaurions jetter un regard ſans frémir ſur ces peuples où l'éducation n'a point encore pénetré. Ils paroiſſent ne differer des animaux les plus féroces, que par la forme de leurs corps.

Le plus grand malheur qui pût donc arriver à la jeuneſſe, ce ſeroit de reſter entre les

mains

mains de pères ignorans, & derèglés, de vivre concentrée dans ces chateaux où l'on ne ſcait que boire & jouer. Elle ſe verroit alors au milieu du deſordre, & elle ſe prépareroit au plus affreux avenir. Un ſage Mentor qui auroit ces obſtacles à vaincre, detourneroit adroitement la vue de ſon élève, ſans alterer en rien la vénération, & l'attachement toujours dûs à un père. Il ſçauroit maintenir la ſoumiſſion d'une part & de l'autre conſerver l'innocence. Il l'engageroit à imiter les deux fils de Noé qui ſçurent ménager l'honneur deleur père & leur propre réputation en s'abſtenant de le regarder. Ainſi dans le ſein de la contagion même, il en préſerve ſon diſciple.

Je ne veux point ici prétendre qu'on guérira radicalement chez les jeunes ſeigneurs les vices de nation. Laiſſez, dit l'auteur de l'eſprit des loix, faire les choſes frivoles ſérieuſement, & gayement les choſes ſérieuſes à ceux qui ont cette coutume. En effet vouloir par exemple inſpirer certaines gentilleſſes françoiſes à un Anglois, & le ſérieux des Anglois à un François: c'eſt vouloir marcher contre le fil de la rivière, & de quoi préparer à rire à quiconque verroit de telles métamorphoſes. Le climat influe non ſur notre Religion, comme a oſé l'avancer le même au-

auteur de l'esprit des loix, mais sur nos moeurs de manière que le vrai Mentor y fait attention. Il ne manque point de proportionner ses avis aux génies qu'il cultive, & aux pays qu'il habite. Ainsi il gagne les François par l'enjoüement, il conduit les Anglois par le point d'honneur, les Italiens par souplesse, il en impose aux Allemands par un ton d'authorité, il employe à l'egard des Polonois la politesse & la fermeté, envers les Espagnols une noble fierté.

il ne s'agit ici comme on le peut voir, que des differentes façons de plier les caracteres, façons qui varient selon les circonstances, & les lieux; car quant aux grandes maximes de l'éducation, partout elles sont les mêmes. Partout on doit beaucoup s'observer devant la jeunesse: *maxima puero debetur reverentia:* partout c'est un vice énorme de scandaliser le plus petit enfant, partout la circonspection doit se trouver sur les lèvres d'un Mentor, Jamais on ne l'entendra dire la moindre parole équivoque, jamais on ne le verra applaudir à ces prétendus bons mots qui alterent la pudeur, & que St. Jérome appelle les signes d'une chasteté mourante. un Gouverneur toujours attentif à écarter ce qui peut tant soit peu blesser cette vertu, la peint sur son visage, dans ses paroles, & dans tout son main-

tien. Ses regards ſuivent toujours les démarches de ſon pupille, & ſçavent démêler tous ceux qui l'environnent; car il faut l'avouer; ſi les jeunes ſeigneurs ſe corrompent malheureuſement de bonne heure, ſi leur vertu ſe flétrit presqu'en naiſſant; les domeſtiques qui les ſuivent partout en ſont presque toujours cauſe. Un laquais n'eſt qu'un laquais aux yeux du public, mais aux yeux d'un jeune homme qui n'a point encore de confident, & qui en cherche pour mettre à l'aiſe ſes paſſions naiſſantes, un laquais paroit un perſonnage Important, un perſonnage digne enfin de devenir ami. On eſt ſûr de trouver des ames vénales chez ces ſortes de gens. la jeuneſſe le ſent bien, & elle en profite. Que fait, le vrai Mentor pour prévenir ces abus; il exige des parens avant toute condition le droit des licentier, & de prendre à ſon gré les domeſtiques qu'il juge à propos. Il n'en place autour de ſon pupille, que ceux dont il s'eſt aſſûré ſoit par lui-même, ſoit par le témoignage de perſonnes dignes de foi. Il veut avoir la confiance de ces ſortes de gens, ſans cependant les accoutumer à une baſſe flaterie; car un vice auſſi odieux n'eſt pas tolerable même dans un domeſtique; un jeune homme d'ailleurs qui s'en appercevroit, ſe regarderoit comme au milieu d'une inqui-

quiſition dont il chercheroit perpétuellement à ſe debaraſſer; & un domeſtique pour faire ſa cour aux dépens de ſon maitre diroit ſouvent cequ'il ſçait, & cequ'il ne ſçait pas. L'habileté conſiſte à trouver des ſerviteurs fidéles, & non des eſpions, des ſerviteurs amis de la vertu, & non de leurs interets. On peut auſſi travailler à les former ſur ce plan, & quelquefois on y réuſſit.

Toutes ces précautions dont nous venons de parler, & qui ſont néceſſaires pour maintenir la bienſéance, & conſerver la pudeur, ne doivent point dégénerer dans des craintes paniques, & dans des ſoupçons ridicules. Je m'explique : une trop grande défiance à l'égard de la conduite d'un élève réveille ſouvent les Paſſions des jeunes gens, & leur donne à penſer à des objets dont ils n'avoient point d'idée. Il faut veiller, mais ſans faire appercevoir que l'on veille. A force de parler de ce qui bleſſe la pudeur, on risqueroit ſouvent d'exciter des deſirs qui lui ſeroient contraires.

Loin d'ici ces pédans qui toujours inquièts, & toujours inquiétans veulent trouver du mal dans les actions les plus ſimples, & ne manquent jamais d'interpréter en mauvaiſe part le moindre ſigne, & la moindre parole. Le vrai Mentor aime bien mieux juger

favorablement, que de se sçandaliser sans raison; il aime bien mieux s'occuper de la presence de dieu, que de celle du malin esprit qu'un cagot visionaire croit entrevoir de toutes parts.

Le grand point est de trouver un Mentor plein d'une piété eclairée qui sache démêler le vrai du faux; & tel est celui que nous peignons. Sans la piété les bonnes moeurs sont équivoques, & la probité même douteuse. On ne confie point une bourse d'or à un homme qui n'a point de Religion, on ne s'avise point de le nommer executeur testamentaire; c'est la consequence deceque nous venons d'avancer, & c'est la condamnation de ces parens assés téméraires, ou plutôt insensés, pour remettre leurs fils entre les mains d'un incrédule. Nous l'avons dit, & nous le répétons. La Religion est l'ame de la probité, & la mère des bonnes moeurs. Un homme sans Religion peut avoir très-certainement les moeurs corrompües; mais un homme plein de Religion les aura infailliblement pures, & règlées. Voici la difference; elle est palpable, & ne permèt pas d'hésiter un instant sur le choix d'un Mentor aussi pieux que sçavant.

Qu'elle consolation pour des parens de pouvoir se dire à eux-mêmes! notre fils a un

Ange tutelaire avec lui qui le tient dans la garde de dieu, qui lui apprend à devenir bon citoyen, bon ami, à regarder ce monde comme une figure qui passe, à aimer le travail comme un devoir imposé à tous les enfans d'Adam, à acquerir enfin un trésor de vertus. Plus de doutes alors sur les démarches d'un enfant, plus d'incertitudes sur ses progrès, plus de craintes sur sa santé. On sçait que le Mentor ne le perd point de vüe, qu'il agit par conscience, & non par interêt, qu'il se croit responsable à dieu même de l'éducation qu'on lui a confiée. Aussi un père tel qu'il soit n'eut-il en vüe que son repos, & son honneur, ne sçauroit-il trop s'informer de la Religion d'un Mentor. Mais de quelle Religion? de la Catholique sans doute, puisque toutes les autres sectes n'étant que des mensonges, & se croyant indépendentes d'un culte extérieur, détruisent la ressource des bons exemples. Je défie un jeune homme de pouvoir jamais s'édifier de la piété d'un Calviniste qui concentre toute sa Religion dans son coeur, & qui passe souvent des années entieres, sans en laisser entrevoir aucunes traces.

Ah! si la vraie Religion entre bien dans le coeur d'un élève, il croitra à l'ombre de la vertu, & seul avec lui-même comme avec ses

peres, & ses maitres il fuira le mal, & fera le bien. Quel soulagement alors pour le Mentor au milieu des inquiétudes inséparables de son emploi! il sçait que son pupille n'agit qu'en vüe de Dieu, & qu'il apréhende d'encourir sa disgrace, plus que celle de tous les hommes ensemble.

Puissante Religion! il n'y a que vous qui ayez droit d'operer de tels miracles. Vous seule adoucissez aussitôt un caractere farouche, vous seule règlez les desirs, vous seule changez les passions en vertus. Tous les plus beaux préceptes sans vous ne font que des orgüeilleux, ou des hypocrites. Emparez-vous donc de tous les coeurs, & nous verrons se renouveller la face de la terre. Nous verrons les peres donner de bons exemples, & les enfans dociles à les suivre.

Il ne faut pas confondre la Religion que nous implorons avec le cagotisme, & la superstition. Une dévotion malentendue ne fait que retrécir l'esprit, & remplir la tête de caprices; c'est sur quoi le véritable Mentor a bien soin d'insister, d'autant mieux que les grands qui se convertissent deviennent ordinairement dévots, plutôt que pieux. J'entens par dévots, ainsi que l'entendoit Mr. Fléchier ce digne Evêque qui nous a tracé leurs caracteres, des gens à minuties, indulgens pour

eux-mémes, & leveres pour les autres, des gens qui se sçandalisent de tout, qui sont plus attachés à de petites pratiques de Religion qu'ils imaginent, que celles qui sont prescrites par l'eglise ; qui sans s'embarasser si un aumônier peut tous les jours monter à l'autel, l'obligent à célébrer tous les jours, qui aiment à être entendu lorsqu'ils prient, à être vû lorsqu'ils jeunent, qui établissent à cèt effet des heures d'oraison, & des jours d'abstinence, & qui par de telles singularités affichent leurs palais, & s'affichent eux-mêmes pour dévots. La Religion plus simple n'observe à l'exterieur que cequ'ordonne l'Eglise, confiant le reste à dieu seul qui recommande & de prier en secrèt, & de faire l'aumone en secrèt. Que de personnes travestissent tous les jours uneReligion si belle & si pure, en detruisent l'ame, & n'en conservent que l'écorce. Ils se font scrupule d'omettre un jeune de dévotion, & ils ne travaillent ni à payer leur dettes, ni à faire instruire dans la piété leurs propres serviteurs, quoique St. Paul dise formellement, que quiconque n'a pas soin de ses domestiques est pire qu'un infidele. n'est-ce pas avoir peur d'avaler un moucheron, & avaler un chameau ?

Ce sont ces grimaces qui diminuent le respect qu'on doit avoir pour la Religion, com-

me ſi la Religion elle-même ne gémiſſoit pas de telles ſuperſtitions ; le ſage Mentor ne ceſſe de le faire ſentir, rendant la piété reſpectable. Il la peint aux yeux de ſon élève, comme le ſpectacle le plus digne d'admiration, comme l'ouvrage en un mot de la divinité même. Le Chriſtianisme inculqué dans un jeune coeur prend racine , & ſe fortifie. On a vû des hommes s'arracher eux-mêmes au libertinage, & ſortir enfin du précipice qu'ils s'etoient creusé par le bonheur qu'ils ont eu de ſe rappeller les ſentimens chrétiens qu'on leur avoit inſpiré. Ainſi les parens, & les gouverneurs ne ſçauroient-ils trop apprendre la Religion par principes aux jeunes gens, car la vraie Religion ne craint que d'être ignorée.

Ce que nous pouvons aiouter ici à cette occaſion, c'eſt qu'un mot à reflexion placée à propos ſur la Religion ſaiſit ſouvent l'ame d'un diſciple mieux que tous les ſermons. Survient-il par exemple la mort inopinée d'un grand, le Mentor en prend occaſion pour faire ſentir le vuide des biens, & des honneurs. Une guerre s'allume-t-elle au milieu des royaumes, il peint les hommes comme des inſtrumens des vengeances céleſtes. Il ſaiſit la fin d'un ſpectacle, d'un jeu, & dans cèt inſtant il dit une parole ſur la rapidité des plai-

ſirs,

ſirs, & ſur leur néant. De telles remarques percent comme un trait. Il y auſſi des moyens qu'on peut employer pour rendre la Religion interreſſante aux jeunes gens. J'en citerai un exemple qu'on peut apeller un pieux ſtratagème: Il m'a paru digne d'admiration.

Une dame auſſi célèbre par ſa naiſſance que par ſa vertu, voulant inſpirer à ſon fils un grand reſpect pour la parole de dieu, s'y prit de la ſorte: elle fit orner un oratoire au dedans de ſa maiſon. L'or & la pourpre y brilloient de toutes parts. Au milieu étoit un *prié-dieu* magnifiquement décoré, ſur lequel on avoit mis le nouveau teſtament. Une baluſtrade fermoit l'entrée du lieu, & on ne l'ouvroit qu'à certains jours, où le jeune ſeigneur après s'être proſterné s'approchoit enfin du ſaint Evangile, en liſoit pauſément trois versèts, baiſoit le livre, & ſe retiroit. Il ne lui étoit permis d'avoir cèt avantage, que lorsqu'il avoit bien rempli ſes devoirs. On lui faiſoit enviſager le bonheur de pouvoir lire la parole de dieu, comme le plus grand, dont il pût jouïr, & la peine d'en être privé comme un vrai malheur, l'appareil de ce ſanctuaire, la dtfficulté d'y pénétrer, le reſpect avec lequel il falloit lire l'écriture ſainte avoient rempli cèt enfant d'un etelle vénération pour le

Teſtament de J. C. qu'il l'a conſervé toute ſa vie. Jamais il n'a ouvert qu'avec une ſainte frayeur ce livre divin qui contient les vérités éternelles. Qu'il ſeroit à ſouhaiter que ces ſentimens paſſaſſent dans le coeur des jeunes gens, eux qui ne liſent jamais le nouveau Teſtament que comme un livre ordinaire, ſans reſpect, & ſans préparation.

C'eſt au véritable Mentor qu'il appartient de répréſenter à ſon élève la profondeur, la ſublimité, & en même tems la ſimplicité de l'Ecriture ſainte. C'eſt là qu'il puiſe les exemples de patience, de fermeté, de douceur ; afin de les imiter, & de les faire enſuite imiter. C'eſt là qu'il lit ſes propres devoirs, & ceux de ſon pupille. il reconnoit alors que ſa fonction ne doit point differer de l'ange Raphël même conducteur du jeune Tobie.

Après avoir ébauché la Religion dans le coeur d'un jeune homme, on lui apprend à conſiderer ſon ame, & à faire un digne uſage de ſes facultés. C'eſt de cette ame que naiſſent les connoiſſances, les deſirs, les affections. C'eſt dans cette ame que ſe forment les projèts, que s'arrangent les combinaiſons, que combattent les penſées; c'eſt pour cette ame que nous devons employer les veilles & travaux. Quiconque n'a point cèt objèt en vûe, ſe ravale jusqu'à la condition des bétes.

com-

comme elles il ne ſçait ni ſon principe, ni ſa fin. Inſpirons donc de bonne heure à la jeuneſſe l'envie de ſe connoitre, & faiſons lui voir toutes les reſſources qu'on trouve en ſoi-même. C'eſt le devoir du véritable Mentor. Il apprend à ſon élève à tirer de ſon propre fond une multitude de productions ſages & utiles. Bientôt l'élève commence à ſe reſpecter, & à ſe conſiderer comme l'image de la divinité même; bientôt il ſe multiplie, pour ainſi dire, en répandant ſur toutes les ſciences, les facultés dont il eſt capable.

Loin d'ici ces gouverneurs imbécilles, qui ne ſçavent d'autre moyen d'élever les ſentimens d'un pupille, que de lui rapeller ſans ceſſe ſa naiſſance. Sans doute cette perſpective doit ſe répréſenter quelquefois, mais qu'eſt-elle en comparaiſon de la vaſte carrière que nous offre un ame toute ſpirituelle, & par conſéquent immortelle. C'eſt à cette ſpéculation ſublime, que le ſage Mentor applique ſouvent ſon diſciple. Eh! quels fruits n'en tire-t-il pas?

Je ſçais, que ces fruits paroitront imaginaires à la plûpart des hommes. Je ſçais, que parler de l'ame aujourdhui, c'eſt comme ſi l'on parloit d'une chimère; je ſcais, qu'on ne s'attache qu'aux objèts extérieurs, & qu'on s'embaraſſe peu de la lumière intérieure qui nous

nous les fait connoitre. Cependant négligerons-nous pour cette raison de remonter à la source de nos raisonnemens & de nos réflexions ? on peut bien dire de notre ame ceque Mr. de Fontenelle a dit de l'imagination du célèbre Malbranche : elle sert des ingrats. Chacun emprunte de cette ame les moyens de s'élever, de s'agrandir, les moyens de connoitre la nature, d'imaginer les arts ; & chacun ignore son excellence & sa capacité ; on abandonne à quelques métaphysiciens, qu'on traite de visionnaires le soin de considerer l'ame, & de s'en occuper. Malheur étrange ! qui rend nôtre siècle le règne de la frivolité ! malheur, qui faisoit dire au Prophête Jérémie : toute la terre est dans la désolation, parcequ'il n'y a personne qui réflèchisse sur soi-même. *desolatione desolata est omnis terra, quia nullus est qui recogitet corde.*

Une jeune seigneur élevé dans de tels principes s'accoutume à saisir les choses dans leur vrai point de vûe ; il ne regarde plus ce monde que comme une décoration de théatre, qui va bientot disparoitre ; il n'estime plus de trésor que celui qu'il possède au dedans de soi ; il reconnoit qu'il n'y a de vrais ennemis à craindre, que ceux qui peuvent nuire à l'ame ; que le gain de l'univers entier ne ser-

ſerviroit de rien, ſi l'on venoit à la perdre. On dégage ainſi les créatures de cette eſpèce d'alliage que nos paſſions mettent par tout; on démêle le faux clinquant qui ſéduit, & l'on approfondit les raiſons de cequi nous étonne, ou nous enchante. Nous devenons alors philoſophes presqu'en naiſſant, & chaque objèt n'ayant plus rien en lui-même qui puiſſe nous en impoſer, nous l'évaluons au poids du bon ſens, & après cette opération nous le mépriſons, ou nous le chériſſons.

Heureuſe la philoſophie, qui naît du fond de nottre ame, & non du trouble de nos paſſions! qui s'appuye ſur la raiſon, & qui combat les préjugés! elle s'étend à meſure que nos années, elle entretient la paix, elle nourrit le vrai plaiſir, & elle triomphe de toutes les ſituations critiques, aux quelles la fortune nous expoſe. Les jours ne ſont plus à charge, lorsqu'on ſçait ſolidement penſer; la mélancolie ſi ordinaire parmi les hommes même les plus voluptueux n'a aucune priſe ſur celui qui réflêchit; partout il ſe trouve bien, parceque partout il à la ſociété d'une ame, qu'on ne ſçauroit lui ravir. Telles ſont les reſſources que le véritable Mentor fournit à la jeuneſſe naturellement volage; tels ſont les objèts, qu'il lui preſente; mais avec ces charmes qui rendent aimables les choſes même, les plus abſtraites.

De la connoiſſance de ſoi-même, on paſſe inſenſiblement à la connoiſſance des autres, mais à laquelle on ne peut jamais parvenir ſans le ſecours des ſciences. N'eſt-il pas étonnant que ces ſciences ſi dignes de l'homme, échappent à la pluspart des ſeigneurs. On ſent qu'ils s'y appliqueroient avec ſuccès dès leurs tendres anneés, on ſent qu'ils en feroient par la ſuite un uſage admirable; & on n'glige un ſi beau moyen de procurer à l'univers des pépinières d'hommes illuſtres & ſçavans. Mon fils n'eſt point né, dit un père, pour apprendre ni la Rhétorique, ni la Philoſophie. J'en veux faire un militaire, ou un ambaſſadeur. Rien de plus. Quel langage! l'art de la guerre ne ſera donc qu'un mécanisme qui conſiſtera à ſe battre à coups de canon & d'épée? une ambaſſade ne ſera donc qu'un voyage d'appareil, & qu'une viſite de cérémonie? mais ſi l'on vouloit raiſonner, on ſentiroit que toutes les ſciences, pour ainſi dire, entrent dans la définition d'un bon guerrier, on ſentiroit qu'un Ambaſſadeur dénué de talens & de connoiſſances n'eſt qu'un complimenteur imbécille qui va traîner dans une cour étrangère ſa propre honte, & celle du ſouverain qui l'envoye.

Il ne faut pas entendre ici par le mot de ſciences, ces élémens d'inſtruction qu'on donne dans les collèges. Comment appellerions-nous ſciences, cequi n'en eſt que l'alphabèt. Tout jeune homme à la fin de ſon cours claſſique n'eſt qu'en état d'apprendre. Je nomme ſciences, les découvertes de la nature, la connoiſſance de ſes phénomenes, le détail des nations, de leurs loix, de leurs uſages, de leurs moeurs, l'ordre des tems & des événemens. Voilà le grand livre que doivent feuilleter les ſeigneurs. On ſe rapelle combien un grand Roi, qu'il eſt inutile de nommer, ſe repentoit de n'avoir point eû la reſſource des ſciences; auſſi ſe dédomagea-t-il de ces contretems, en protégeant tous les ſçavans d'une manière diſtinguée; il recherchea dans les autres, cequ'il ne pouvoit touver au dedans de ſoi. Mr. Colbert Miniſtre & presque ſéxagenaire retourna au latin & au droit. Mr. le Tellier chancelier de France ſe faiſoit répéter la logique, pour pouvoir en diſputer avec ſes petits enfans,

Nous ne voulons certainement pas qu'on faſſe d'un jeune ſeigneur un poëte, un orateur, un géometre; mais il convient de le familiariſer avec la poëſie, la belle éloquence, & la philoſophie. Il convient de former en lui-même un cabinèt intérieur orné de dif-

differentes connoiſſances, où il puiſſe entrer quoiqu'au milieu de la foule; où il puiſſe s'entretenir en ſecrèt, & d'où il puiſſe tirer des principes, & des conſequences relatives aux beſoins de ſon état. Un jeune homme qui aime à ſe trouver ſeul de tems en tems, qui ſçait rendre ſon bonheur indépendant des lieux, & des compagnies, a fait dans ſes études un grand progrès. Soit que le ſort le transporte au milieu des campagnes, ou ſur les mers, il s'en conſole. Une plume, un livre, un compas deviennent alors ſa reſſource, & lui tiennent place de tous les ſpectacles & les jeux.

Les ſciences nous accompagnent partout, dit Ciceron, elles voyagent avec nous, elles dorment avec nous, elles ſont nos délices, & nul ne peut nous ravir ce tréſor. Heureux tréſor! il ſatisfait plus l'homme que toutes les richeſſes enſemble. Il le place partout comme dans ſon centre; car on ne rencontre point de pays où l'on ne trouve des citoyens éclairés, & ſurtout depuis le ſiècle dernier, ſiècle où le goût des ſciences & des arts s'eſt plus ou moins répandu. Chaque partie de l'Europe a ſçû participer au luſtre dont le règne de Louis le grand décora les ſciences, & les ſçavans. Allons à mille lieues nous entendrons citer les auteurs qui nous ſont familiers,

liers, prononcer ſur eux le même jugement que nous en portons, répéter les mêmes anecdotes qui nous ont plû, les mêmes faits qui nous ont frappé; car il faut l'avouer les hommes inſtruits ſe reſſemblent presque partout; ils ſe fixent également ſur l'agréable, & l'utile. Auſſi peut-on dire que la ſcience mérite encore plus que le commerce, d'être appellée le lien des nations. On croiroit que tous les peuples de concert ſe ſont donné le mot pour eſtimer tel livre, pour chérir tel auteur. Ainſi l'étude réunit dans un même point une multitude d'eſprits tous differens les uns des autres.

Mais que de branches diverſes ſorties de cette ſcience qui comme un arbre énorme a ſa tige jusque dans les cieux, & ſes racines jusque dans les entrailles de la terre! le véritable Mentor connoit toutes ſes branches, & il les expoſe à la vûe de ſon élève.

Commençons par la Logique l'art de bien penſer. Celle qu'on donnoit jadis étoit pitoyable, & celle qu'on donne encore quelquefois aujourdhui presque inutile. On veut apprendre à la jeuneſſe à raiſonner, & on ne lui apprend qu'à ſophiſtiquer. Notre Logique ſouvent eſt un aſſemblage de diſtinctions qui rendent tout problématique. Auſſi du Han profeſſeur de philoſophie dans le ſiècle der-

nier composa-t-il un livre intitulé, *philosophia in utramque partem.* La Logique, si elle étoit véritable, rendroit l'esprit juste. C'est sa fin. Rien de plus nécessaire dans le commerce de la vie que cette justesse. Celui qui par malheur ne l'a point en partage produit le même effèt au milieu de la société, qu'une cloche félée dans une agréable sonnerie. Il trouble l'harmonie, & cette dissonance retentit jusqu'au fond de l'ame de quiconque a du bon sens. Plût à dieu que cette réflexion passagère engageat les maîtres à réformer encore leur Logique, & à suivre par exemple le plan de celle de Port royal; mais chaque maitre veut faire une Logique à sa façon, eh! qu'en résulte-t-il? presque tous les jeunes gens étudient la Logique, & presque tous les jeunes gens ne sçavent pas raisonner. Le monde fourmille d'esprits hérissés de sophismes & de paradoxes. Nous aurions ici beau champ pour tourner en ridicule ceux qui débitent encore le jargon scotistique, mais ils sont assés punis d'enseigner de pareilles inepties avec gravité, & trop punis d'y ajouter foi comme ils osent le faire.

La Morale l'ame de la Religion & de la vie civile se défigure de jour en jour. Chacun y ajoute, ou en retranche selon sa passion, & son caprice. Combien d'erreurs enfan-

ſantées à cette occaſion! erreurs dont les payens auroient ſouvent rougi! la conſcience du véritable Mentor ſecondée de livres exacts, & à l'abri de tout ſoupçon, dicte des préceptes certains, & guide les moeurs du pupille. Le fondement de la morale eſt cèt axiome gravé dans tous les coeurs. *Alteri ne feceris quod tibi fieri non vis.* Axiome qui renfermant l'amour du prochain, doit renfermer à plus forte raiſon celui de Dieu, puisque l'un n'eſt qu'une conſéquence de l'autre.

Quant à la Métaphyſique; on peut gémir de la voir comme exilée de l'univers; car nous n'avons garde d'honorer d'un ſi beau nom ce verbiage qui traite de la puiſſance *obedientiele*, & de ſemblables queſtions. Nous apellons Métaphyſique la connoiſſance de Dieu, la connoiſſance de nous-mêmes, celle, en un mot, que le célébre Malbranche a ſi bien expliqué dans ſa recherche de la vérité. Mais qui eſt-ce qui s'applique à cette étude? on la regarde comme inutile, ou comme le fruit de l'imagination. Ainſi le philoſophe que nous venons de citer n'eſt plus qu'un beau rêveur. Voilà comme on le définit; non qu'il ait effectivement rêvé, mais parcequ'il n'eſt plus à la mode. Quoiqu'il en ſoit, la Métaphyſique ne ceſſera point d'être la ſcience par excellence; & quiconque voudra

dra s'élever au dessus des sens, s'attachera à ses principes. Ils sont lumineux, ils sont vrais, & ils nous transportent dans une immensité pour laquelle nous nous sentons nés. Je ne connois point d'étude plus propre à détacher la jeunesse de ses plaisirs, que celle-cy; & voilà pourquoi le Mentor la fait entrer pour ainsi dire, dans toutes les actions de son élève. Alors un seigneur devient métaphysicien sans presque s'en appercevoir, & sans avoir l'inconvenient de pousser jusqu'à l'abstraction.

La Physique plus perfectionée dans le siècle, où nous vivons, nous offre une foule de bons auteurs qui en ont traité. Le Mentor s'en sert, & les cite comme de riches sources, où l'on peut puiser les secrèts de la Nature. Il familiarise son disciple avec ces grands physiciens, que l'Angleterre & la Françe ont produit. Il l'accoutume à retenir les noms de Descartes & de Nevvton, & il lui persuade bien que la Philosophie de ce dernier, n'eut jamais existé sans celle du premier, quelques éloges qu'on lui donne aujourdhui; mais peut-être Nevvton seroit-il le plus grand ennemi du Neuthonianisme, s'il renaissoit dans cent ans, comme Descartes combatteroit infailliblement son propre systême s'il résuscitoit à present. Ces réflexions faites devant la

jeunesse, l'accoutument à se défier toujours de ce qui n'est qu'hypothèse & à jetter un coup d'oeil sur cette foule de philosophes que de siècle en siècle on a crû des oracles, & dont on se rit maintenant. Ce n'est point par des leçons en règles, qu'on instruit un seigneur sur des matières de physique. Le grand livre de la Nature ouvert à tout le monde, & à tout moment fournit sans cesse l'occasion d'en parler. La nuit même ne sçauroit empêcher de lire dans ce livre, puisque le firmament devient alors la plus belle école, où nous puissions étudier.

Oserons-nous hazarder ici ce que nous pensons des Mathématiques? elles ne doivent occuper un seigneur, qu'autant qu'elles contribuent à lui donner du goût pour l'application. Cette science quoique immense dans son étendue n'est peut-être pas aussi généralement utile que le publient ses panégyristes. On voit tous les jours de grands mathématiciens ne réduire l'art de tracer des angles, des quarrés, des lignes, qu'à de stériles spéculations, & mourir enfin après des cinquante années d'étude sans avoir fait d'autres ouvrages que d'inutiles calculs. Le Mentor se contentera donc de donner quelques élémens d'algèbre, de géometrie, & d'arithmetique; mais il insistera sur le dessein, sur la connoissance de

 l'ar-

l'architecture civile, & militaire. Ces choses sont d'usage, & reviennent trop souvent dans le commerce de la vie pour pouvoir les négliger.

La Théologie paroit une science étrangère à tous les seigneurs, parceque tous les seigneurs n'en ont guères d'idée. Ils ne connoissent de Théologie, que cette Scholastique qu'on enseigne sur les bancs, & qui ne convient en effèt qu'aux Ecclesiastiques ; mais il est une Théologie familière que la Noblesse ne doit pas ignorer. Elle a pour objèt la connoissance des dogmes, & des conciles, enfin l'histoire de l'Eglise. Convient-il que des chrétiens soient tellement étrangers au Christianisme même, qu'ils n'en sachent ni l'oeconomie, ni les combats, ni les victoires. La plûpart des jeunes gens ont à peine une notion des fêtes, qu'on célèbre dans le cours de l'année. Ils assistent aux offices divins, sans en pénétrer l'esprit ; ils confondent les ouvrages des Pères avec l'Ecriture sainte, les conseils avec les préceptes. Qu'elle honte pour eux, & pour ceux qui les ont élevé! on connoit les scènes de théatre, ses décorations, les usages, & l'on ignore les cérémonies de l'Eglise, & ses coutumes. Ne nous étonnons plus, si la jeunesse s'ennuye toujours dans nos temples. Elle s'y trouve comme dans un pays étran-

étranger, où rien ne la frappe, rien ne l'intéresse. Elle ouvre les yeux, & elle ne voit point; elle préte les oreilles, & elle n'entend point. Cependant que de magnificence, & de dignité dans le culte divin! dit la Bruyere, que d'élévation dans les pseaumes, que de majesté dans les chant, que de pompe dans les solemnités! tout édifie, tout annonce la presence du Saint des saints.

Nous parlerons maintenant d'une science bien bornée en comparaison de la Théologie, dont nous venons de dire un mot. J'entens la Géographie qui n'ayant rapport qu'à cette Terre, une des plus petites planétes de l'univers, ne peut être beaucoup étendue; mais vû les limites de nos connoissances, vû l'ordre de la providence qui nous a placé ici bas pour quelque tems, & qui nous a rendu habitans de cette vallée de larmes, il est bon d'avoir une idée de notre globe. C'est d'ailleurs parceque la Terre est peu de chose en elle même, qu'il seroit honteux d'ignorer ce peu de chose. Nous sommes sorti de son sein, & tout à l'heure nous y devons rentrer, hâtons-nous donc de parcourir sa superficie, de distinguer ses montagnes, ses rivieres, ses villes. Un jeune seigneur est ravi lorsqu'il commence par étendre ses idées, sur une région qui semble s'étendre à son

tour. Le Mentor profite de l'impreſſion, que cauſe cette joye; il promène ſes penſées avec celles de ſon élève, & il fait des remarques ſur tous les lieux. Il lui repreſente d'abord la poſition, & la fondation de la cité qu'il habite, de la province où il eſt né, & le conduit ainſi de degré en degré jusqu'aux extrémités du monde.

L'Hiſtoire ce tableau mouvant des vertus, & des vices, l'Hiſtoire ce livre univerſel, où chacun ſe retrouve, où chacun lit les progrès des arts, & ceux de l'ambition, le commencement des guerres, & de leur ſucceſſion, l'origine des empires, & leur décadence, les intrigues des cours, & leurs révolutions, ne peut échapper aux yeux d'un jeune ſeigneur. Tout nous avertit d'apprendre l'Hiſtoire, les tombeaux que nous foulons aux piéds, les maiſons que nous habitons, les endroits que nous parcourons. Il n'eſt pas jusqu'à la pouſſière qui s'élève ſouvent à notre vûe, qu'on ne puiſſe regarder comme des débris des conquerans, & de leurs Armées entières. Un Gouverneur ne manque point de prendre occaſion de tous ces objèts qui nous environnent, pour inſtruire ſon diſciple de l'Hiſtoire. Il lui retrace d'une manière frapante chaque évenement, il en fixe l'époque en rétrogradant jusqu'au premier homme, & partout il

il parle comme l'ouvrage du grand Boſſuet ſur l'Hiſtoire univerſelle, ouvrage où l'on entrevoit à chaque page les traces de la divinité qui punit, & qui protége, qui élève, & qui abbaiſſe, qui édifie, & qui renverſe. L'étude de l'Hiſtoire devient par ce moyen une ſource de réflexions; mais on néglige trop celle de ſon tems. Il ſemble qu'il n'y ait que les Grecs & les Romains, qui doivent nous intereſſer, comme ſi chaque ſiècle n'étoit pas une répétion du précédent, & comme ſi nos contemporains n'avoient ni paſſions, ni vices, ni vertus; & comme s'il n'y avoit plus de rôle important à jouer aujourd'hui dans l'univers. Sans doute des événemens dont je puis être le témoin, m'affecteront davantage que des faits ſouvent douteux, & qui vont ſe perdre dans les ténèbres de l'antiquité; c'eſt pour cette raiſon qu'on accoutume de bonne heure un ſeigneur à lire les gazettes.

Je ſçais, que par un ridicule abus nos gazetiers ſe plaiſent à remplir les feuilles de mille frivolités. On parcourt ordinairement des pages entières, ſans y lire autre choſe que tel ſouverain a diné en public, ou qu'il a chaſſé; mais je ſçais qu'au milieu de ces détails même, on touve toujours des faits qu'on ne doit pas ignorer, Il y a toujours dans les royaumes certaines circulations de

paſſions & d'interèts, dont le récit devient utile par les conſéquences, qu'on en tire. C'eſt à ce récit, que le Mentor rend ſon pupille attentif. Il lui montre comme au doigt, & à l'oeil, l'agitarion des hommes, leurs conſeils, leurs projèts. Eh! quel bien n'en réſulte-t-il pas? on connoit ſes contemporains, on apprend ce qu'ils valent, & cequ'ils peuvent. On trouve les uns ſupérieurs à leur ſiècle, & les autres inférieurs. Car qu'on y prenne garde; il n'y a de jugement que par comparaiſon; de manière, que ſi après avoir vû ſéparément les objèts, on ne les rapproche enſemble pour les revoir, il eſt impoſſible de bien décider. Voilà comme un jeune homme apprend inſenſibilement à connoitre les Maiſons règnantes, les interèts de chaque Souverain, & ſes prétentions. Cette connoiſſance le rend politique, & capable de percer dans l'avenir; mais avec diſcrétion: crainte d'imiter ces gens oiſifs, qui règlent les Etats ſelon leur caprice, & qui voyent des coloſſes, ou il n'y a que des atômes. Si les Gouverneurs ſuivoient ce plan, on ne rencontreroit pas tous les jours des ſeigneurs, qui ignorent jusqu'aux branches de leurs familles, jusqu'à la ſucceſſion de leurs ayeux. Il ſçavent à peine & dans quel ſiècle ils vivent, & cequ'ils ſont, & à qui ils appartiennent. Le vrai Men-

Mentor ſent ces inconvéniens, & il les empêche, en exécutant ce que nous avons dit.

Le Droit a trop de rapports avec nos propres interets, pour le laiſſer à l'écart. Il traite des loix, des coutumes, & nous mèt par conſéquent en état de conſerver nos biens, ou de les revendiquer. On ſcait, à l'aide des connoiſſances qu'il procure, décider à coup ſûr entre le tort & la raiſon. Il a fallu que le monde intelligent eût des règles, ainſi que le monde phyſique, & que chaque nation ſuivit une diſcipline anologue à ſon genre de vie, & à ſon climat. Ces règles receuillies en differens Codes ſont l'objèt de l'attention d'un ſeigneur qui aime à s'inſtruire, & qui veut apprendre les bornes, & l'étendue de l'authorité qui le gouverne. Il faut dans cette étude tenir le milieu entre les Italiens, & les François. Les uns étudient trop le Droit, & les autres ne l'étudient point aſſés. Je n'entends point ici les hommes dont la profeſſion eſt de ſçavoir la Loi; on en trouve partout qui s'y appliquent avec ſuccès.

Paſſons maintenant à la médecine, & convenons que ſes élémens doivent faire partie d'un plan d'éducation. Notre corps toujours fragile, & toujours plein de beſoins nous demande des remèdes, qu'il faut connoitre. Les plus ſimples ſont les meilleurs, & les plus

ſimples ſont ces ſimples mêmes qui naiſſent dans nos jardins. Le ſage nous y renvoye comme à la ſource des guériſons. Pourquoi négliger des moyens ſi faciles, & ſe remettre entre des mains étrangères lorsque la raiſon eſt encore à nous? un pilote n'abandonne le gouvernail du vaiſſeau, que lorsque ſa raiſon l'abandonne lui-même. Tant que nous nous poſſédons, & que nous connoiſſons notre mal, nous devons donc être en état d'y rémédier. Je ſçais qu'il faut faire de bonne heure l'apprentiſſage de cèt art, quoique l'expérience ſur cèt article ſoit le meilleur maître. Cette expérience naît de l'attention que nous donnons aux maladies courantes qui arrivent comme ſous nos yeux, & du ſoin que nous prenons de nous informer de la manière, dont on les traite. Rien de plus ordinaire que de voir des ſeigneurs autant effrayés d'une migraine, ou d'une fièvre éphémère, que s'ils avoient une attaque d'apoplexie, ou une fiévre putride. Ils ſont hors d'eux-mèmes, & ſe tranquilliſent à peine à l'arrivé d'un medecin, qu'on fait venir à la hâte.

Le diſciple formé par le véritable Mentor ſçait diſtinguer les maladies journalières de celles qui ſont ſérieuſes. Il connoit la conſtitution de ſon corps, & le changement que l'a-

l'abondance du ſang, & de la bile, ou enfin le mêlange de l'un, & l'autre peuvent y apporter. Ce n'eſt pas un petit avantage de bien ſçavoir la conſtruction de notre machine, & tout le jeu de ſes reſſorts. On en ſent l'utilité dans mille occaſions. Qu'on ait beſoin par exemple de ſe faire ouvrir ou la veine au milieu de ces campagnes, où l'on ne rencontre ſouvent que des chirugiens tout à fait ignorans, & qui ſçavent à peine tenir leur lancète; on ne leur preſente que la Céphalique, cette veine qu'on trouve au bras au deſſus de la Médiane, & où il n'y a jamais de danger. Qu'on ait beſoin d'une medecine on en règle la doſe, & on en détermine la qualité, parceque l'on connoit ſon propre temperament.

Je voudrois que chaque homme étant en ſanté écrivit les maladies auxquelles il eſt ſujèt, & la cauſe de ces maladies. Le medecin à qui l'on remettroit ces détails dans un cas de danger, ſçauroit à quoi s'en tenir, & appliquer le remède néceſſaire; car rien n'eſt plus périlleux que de traiter également les mêmes maladies. Cequi a guéri celui-cy, fera mourir celui-là. Les corps ne ſe reſſemblent pas, les forces ſont inégales, & les humeurs differentes; mais pour prévenir les maux, on peut dire en général, que la diète, l'uſage de

l'eau

l'eau & du lait quand l'eſtomac le ſouffre, ſont les meilleurs préſervatifs. L'eau quoique pluſieurs s'en moquent (ſans doute parceque c'eſt trop commun) répare l'humeur radicale, ſert à toutes les coctions qui ſe font dans notre corps, diſtribue l'aliment qui nourrit nos parties, tempere les chaleurs, & diſſipe enfin la bile. Elle guérit ſouvent les fiévres, les maux de tête, de gorge, & d'eſtomac; mais pourvû qu'on en boive alors en grande quantité. Outre que je parle ici par expérience j'ai le témoignage de Galien en ma faveur. Il a laiſſé par écrit, qu'il n'a jamais vû aucune perſonne attaquée de fiévre ardente, qu'il n'ait guéri, après lui avoir donné abondamment de l'eau fraiche à boire. Mr. Hecquet a parlé auſſi avantageuſement de l'eau dans ces derniers tems, & en a remarqué, que les Iroquis les Hurons, & les Algonquains, ne vivent pas ſi long tems, & ſont ſujèts à des maladies ſuprenantes, depuis qu'on a porté du vin, & de l'eau de vie, ou plutôt de l'eau de mort, dans le Canada. Ajoutons à cette digreſſion que ceux qui ne boivent que de l'eau ont pour l'ordinaire la vue plus perçante, l'eſprit plus éclairé, qu'ils aiment davantage les ſciences, & qu'ils ſont plus propres au conſeil, & aux grandes affaires. Le vin lorsqu'il n'eſt employé que pour ôter la crudité

dité de l'eau, ou pour ranimer les esprits de tems en tems, devient une boisson excellente, & c'est alors qu'on peut dire. *Vinum lætificat cor hominis.*

Nous placerons ici une réflexion au hazard; car nous sentons la difficulté de la réduire en pratique. Si chaque homme prenoit une nourriture qui lui fut propre, chaque homme je pense vivroit plus long tems; car pourquoi des corps bien constitués dépérissent-ils, quoique sans accident avant l'âge de quarante, & cinquante ans? la vie ordinaire devroit s'étendre jusqu'à 70. & 80. ans selon la remarque du Prophête, mais tel à qui il ne faudroit que l'usage de la viande mange du poisson, & celui qui devroit ne vivre que de volatiles, mange des bêtes à quatre pieds. Il en est de même à l'égard des oeufs, des racines, & du laitage qui ne conviennent pas également à tout le monde. Tous sçavent que les temperamens sont differens, & tous se rassemblent à une même table, & prennent les mêmes alimens. Si la difficulté de traiter chaque personne selon ses besoins, rend notre avis comme impraticable, la temperance doit au moins y suppléer, & surtout chez les jeunes seigneurs qui mangent souvent sans règle, & sans nécessité. Cela s'apelle se préparer des maladies, & filtrer sa mort peu à

peu,

peu. Le Mentor y pourvoit, & empêche ces petits repas indiſcrèts que le caprice, ou l'oiſiveté des grands ſçait imaginer.

Après avoir parlé des ſciences, il faut dire un mot ſur la manière d'en diſcourir, & c'eſt ce qu'on ne fera jamais bien ſans le ſecours de la Rhétorique. L'art de bien s'exprimer doit ſurtout briller chez les ſeigneurs obligés de converſer plus noblement que le vulgaire. Combien de circonſtances, où un homme de qualité doit paroitre en public, y faire un compliment, & répondre à ceux qu'on lui fait. Auſſi pouvons-nous aſſûrer, que le ſçavoir le plus néceſſaire aux grands, celui dont ils font plus d'uſage, eſt le talent de bien écrire, & de bien parler. Mais quand l'acquerront-ils, s'ils ne prennent les leçons d'un guide éloquent? On ſçait le ſuccès, qu'avoit eû l'éducation donnée à Mr. le duc de Bourgogne par l'immortel Fénélon. Ce prince s'exprimoit comme Télémaque, parcequ'il avoit ſouvent entendu Mentor, car il faut ſe perſuader que ce ne ſont point des figures de Rhétorique appriſes par mémoire, qui forment à l'éloquence naturelle. La lecture des beaux ouvrages, la converſation des hommes diſerts, voilà les moyens de devenir diſert ſoi-même. ajoutons qu'un gouverneur indique à ſon élève les véritables ſources du

beau,

beau, & qu'il l'oblige à écrire des lettres sur le ton sérieux & badin, de compliment & de récommandation, plus ou moins relevées, & plus ou moins respectueuses. On n'écrit pas à son égal, comme à son supérieur. Nous ne sçaurions donc trop recommander l'usage des lettres. Celles de Madame de Sévigné sont des modèles en ce genre, si l'on en excepte la tendresse outrée qu'elle a pour sa fille.

Quant à ce qui concerne la Poësie, nous la jugeons trop belle pour ne pas fixer quelquefois un seigneur, & trop peu importante pour le captiver. Il seroit honteux à un certain âge de n'avoir lû ni Virgile, ni Horace, ni Boileau. On doit même retenir quelques vers de ces auteurs, non pour les citer en pédant, mais pour répandre l'aménité soit dans un repas, soit dans une conversation. La Poësie élève l'ame, elle inspire des sentimens, elle épure le langage; & il n'est point de vrai Mentor, qui n'en conseille la lecture & qui ne soit charmé de voir son élêve faire comme par hazard une chansonnète ou unepigramme. Louis le grand ne dédaigna pas de fredonner quelques *impromptu* de sa façon; mais il faut que ces vers pour être bons naissent de l'occasion. Ainsi sous l'ombrage d'un chêne, ou sur le bord d'un ruisseau on pourra chanter les douceurs

de la solitude, ainsi au milieu d'une fête galante on en célébrera les agrémens.

Sciences chéries, Sciences heureuses insinuez vous dans le coeur de la noblesse; Qu'elle vous recherche, qu'elle vous respecte, & qu'elle vous préfère aux trésors. Je ne puis trop bénir la mémoire de mes maîtres, à raison de l'attrait qu'ils m'ont inspiré pour l'étude. Je ne vois point de palais, je n'entre point dans une maison, que je n'observe sur le champ, si c'est un lieu commode pour étudier. Je me represente alors à moimême assis devant une table la plume à la main, & jouissant de mon bonheur. Combien de fois ay-je dit au fond de mon ame; voilà une solitude que je chérirois de tout mon coeur, & d'où je repasserois en silence le jeu des passions qui font mouvoir les hommes afin de les bien peindre, & de pouvoir leur être utile à eux-mêmes en leur presentant leur portrait. Mais que fais-je? la reconnoissance à l'égard de mes précepteurs me fait passer les bornes de la bienséance qui doit toujours empêcher un auteur de parler de soi. Mon coeur a précédé ma plume, j'en demande pardon.

Il y en a qui s'imaginent qu'à force de lire, & de parcourir un tas de volumes on devient sçavant. Les intemperances de lecture

re n'ont jamais fait un grand maître. Un philosophe croyoit faire son éloge en s'apellant, *homo unius libri*, il vouloit par là donner à entendre, qu'il n'étudioit jamais plus d'un livre à la fois. Il seroit à souhaiter d'avoir un abregé de tout ceque les fameux auteurs ont écrit de meilleur. Ce seroit comme un elixir qui nous communiqueroit le véritable génie des grands hommes. On a suivi ce plan dans une biblioteque poëtique donnée en Françe depuis peu. On a réduit à quatre volumes tous les poëtes françois, parcequ'on n'en a extrait que l'agréable, & l'utile. Le véritable Mentor fait ces abregés lui-même, en ne mettant entre les mains de son disciple qu'un petit nombre de livres choisis; ainsi sur la Poësie il donne l'ouvrage dont nous venons de parler, en y joignant le Paradis Perdu de l'incomparable Milton, & la Jérusalem du Tasse; sur la Medecine un traité d'Anatomie, & le dictionnaire de Léméry; sur la Rhétorique le discours sur l'éloquence par l'élégant Fénélon; les oraisons funebres du grand Bossuet, celles de Fléchier, & ses panégyriques des saints avec la preface de cèt ouvrage qui vaut encore mieux que l'ouvrage même; le Petit Carême du p. Massillon, le p. Bouhours sur la langue françoise: sur l'Histoire le discours du grand Bossuet

chef-d'oeuvre en ce genre, la Chronologie du présidentHainaut & l'hiſtoire ancienne, & romaine par Rollin; ſur la Géographie, & la Mythologie l'ouvrage de l'abbé Baniere, ſur la Logique celle de portroyal, ſur la Morale l'art de ſe connoitre ſoi-même par Abadie, les Caractères de la Brüyere, & la Converſation avec ſoi-même, que je recommanderois plus volontiers ſi cèt ouvrage étoit un peu retouché, & ſi je n'en étois pas l'auteur; ſur la Métaphyſique l'homme de Deſcartes, & la Recherche de la Vérité par le célèbre Malbranche; ſur la phyſique la pluralité des mondes de Mr. de Fontenelle; le Neutonianisme des dames par Mr. Algaroti; ſur la Théologie familière l'exiſtence de Dieu par Mr. Fenelon, & le ſpectacle de la nature par Mr. Pluche, les penſées de Paſcal, les moeurs des Iſraëlites, & des Chrétiens par Mr. l'abbé Fleuri, & ſes admirables diſcours au ſujèt de l'hiſtoire eccleſiaſtique, la manière de lire, & d'étudier chrétiennement les poëtes par le p. Tomaſſin, un petit traité contre l'athéisme par le p. Tournemine, & le poëme de l'Antilucrece par le cardinal de Polignac, & celui de la Religion par Mr. Racine. L'un écrit en latin, & l'autre en françois ont chacun en leur genre des argumens, & des beautés qu'on ne peut aſſés admirer.

Sur toutes les ſciences enfin les entretiens du p. l'Amy livre qu'on ne ſçauroit trop conſeiller, le traité, des études monaſtiques par le p. Mabillon, & la maniére d'étudier, & d'enſeigner par Mr. Rollin Nous n'avons cité parmi tous ces livres qu'un Roman, parceque nous n'en connoiſſons qu'un, qui vaille la peine d'être lû. Les autres quelque bien écrits qu'ils ſoient ne contiennent que des chimeres dont notre coeur, & notre imagination n'ont pas beſoin. Le merveilleux ne doit plaire qu'autant qu'il eſt vrai, & les hiſtoires n'en manquent point.

Voilà comme on voit une bien petite Bibliothèque, puisqu'elle ne monte pas à une centaine de volumes; mais les converſations interreſſantes du Mentor y ſuppléeront. Cette dernière façon d'inſtruire a beaucoup plus d'analogie, avec l'état des jeunes ſeigneurs qui ne ſont faits ni pour être des bibliothécaires, ni des ſcavants d'une érudition conſommée. Il ſuffit quils ſachent parler de tout à propos, & qu'ils ne paroiſſent pas étrangers au langage des homes érudits, ainſi qu'à leurs ouvrages. Rien de plus honteux que de voir de jeunes gens bailler, ſitôt qu'on parle ſcience, de voir qu'ils confondent les lieux & les tems, & qu'ils ne connoiſſent abſolument rien dans la nature. Pour remédier encore

mieux à ces inconvéniens, le Mentor pourra réduire en forme de catalogue alphabétique les noms de principaux auteurs de ces derniers tems, avec une très-petite analyse de leurs ouvrages. Par exemple on y liroit à la lettre B. Bourdaloüe Jésuite & fameux prédicateur françois du siècle dernier, qui à rétabli le gout de la chaire. Ses sermons contiennent une éloquence mâle, & convaincante qui terrasse l'incrédule, & qui éclaire le fidèle & à la lettre R. Rapin Jésuite Orateur & Poëte pendant le règne de Louis XIV. sa comparaison des grands hommes écrite en françois mérite beaucoup d'éloges, & son Poëme latin intitulé *de Hortis*, encore plus, d'autant mieux que tous les connoisseurs l'ont jugé digne du siècle d'Auguste.

Tel seroit le catalogue alphabetique, dont l'étendue ne contiendroit peut-être pas cinquante pages; mais ces cinquante pages apprises par coeur donneroient à un seigneur une idée des auteurs & des ouvrages qu'on cite le plus souvent. Elles le mettroient en état de reconnoitre au milieu d'une Bibliotèque les écrivains modernes, & lui feroient souvent naître le desir d'en lire quelques uns.

Il y a un écueil à craindre chez les seigneurs qui ont de l'esprit, & des connoissan-

ces,

ces, ecüeil qui feroit ſouvent deſirer de les voir ignorans; c'eſt la ſuffiſance. Un jeune homme parvenu à avoir quelques notions de la nature, & du monde litteraire ſe conſidère ſoi-même, comme un Ariſtote. Ses regards en conſéquence ne ſont que des airs de mépris, ſon rire qu'un ris de pitié, ſes paroles que des railleries, ſa démarche qu'inſolence & fierté. Il s'imagine que toute la ſcience, & tout le bon ſens logent dans ſa tête, qu'il eſt enfin l'oracle qui a droit de prononcer. Au milieu de ſes maitres, il parle ſeul, & toujours il condamne, il approuve, il décide. Le Mentor habile prévoit ces ſuites funeſtes, dès le premiers inſtans qu'il forme ſon élève; il imprime bien dans ſon cerveau, & encore plus dans ſon coeur que le philoſophe vrayement éclairé fut celui qui diſoit, *j'en ſçais aſſés, pour ſçavoir que je neſçais rien*, il lui répète ſouvent qu'on feroit un dictionnaire encore plus ample de ce que les hommes doctes ignorent, que de ce qu'ils ont appris; que l'eſprit le plus brillant, n'eſt qu'un étincelle dont l'éclat ſe diſſipe au moindre accident. La ſimplicité fut toujours compagne de la véritable ſcience. De fameux Anglois venus de Londres à Paris uniquement à deſſein de voir le célèbre Malbranche, le touverent plus admirable au milieu d'une

troupe d'enfans avec qui il s'amusoit, que dans ses ouvrages même. Je rendrai ici justice avec joie aux hommes érudits qui brillent en France. Je les ay vû, & je les ay trouvé d'une naïveté admirable On diroit que les ouvrages dont ils enrichissent le public, ne leur appartiennent en rien, témoin le sçavant Calmèt qui écrit avec les lumières d'un père de l'église, & qui parle avec la simplicité d'un enfant.

Les Arts qui doivent naturellement suivre les Sciences, se réduisent à quatre par rapport aux seigneurs. L'art de jouer des instrumens, de faire des armes, de monter à cheval, & de danser. Il convient qu'un jeune homme de qualité sache quelque chose de la musique, mais en seigneur qui abandonne le talent d'exceller en ce genre aux musiciens de profession. Philippe Roi de Macédoine disputoit avec un habile symphoniste de la beauté d'un air. Ce seroit grand dommage, lui dit le symphoniste, que vous eussiés été assés malheureux pour sçavoir cela mieux que moi. Sage réponse qui doit servir de leçon!

Les autres Arts que nous venons de citer ont l'avantage de rendre le corps souple & dispos; c'est là un grand point, car le corps devant être l'interprête de l'ame, il faut l'accoutumer à se plier, & a prendre differentes postu-

postures selon les circonstances. Ici c'est un pied qui glissant l'un devant l'autre avec grace annonce le respect, là c'est un signe de tête qui ordonné dénote l'approbation. Ici c'est un regard qui tombant sans affectation exprime la modestie, là c'est une démarche élégante, que produit une noble fierté. On jugera puériles ces détails, & cependant ce sont ces détails qui forment la symétrie des sociétés; cequ'on apelle enfin le sçavoir vivre. C'est pourquoi le Mentor a soin de donner un coup d'oeil sur les differens maîtres chargés des exercices corporels; crainte qu'ils n'entretiennent son disciple de toute autre chose que de leur profession.

On ne sçauroit bien profiter de ces leçons si l'on ne régle les heures d'une journée. D'ailleurs qu'est-ce qu'une vie toute en desordre, une vie où le jour devient la nuit, où jamais un moment ne ressemble à ceux qui suivent, & qui ont précédé. Ainsi le sommeil qui ferme nos yeux, & qui suspend l'exercice de nos sens doit s'écouler dans le tems où la nuit nous dérobe tous les objèts. Pierre Czar, ce philosophe fameux, que Paris posséda quelque tems, dont la Moscovie jouït plusieurs années, & que l'Europe admirera toujours, disoit en voyant le lever de l'aurore : Les hommes sont insensés de ne pas con-

templer chaque matin ces ſpectacle le plus beau de l'univers : Ils s'amuſent à voir un portrait, ouvrage futile d'un mortel, & ils ne regardent pas le tableau de la divinité même. Pour moi, ajoutoit-il, j'étends ma vie le plus que je puis en dormant le moins que je peux.

Si ces réflexions pouvoient percer jusqu'au coeur des jeunes gens, on ne les verroit pas s'abandonner à toute leur mauvaiſe humeur lorsqu'on les éveille par hazard, ou pour quelque affaire. C'eſt au réveil, dit-on, qu'on connoit l'humeur d'une perſonne, & l'on a raiſon. L'homme doux & poli s'arrache au ſommeil d'une manière douce, & tranquille, le brutal ſe récrie, & fait éclater tout ſon mécontentement. Ceſt pourquoi nous avancerons ici, quoique contre le ſentiment de Montagne, qu'il eſt à propos que le Mentor éveille quelque fois ſon diſciple ſans néceſſité, non au milieu de la nuit, mais le matin. Cela accoutume un jeune ſeigneur à quitter le ſommeil comme on quitte une promenade avec le même ſang froid, & la même indifference.

Le réveil nous engage à ſuivre la journée, & à dire un mot de ce que la jeuneſſe qui ſe trouve à la maiſon paternelle doit faire chaque jour. Il faut diſtribuer le tems de manière qu'il fourniſſe le loiſir de lire quelques ouvrages qui traitent de ſciences ; par exemple d'étu-

d'étudier l'Hiſtoire & la Géographie, de parcourir quelques endroits des meilleurs orateurs, & des meilleurs Poëtes latins & françois. Par ce moyen on entremêle des lectures amuſantes à des lectures ſérieuſes, & on apprend tout à la fois ſans presque s'en appercevoir, à connoitre les ſciences, & la belle éloquence. On ménagera quelques inſtans pour les donner au deſſein, à la compoſition d'une lettre au moins par jour, & il y aura une converſation règlée qui roulera ſur ce-qu'on aura lû. Le tems quoique rapide devient long, quand on le ſçait ménager.

On ſuivra le même ordre les dimanches, & les fêtes, à la difference que les offices divins prendront la place des ètudes ſérieuſes; & que l'Hiſtoire ſainte, & l'Hiſtoire eccléſiaſtique remplaceront la Gèographie, & l'Hiſtoire profane. Il y a des poëſies ſacrées dont on réſervera la lecture pour pareils jours, comme celles de Santeuil, poëte latin.

Nous ſuppoſons que l'étude des langues a deja précédé l'éducation dont nous parlons ici. Il eſt bien plus facile de les apprendre dans les premières années, & il n'eſt pas permis de négliger ce moyen de converſer avec les differentes nations. Auſſi ne ſçauroit-on trop s'étonner de voir les François attentifs d'ailleurs à bien s'inſtruire, ne s'appliquer qu'à

leur

leur propre langue. Je ſçais que cette langue eſt devenue presque univerſelle, ſe ſçais qu'aujourdhui tout veut être françois, comme autrefois tout etoit Grèc, & Romain; car toujours il y eut dans le monde une nation privilégiée qui donna le ton; mais ne doit-on pas ſe mettre en état de lire dans les ſources par exemple les bons auteurs Italiens & Anglois, & d'expliquer ſes beſoins lorsqu'on voyage chez les étrangers.

Quant aux récréations toujours néceſſaires après les exercices, & les études; la chaſſe, la pêche, la courſe, les jeux du billard, & du ballon ſont celles qui conviennent. La chaſſe de tout tems fut le divertiſſement des grands ſeigneurs, & des ſouverains même; & il faut avouer que c'eſt un agréable amuſement, tant qu'il ne dégenère point en paſſion. Rien de plus ordinaire que de voir des jeunes gens de qualité perdre tout le fruit d'une heureuſe éducation à la pourſuite d'un lièvre, ou d'un ſanglier. Ils ne datent plus leurs jours que par les pièces de gibier, qu'ils ont tué. Quel malheur! ainſi le vernis qu'on donne aux tableaux ne dure que quelque tems; il s'évapore, & l'on n'apperçoit que de la toile, & du bois.

Malgré la néceſſité d'une vie ſagement diſtribuée en differentes études, & en differen-

tes

tes récréations, ce ſeroit une puérilité chez un Mentor de s'y aſtreindre au point d'être à la minute. Il faut une certaine aiſance dans les occupations qui les rende gracieuſes. Loin de nous ces gouverneurs, diſons mieux, précepteurs, qui comptent les quarts d'heure par les doigts, qui ne parlent qu'à trois tems, & qui ont l'oeil, & le viſage toujours apprêté. Si l'heure ſonne ils arrachent leur pupile d'une compagnie, & ne lui laiſſent pas le loiſir d'entendre une hiſtoire déja commencée. On peut bien définir ces pédans des hommes ſolemnels, car ils ſemblent toujours repreſenter une décoration de fête, ou de ſpectacle. Auſſi les jeunes ſeigneurs ne ſçauroient s'accoutumer à les voir tous les jours; ils ne peuvent même les ſouffrir, & ils n'ont pas tout le tort. Il faut engager un élève à s'acquitter de ſes devoirs par amour, lui laiſſer la liberté de ſe lever quelquefois un peu plus tôt, ou plus tard, converſer enfin avec lui au lieu d'étudier ſi par hazard l'occaſion s'en preſente. Qu'un jeune homme cherche à reculer une heure d'étude de tems en tems, & même à l'éviter, ce n'eſt ni un vice, ni un phénomène; mais le menſonge qu'il employe ſouvent en pareil cas, pour s'excuſer, ne ſçauroit être toleré.

Nous ſommes nés pour rendre témoi-

moignage à la vérité, de façon que quiconque ose l'alterer est un vrai malhonnête homme. Aussi le plus grand affront qu'on puisse faire à quelqu'un, c'est de lui donner un démenti. Le vrai Mentor prévient un tel défaut, en parlant à son disciple toujours vrai, en dissipant tous les préjugés, dont les nourrices, & les gouvernantes ont nourri son enfance, & en lui répétant souvent que l'excuse mensongére est une nouvelle faute souvent pire que celle qu'on dissimule.

On ne sçauroit croire combien un gouverneur doit paroître au fait de toutes les finesses d'un jeune seigneur. Il faut même qu'il lui dise; j'ai été jeune ainsi que vous, & j'ai vêcû autrefois dans le centre de la jeunesse environné de tous mes condisciples; ainsi je ne puis ignorer toutes les ruses dont un écolier est capable; je sçais qu'à l'aide d'un domestique vous me deroberez la connoissance de certains discours, & de certaines démarches, je sçais qu'en ma presence vous affecterez un air composé, & que hors de là vous serez opiniâtre, dissipé; je sçais, qu'en telle occasion vous me donnerez telle réponse, que vous pourrez feindre des maladies; mais qu'y gagnerez-vous? votre triomphe en pareil cas, sera votre propre perte. Je ne desire que d'être votre meilleur ami, rendez moi

donc

donc le confident de vos petits plaiſirs, & de vos petits chagrins. Je vous dirai de coeur, ſi telle action convient, ſi telle viſite eſt à propos, ſi tel diſcours eſt à ſa place; & pour peu qu'il y ait moyen, je me prêterai à votre volonté, car je ne mèts ma gloire qu'à vous mériter l'eſtime de tous les honnêtes gens. L'eſprit de diſſimulation, ajoutera-t-il, n'eſt que le partage des ames vulgaires.

De telles réflexions ſemées à propos ſont excellentes, d'autant mieux que les jeunes gens ne cherchent qu'à ſuprendre, & qu'à s'échaper. On les apperçoit, dès qu'ils ont commis quelques fautes, qu'ils ſoupçonnent être répréhenſibiles, roder autour de leur Mentor, le prévenir, le careſſer. Ils affectent alors de lui faire quelque confidence, penſant que par cette adreſſe, ils éviteront une réprimande, ou un nouveau règlemenr, & qu'enfin ils diſſiperont le ſouvenir qu'on peut avoir de leur conduite. Le gouverneur habile n'eſt point dupe, & il voit venir de loin ſon diſciple. *Fruſtra jacitur rete ante oculos pennatorum.*

Partout on remarque les ruſes des jeunes gens. Leur converſation découſue par exemple qu'on croiroit l'effèt du hazard, a ſouvent pour fin d'empêcher un entretien ſérieux; car toujours attentifs à ſuivre leurs petites fantaiſies,

ſies, ils ſont ingénieux à retomber ſur des bagatelles, & voilà pourquoi lorsqu'ils n'y peuvent parvenir par des paroles, ils chantent, & laiſſent à penſer que les diſcours intereſſans ne ſçauroient leur plaire. C'eſt dans ces rencontres, comme en bien d'autres que le Gouverneur doit ſouvent fermer les yeux. Tout voir, diſoit un Empereur, diſſimuler bien des choſes, en punir peu. C'eſt le moyen de règner avec ſageſſe. *Omnia videre, multa diſſimulare, pauca punire*, & c'eſt le moyen auſſi, peut-on ajouter, de diriger la jeuneſſe avec prudence.

Certainement l'averſion, que nous avons pour les choſes ſérieuſes dans nos premières années, naît en partie de ce qu'on ne donne point alors aſſ.s d'effort à l'eſprit : cette ſaiſon où l'ame pétille, & ne cherche qu'à ſe faire jour, ſe paſſe entre les fantaiſies, les jeux, les papillotes & les miroirs ; car bien des gouverneurs loin de ſuivre le règlement que nous avons tracé, abandonnent leurs élèves pendant la moitié du jour aux valets de chambre, & aux perruquiers. On tortille des cheveux, on les poudre à pluſieurs repriſes, on les parfume enfin, & voici déja la matinée écoulée dans cette étnde que les ſeigneurs préfèrent à toute autre. Le vrai Mentor interdira-t-il cèt uſage ? non ſans doute ; mais il

il abregera les momens qu'on y employe; Il inspirera à son pupille ces sentimens philosophiques qui font regarder l'ajustement comme un esclavage; il lui rapellera souvent l'exemple d'un grand Roi qui règne aujourdhui, & qui donne à peine un quart d'heure à sa toilette. Peut-être ne seroit il pas hors de propos d'avoir un lecteur qui liroit quelque ouvrage amusant, lorsqu'on frise les jeunes gens. Leur tête par ce moyen s'orneroit au dedans, & au dehors.

L'occasion se presente si naturellement ici de dire un mot des habillemens, que nous la saisisons. Comment l'homme a-t-il mis sa vanité dans ce qui l'humilie davantage! le velours le plus magnifique n'est qu'un miserable filament dérobé à l'insecte, qu'on foule aux piéds, & l'or le mieux travaillé qu'un peu de sable arraché aux entrailles de la terre. Aussi n'y a-t-il que les sots qui se glorifient de leur parûre, & qui n'estiment les personnes qu'à proportion de leurs habits; mais par malheur ces sots sont en grand nombre. Lorsque j'aperçois un prince, ou lorsque je lui parle; je renvoye l'argent, dont il est chamaré, aux antres d'où on l'a tiré, la soye dont il est vêtu aux vers qui l'ont produit, les serviteurs qui l'environnent à leurs familles d'où ils sont sorti; il ne me reste enfin que

ſa perſonne. Je l'obſerve, je l'analyſe, & par ce moyen je ne prends jamais le change ſur ſon compte; car il faut l'avouer, la pompe des grands s'incorpore en quelque façon avec eux, de maniére qu'on confond le tout enſemble. Si l'on dépouilloit ainſi les ſeigneurs, par la penſée, combien d'eux paroitroient dénüés de talens, & de vertus! on n'accorderoit qu'à leur rang un reſpect qu'on croit ſouvent rendre à leur mérite.

Heureux le jeune homme aſſés éclairé pour ne conſiderer la parûre que comme un tribut dû au rang, & à la ſociété, & non comme un ſujèt de triomphe. L'oiſeau chaque matin fait ſa toilette d'un coup de bec, & en ſecouant ſon plumage, & nous quoique nés pour commander à tous les animaux, nous n'avons pas cèt avantage. Il faut que notre vie toute courte qu'elle eſt, ſe racourciſſe encore plus de la moitié par tous les ſoins qu'on donne à un miſerable corps. Le grand art conſiſte à n'étendre ces ſoins qu'à proportion de ce que chacun de nous doit à ſa propre conſervation, & au poſte qu'il occupe en ce monde.

Il y a long tems que nous ménageons l'inſtant d'arriver à ce monde; mais il convenoit d'aller par degrés; il convenoit que la connoiſſance de Dieu précédât la connoiſſance

ce de ſoi-même, & celle-cy la connoiſſance des autres; il convenoit qu'on étudiat des livres avant d'étudier les hommes. Car tel eſt le plan de cèt ouvrage. L'inſtruction domeſtique donnée par le vrai Mentor, a ſervi d'introduction au commerce du monde, ce qu'il a dit jusqu'ici préparoit ſon élève à paroitre ſur ce grand théatre dont il ſeroit impoſſible de peindre tous les mouvemens. En effèt, à chaque inſtant la ſcène varie, & le labyrinthe même de Dédale n'eut pas tant de détours, & de ſinuoſités. C'eſt là que les coeurs ſe plient & replient en mille manières differentes; c'eſt là que les génies auſſi variés que les viſages exigent, que tantôt on pleure, & que tantôt on rie, que tantôt on approuve, & que tantôt on condamne; c'eſt là que les paſſions ſe traveſtiſſent, & prennent la forme & le nom même des vertus; c'eſt là enfin, que la louange, & la ſatyre exercent leur rôle tour à tour, & quelquefois toutes deux enſemble. Quel contraſte, quel cahos!

La connoiſſance du monde eſt une ſcience de proportion, & diſcernement. Science de proportion qui nous engage à rendre à chacun ce qui lui appartient, & qui nous empêche de confondre le Prince avec le gentilhomme, le gentilhomme avec l'artiſan; ſcience de diſcernement qui entrevoit d'un

clin d'oeil le moment de se presenter ou de se retirer, de se taire ou de parler, d'accepter ou de refuser, d'applaudir ou de censurer. Qu'on juge à present du risque, & de l'embarras d'un jeune seigneur abandonné à ses propres réflexions.

Il est vrai que la divinité se peignant au dedans de nous, nous apprend à nous peindre aux yeux des autres, il est vrai que nos conversations ne sont en quelque sorte que des copies de nous-mêmes ; mais n'y a-t-il pas de l'imprudence à nous dévoiler sans discrétion? eh! quand nous voudrions le faire, notre coeur qui nous échappe, & qui nous trahit, nous laisseroit-il libres sur cèt article? il faut donc recourir au Mentor dont la presence devient ici plus nécessaire que jamais. C'est lui qui se frayant une route jusqu'au coeur d'un jeune homme, vient à bout d'ébaucher au dedans de lui la conversation telle, qu'on doit la tenir au dehors; cest lui qui apprend comment on doit se confier aux hommes, & s'en défier; comment on peut fuir le monde & le rechercher, respecter ses modes & les mépriser, devenir en un mot sincère & complaisant, sérieux & enjoué; c'est lui qui règlant l'extérieur, le compose de manière à ne pas nous trahir dans une compagnie par un ris indiserèt, ou un geste inconsideré.

La ſociété eſt un aſſemblage d'eſprits, mais ces eſprits ne peuvent ici bas communiquer entre eux qu'à l'aide des ſignes, des paroles, des geſtes, des poſtures, & des regards. L'ame ſe fait jour à travers ces organes materiels ; ils nous expliquent ſes affections, ils nous interprètent ſes deſirs. Ainſi l'habileté d'un homme du monde conſiſte à ne point équivoquer ſur ces ſignes, à ne les employer que décemment, & à propos. Autrement on parle en ſot, on décide en ignorant, on agit en dupe, ou en étourdi.

Ce qui empêche ordinairement la jeuneſſe de ſuivre ces règles de ſociété, c'eſt ſon humeur. On entend par humeur un je ne ſcais quoi qui tantôt ride le viſage, & tantôt l'épanouït, qui nous rend odieux, ou aimables. Si les conſéquences en ſont telles ; qu'elle attention ne doit-on pas apporter, pour ſe procurer une humeur toujours gracieuſe ! auſſi le Mentor ôte toute l'acreté qui peut ſe trouver dans celle de ſon diſciple, & pour y réuſſir il examine ſon coeur, il en ſuit les mouvemens, ou il les arrête. Les reſſorts qui font agir un jeune homme ſont inviſibiles, juſqu'à ce qu'on en ait découvert le mobile. Si c'eſt la fierté, il faut humilier ; ſi c'eſt l'obſtination, il faut contrarier ; ſi c'eſt la pareſſe, il faut éguillonner ; ſi c'eſt l'indocilité il

faut domter. Les ſeigneurs chez qui on a laiſſé fortifier une humeur atrabiliaire, ou dominer une trop grande vivacité deviennent les fléaux de la ſociété. On les redoute, on les évite, & perſonne, pas même un domeſtique, ne veut traiter avec eux. En vain ils auroient raiſon, on ſuppoſe toujours qu'ils ont tort, & toujours on ne ſe trompe pas, puisque c'eſt un grand tort, que celui d'abonder dans ſon ſens, & de parler avec aigreur.

D'une humeur toujours enjouée dérive naturellement cette politeſſe qu'on peut apeller l'ame de la ſociété; car hélas! que ſeroit la ſociété ſans ſes agrémens, ſi non un commerce d'hommes bizares, qui ne ſe rencontreroient que pour ſe heurter, & qui ne ſe parleroient que pour s'injurier? Veut-on plaire, il faut agir avec civilité; mais de cette civilité qui n'eſt ni grimace, ni affectation; de cette civilité qui n'a rien de gênant, ni d'outré. Rien ne fatigue plus dans l'uſage de la vie, que cette ſuite de cérémonies ſuperflues ſi uſitées parmi les orientaux; laiſſons ces peuples s'appeller *les frères de la lune & du ſoleil,* laiſſons les tomber aux pieds les uns des autres, & s'aſſervir à cèt eſclavage. Chaque pays a ſes moeurs & ſes uſages. Notre politeſſe heureuſement dégagée de cette contrainte, & de celle de l'ancienne cour, où

tout

tout étoit guindé, ne consiste aujourdhui qu'à se saluer, & à se visiter à propos; qu'à se prévenir enfin lorsqu'il en naît l'occasion. Mais plus l'exercice de cette politesse est facile, plus est-il honteux de ne pas s'y conformer, & surtout pour les grands qui ne sont véritablement grands qu'à proportion de cequ'ils s'humanisent, & qu'autant qu'ils rendent le salut à chacun. Combien Pline dans son beau panégyrique de Trajan, n'a-t-il pas fait valoir l'affabilité de cèt Empereur! il le peint comme prévenant tout le monde par un soûrire, comme ne proferant que des paroles obligeantes & gracieuses.

L'exemple d'un gouverneur poli contribuera plus que toutes les leçons, à former son disciple à la politesse. Qu'il commence donc par lever son chapeau, par employer ces expressions, *faites-moi le plaisir*, *je vous prie*; & bientôt, j'en suis sûr, cette manière d'agir aura plus de succès, que toutes les réprimandes.

C'est ici le lieu de parler des visites; la politesse en étant le prélude. Personne n'ignore qu'il y a des visites, de néceßité absolue, de simple bienséance, & enfin de délassement. Les premières surtout sont règlées par le Mentor qui en fixe les instans, & qui les diffère le moins qu'il peut. C'est alors que le

le respect, & une certaine dignité en même tems doivent briller, sans aucune affectation. Il seroit beau voir en cette rencontre ces révérences en *pirouetemens*, ces contorsions d'épaules & de visage, ces airs dédaigneux, ces signes de tête moqueurs, ce manège enfin des petits maîtres aussi pitoyable qu'impertinent. Le Gouverneur doit dans l'occasion diriger d'un clin d'oeil une révérence faite à propos, ou une réponse placée comme il convient. Souvent il est le soleil qui fait rendre des sons à la statue de Memnon; l'éguille d'une pendule qui règle les heures, & qui se remue d'une manière imperceptible. Nous combattrons ici un paradoxe trop accrédité, parceque c'est surtout pendant les visites dont nous traitons, qu'on en sent davantage le faux. On ne se repent jamais, nous dit une foule de livres & de personnes, de n'avoir pas parlé. Mais qui doute que faute d'avoir parlé aux grands dans une circonstance favorable, on a perdu ses affaires, & souvent manqué sa fortune? qui doute, qu'il y a mille occasions, où l'on doit répondre, interroger, & même imposer silence? disons qu'on ne se repent jamais d'avoir parlé à propos; & la proposition sera vraie en tout sens.

On remarque sans cesse dans un jeune seigneur bien élevé, l'impression de la main qui

l'a formé. On admire comme il se presente avec grace, comme il est simple dans ses manières, comme il écoute avec attention, comme il parle avec circonspection. telle doit être la manière de se comporter dans les visites de bienséance. C'est là qu'il faut pleurer avec ceux qui pleurent, rire avec ceux qui rient, accmmoder enfin son visage aux complimens de condoléance, ou de félicitation qu'on doit faire. C'est un art de bien distinguer le cérémonial du monde, & cèt art est nécessaire; autrement on se donne un ridicule, qui tout puérile qu'il paroit, rend souvent un jeune seigneur l'objèt du mépris, ou du moins de la raillerie. Le monde est fou, j'y consens, mais c'est être plus fou que lui, de l'irriter sans raison.

Quant aux visites de délassement, comme elles se font ordinairement chez nos amis, elles nous laissent plus de liberté. On ne doit cependant pas entendre par cette liberté, le droit que les jeunes gens s'arrogent lorsqu'ils vont dans un endroit de promener partout leurs yeux & leurs mains. Il faut qu'ils voyent tout, qu'ils touchent à tout au risque de rompre des meubles souvent précieux, ils font en un mot l'inventaire même des livres & des papiers. Rien ne marque davantage une mauvaise éducation, d'autant mieux que la

première règle de la civilité eſt de ne pas même ouvrir un livre ſans la permiſſion de celui à qui il appartient.

Il ne faut pas être moins circonſpect dans les viſites, qu'on reçoit; mais comment faire entendre raiſon ſur cèt article à un jeune ſeigneur? rien ne le fixe alors. Au lieu de regarder la perſonne qui vient le voir, il ſe mèt à la fenêtre. On lui parle, il ne répond pas, ou il répond à un autre; on lui conte une Hiſtoire, il s'entretient avec un violon; on lui fait un compliment, il badine avec un chien. Infatuée d'un Opéra qu'il a entendu la veille, il en fredonne quelques airs. Il fait plus; le moment vient de reconduire celui qui l'a viſité, il diſparoit, & va s'entretenir avec un laquais. Voilà dans la plus exacte vérité le ton ſur lequel ſont montés la plûpart des jeunes ſeigneurs, ton qu'il ne faut pas leur faire perdre, mais qu'il faut leur empêcher de jamais prendre; car quand on a malheureuſement débuté dans le monde par être fat, on ſoutient ce beau perſonnage jusqu'à la fin. On prévient ces abus en couvrant ſouvent de ridicule l'étourdi qui agit de la ſorte; car quel autre nom donner à de ſemblables façons?

Aux viſites ſuccèdent les repas, puisque ce ſont elles qui les ſont naître; mais que ſeront

ront ces repas, ſi l'on n'a ſoin de s'y comporter avèc décence? nous prenons des alimens ainſi que les animaux. La ſobriété nous diſtingue. Mais par malheur on ne voit que trop de ſeigneurs eſclaves de la ſenſualité au point de ſe placer les premiers à table d'un air affamé, de ſe ſervir avant tous les autres, & de s'abandonner à des excès d'intemperance. Ceux-là n'ont jamais eû d'éducation, ou n'en ont tiré aucun avantage; car quel Mentor tel quil ſoit laiſſera ſon élève faire aſſaut de vins & de liqueurs? quel Mentor l'expoſera à la raillerie des convives? on ne ſçauroit trop inculquer à un jeune homme qu'un repas ne ſçauroit être eſtimable parcequ'il eſt repas, mais parcequ'il devient le centre & le lien d'une aimable ſociété. En conſéquence chaque ſeigneur lorsqu'il invite, ou lorsqu'il eſt invité doit paroître plus occupé de ce qu'on dit, que de ce qu'on mange; il doit faire les honneurs, ou les recevoir d'un air attentif, & gracieux. Il doit enfin proportionner ſes remerciemens & ſes politeſſes au rang & au mérite d'un chacun. Une table ſervie avec ordre plutôt égayée par des diſcours aſſaiſonnés d'eſprit & de politeſſe, que par la délicateſſe des vins devient un ſpectacle aimable pour quiconque chérit la bonne ſociété. Le corps prend ſa ſubſiſtance, & l'eſprit ſe nour-

rit en même tems de choses utiles & agréables. Telle a été la cause de l'institution des festins; autrement chacun dans son particulier eût satisfait au besoin de manger, comme on le fait à l'égard des autres besoins de la nature.

Il n'est point à craindre, que des seigneurs sous la direction du vrai Mentor se placent à table avant lui, ou qu'ils en sortent de même. Je parle ici de ces repas qui se font en voyage par exemple, & non de ceux où l'on est invité. C'est au gouverneur à en règler l'heure, & à la prolonger si bon lui semble. c'est à lui à prendre soin que la même décence s'observe alors, que s'il y avoit compagnie. La bonne éducation se fait sentir partout, en particulier, comme en public. C'est le moyen d'ailleurs de ne la jamais oublier.

On me permettra d'ajouter ici une réflexion. Si les grands pensoient bien sérieusement, lorsqu'ils se presentent à ces dîners suculens, & somptueux qu'il y a des milliers de leurs frères, qui ne dînent pas alors faute de secours, ils retrancheroient de leur superflu en faveur des pauvres. Voilà la vraye grandeur. Le Mentor n'oublie point de le representer dans l'occasion; mais les paroles s'envolent, & le riche continue d'opprimer

mer lemalheurux, & de boire ſouvent ſes pleurs dans des coupes d'or & d'argent.

La profuſion contre laquelle je parle n'a rien de commun avec la généroſité. La profuſion eſt une folie, la générosité la vertu ſpéciale d'une grande ame. Le ſeigneur qui n'eſt point généreux, doit rougir lorsqu'il ſe preſente en public. Les Princes ne ſont l'image de Dieu qu'autant qu'ils répandent leurs biens, & leurs ſaveurs. Auſſi le Mentor employe-t-il tous les moyens pour familiariſer ſon élêve avec les ſentimens de la généroſité. Il veut qu'elle lui devienne naturelle au point de ſentir ſes entrailles émues de compaſſion à l'aſpect de tout homme qui ſouffre. Un ſeigneur n'eſt-il pas bien fortuné de trouver dans un auſſi vil objèt que l'argent le moyen de s'illuſtrer, & de quoi mériter les bénédictions de tout un peuple. Le grand Vendôme entendant beaucoup de bruit que faiſoient ſes gens, parût à la fenêtre, & voyant qu'il s'agiſſoit d'un domeſtique arrêté par les autres, parcequ'il emportoit deux plats d'argent, cria tout à coup. *Voilà bien du tumulte pour peu de choſe; qu'on laiſſe aller cèt homme avec ſon argenterie, & qu'on me donne patience.* Cètexemple quoiqu'on ne doive certainement pas l'imiter prouve une façon de penſer, quon ne ſçauroit s'empecher d'ad-

mirer,

mirer. Tant il eſt vrai que les beaux ſentimens ſont toujours sûrs de plaire.

Quelle ſoule de réflexions n'offriroit point ici l'inhumanité de la plûpart des grands ! Il ſemble que c'eſt leur arracher l'ame, que d'exiger ſeulement d'eux un ſourire, ou un ſigne de tête. Renvoyons les à l'école du vrai Mentor, & bientôt ils connoitront, que ſi tous ceux qu'ils mépriſent venoient à les abandoñer, ils ſe verroient depouillés de leur pompe & de leur cortège. L'amour propre des ſeigneurs, ainſi que leur grandeur dépendent abſolument de tous ces gens qu'il daigne à peine enviſager. Ce ſont eux qui forment leurs vaſſaux, leurs ſentinelles, leurs courtiſans, & qui ſervent par conſéquent à leur décoration. Voilà cequ'il faut repreſenter de bonne heure à la jeuneſſe. Le créateur ſe laiſſe approcher de toutes ſes créatures, & l'homme qui n'eſt qu'un ver de terre a honte de jetter un regard ſur d'autres hommes. Quel contraſte !

Je ſçais qu'il ne faut point de familiarité entre des maitres, & les domeſtiques; je ſçais que le Mentor doit être extremement atttentif ſur cèt article; mais il faut beaucoup d'humanité. Les ſerviteurs ſont-ils donc d'une nature differente de la nôtre? helas! ils eurent le même Dieu pour père; ils ont une ame immor-

mortelle ainſi que nous ; & ils auront une éternelle récompenſe, s'ils s'acquittent de leur devoir ; de ſorte que chacun doit dire en les voyant : pourquoi ne ſuis-je point à leur place ? Il n'y a ſouvent eû que la probité de leurs pères plus exacte que celle de nos ayeux, qui les a empêché de parvenir. Penſons toujours que la liberté eſt l'appanage de tous les hommes, & qu'il n'en naît aucun d'eux pour vivre à la chaine, comme l'ours, & le lion. Aimons nos frères, pleurons ſur leurs maux, ſoulageons-les, & croyons que la ſociété ne fait qu'un corps dont chaque membre mérite des ſoins, & des ménagemens. Le cardinal Cibo mort à Rome en 1742. préfera d'être enſeveli au milieu de ces domeſtiques, qu'il avoit chéri pendant leur vie, & même eſtimé, à toute la pompe des mauſolées conſacrés à l'honneur de ſa maiſon. Hélas ! il trouva dans cette ſépulture autant qu'il auroit trouvé dans celle de ſes ancêtres ; de la pouſſière, & des vers, car c'eſt là la deſtinée des grands comme des petits.

De tels exemples rapportés à propos démontent tout à coup l'échaffaudage de grandeur que les ſeigneurs commencent à élever dès leurs tendres années. Nés par malheur au milieu des richeſſes & des chimères, ils pouſſeroient jusq'à la folie, ſi l'on ne guériſ-

ſoit

ſoit de bonne heure leur ivreſſe. Auſſi doit-on ſouvent leur faire oublier qu'ils ſont princes. Un perſonnage fameux qui avoit travaillé pendant vingt ans à la direction des grands, me diſoit un jour ce qui ne ſortira jamais de ma mémoire, & ceque depuis long tems je cherche à répéter. *Je voulûs d'abord en faire des chrétiens, mais bientôt j'abandonnai l'entrepriſe; je ne penſai plus qu'à les rendre des hommes, & je ne pûs également en venir à bout.*

Ceci annonce la grande difficulté d'inſpirer à la plûpart des ſeigneurs des ſentimens d'humanité. Cependant le vrai Mentor ne ſe rebute point. Il ſçait que la naiſſance, & l'éducation ont une grande vertu pour corriger les vices, il ſçait que s'il y a des grands qu'on peut appeller des fléaux de Dieu, il y en a auſſi qu'on peut enviſager comme ſes dons les plus précieux.

Pluſieurs ont dit, & pluſieurs diſent encore que les ſpectacles ſont les meilleurs maîtres pour élever l'ame des jeunes gens, pour la bonifier ſi l'on peut parler ainſi, & que par conſéquent il faut s'en repoſer ſur ces exercices par rapport aux ſentimens. Je ne conſidererai point ici ces ſpectacles d'un oeil de religion, mais d'un oeil philoſophique, car autrement je dirois qu'il n'y a que l'ignorance,

ce, ou la folie qui ait pû s'authoriſer de la religion pour les ſoutenir, ou les excuſer, je dirois, que s'il y a un livre qui proſcrive les Théatres c'eſt l'Evangile qui nous recommande de prier ſans ceſſe, de porter notre croix, de pleurer enfin, & de gémir ; que s'il y a un lieu où ſoient étalées les maximes, & le pompes du monde, auxquelles nous avons ſolemnellement renoncé, c'eſt ſur le théatre ; je dirois que la vie des comédiens, leurs danſes laſcives, leurs paſſions embellies, leurs paroles tendres, & ſouvent équivoques, ne peuvent qu'embraſer des jeunes coeurs déja trop prompts à s'enflammer ; je dirois enfin que la correction des théatres les rend encore plus dangereux, puiſque plus les paſſions ſont finement voilées, & les ſentimens délicats, & plus l'amour profane nous enchante & nous pénétre ; cèt amour dont on a bien de la peine à ſe défendre au milieu des lieux mêmes conſacrés à la Vertu ; & qu'on ne s'imagine pas que notre langage ſoit emprunté des Pères de l'Egliſe ; Buſſy Rabutin ce courtiſan fameux par ſes disgraces conjura ſes enfans, étant au lit de la mort, de fuir les ſpectacles comme un endroit contagieux où il avoit perdu ſon innocence.

Mais il s'agit ſeulement ici d'examiner ſi les déclamations théatrales ſont naître les

grands ſentimens. Je ne fus jamais de cet avis. Chacun ſçait que ceux qui déclament ne ſont nullement pénétrés de cequ'ils diſent, & chacun par conſéquent ne ſe mèt point en peine de réformer ſes moeurs ſur des impoſtures; le théatre étant lui-même le premier impoſteur du monde. Il traveſtit tout à nos yeux. Je dis plus. J'avance que les ſentimens exprimés dans les tragédies, étant presque toujours outrés ne feroient que des *Domquichotte*, ſi l'on s'y conformoit. Croira-t-on d'ailleurs, que ces pleurs qu'on verſe, ſoient des pleurs qui ſe répandent jusques ſur le coeur. Le plus libertin, & qui a le moins d'envie de ſe convertir en verſe de même au ſermon. Les leçons qu'on donne à la jeuneſſe, ſi on veut le faire avec ſuccès, ne doivent être ni pompeuſes ni tumultueuſes. On ne s'attache qu'à ces dehors qui frappent; & voilà pourquoi la comédie françoiſe, qui ſouvent ſeroit une bonne morale ne fait pas d'impreſſion. L'attention ſe partage entre les geſtes, les déclamations, les habits, les viſages, au lieu de ſe réunir toute entière vers les préceptes qu'on débite.

Diſons donc ſimplement qu'on fréquente les ſpectacles comme le paſſe-tems du jour, comme le rendez-vous de la ſociété; & nous dirons vrai; mais avancer que les ſpectacles in-

influent ſur les moeurs pour les corriger, c'eſt ſe tromper. Je n'ai jamais vû les jeunes gens en revenir que plus amateurs d'eux-mêmes & plus diſſipés. L'amour du véritable honneur par exemple ſeroit long tems à naître chez un jeune ſeigneur, ſi l'on attendoit ce ſuccès du théatre.

Qu'il y auroit d'obſervations à faire ſur ce véritable honneur! Peu de perſonnes en ont une juſte notion. Les unes le confondent avec les plus miſerables préjugés ; les autres ne connoiſſent que lui pour toute religion. Ceque nous pouvons avancer en deux mots, c'eſt que le véritable honneur auſſi pur que le jour ou il s'annonce, ſe produit partout ſans rien craindre, c'eſt qu'il s'écrit ſur le tombeau de ceux qui meurent pour ſa defenſe, & que leurs parens s'en glorifient, c'eſt que les Romains ces vrais héros ne connurent point d'autre gloire, que celle de verſer leur ſang pour la patrie.

Je prévois l'objection qu'on va faire ; mais pour ne point entrer dans des détails ſuperflus, je me contente d'ajouter qu'un jeune ſeigneur doit toujours ſe faire un bouclier de ſa prudence, ne parler qu'avec beaucoup de circonſpection, & ne fréquenter que des perſonnes reſpectables par leur naiſſance & leur bonne éducation. On évite par ce moyen ces

circonſtances critiques où l'on dira bien preſentement ce qu'il faut faire, mais où l'on ne peut répondre de ce qu'on feroit alors. Ce proverbe tout trivial qu'il eſt *dis-moi, qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es*, renferme un grand ſens. Auſſi eſt-ce peut-être une des parties à laquelle s'applique davantage le véritable Mentor. Il démêle ceux qui environnent ſon élève, il les obſerve, il les ſuit, & lorsque quelques-uns d'eux ſont querelleurs, téméraires, il les écarte adroitement. C'eſt ſurtout au jeu où ſe forment les liaiſons les plus mauvaiſes; car le jeu centre des paſſions, & des interets introduit chez les grands même des hommes fort équivoques. Il ſuffit qu'ils répandent de l'argent, on n'en demande pas davantage.

Mais comment traiterons-nous cèt article du jeu? joue-t-on? on ſe creuſe ſouvent bien des précipices; ne joûe-t-on point, on s'interdit mille bonnes compagnies, & l'on paſſe pour ridicule. Cequ'il y a de certain, c'eſt qu'il eſt honteux de concentrer ſa félicité dans un auſſi futile amuſement. Nous ne ſommes nés ni pour jouer, ni pour entendre chanter. Ces récréations inventées comme un délaſſement utile après l'etude, ſont malheureuſement devenües l'étude même. Le jour & la nuit ne durent point aſſés

au

au gré de la plûpart des joueurs. en vain la ſanté en ſouffre, le patrimoine périclite, les enfans gémiſſent ; rien n'arrête, on s'accable de dettes, & l'on ruine des familles. Le jeu de hazard imaginé par une ſordide cupidité, appauvrit presque tout le monde ; mais ne fixons pas même nos regards ſur ce deſordre que toutes les loix ne ſçauroient trop réprimer, & punir ; parlons des jeux de commerce. Le Mentor veut que ſon élève joue ceux là, parcequ'il veut lui faire obſerver toutes les bienſéances d'uſage.

Le commerce du monde dont un ſeigneur fait partie, & ſouvent partie importante, mérite certainement des égards. Chacun lui doit un tribut plus, ou moins étendu ſelon ſa naiſſance, & ſon rang. Le mépriſer, ce n'eſt pas le connoitre ; l'idolatrer c'eſt ſe moquer de lui. Le juſte milieu devient donc la ſituation d'un jeune ſeigneur ; ſituation qu'un ſage gouverneur ſçait toujours maintenir. On ne le voit point rejetter d'un air ſtoïque des coutumes que la mode authoriſe : il eſt le premier à mener comme par la main ſon pupille au milieu des compagnies, à favoriſer les plaiſirs innocens qu'on y peut goûter, & même à les exciter ſi la circonſtance le permèt.

C'eſt au jeu dit-on communément que ſe peint le caractère, parceque c'eſt au jeu que ſe développent les paſſions. Qu'on banniſſe ſurtout celle de l'interèt. Veut-on perdre ſans regrèt, il faut s'imaginer avoir perdu avant même qu'on joüe, & ne plus compter abſolument ſur la ſomme qu'on deſtine; car tels ſont les risques du jeu, on joüe le sûr contre l'incertain; ainſi il n'y a nulle parité. La douceur, & la politeſſe doivent faire l'agrément du jeu, & le front doit être alors comme le ſiège de ces deux qualités. C'eſt là qu'on démêle tout à coup l'impreſſion que fait ſur nous la perte, ou le gain; c'eſt là qu'on porte les regards à meſure que la Fortune devient contraire, ou favorable. Une grande Princeſſe gagnant une ſomme conſiderable au jeu, & entendant un officier dire à l'oreille de ſon voiſin; cèt argent feroit ma fortune; ſe tourna ſur le champ, & profera ces paroles dignes d'être écrites en tous les coeurs. *Que je m'eſtime heureuſe de contribuer à la fortune d'un galant homme tel que vous. Prenéz cette ſomme, & félicitez moi deceque jai pû ſeconder vos deſirs.*

Mais finiſſons l'article du jeu; c'eſt nous étendre ſur un objèt, ſur lequel le monde ne s'étend que trop; auſſi l'abandonnons-nous, comme nous voudrions que chacun l'abandon-

donnât pour faire une réflexion. Elle naît ici du ſujet.

Le tems doit nous être bien plus précieux que tout l'or, & cependant on prodigue ce tems pour tâcher d'acquerir un peu d'or. Il faut tüer le tems, diſent ordinairement les gens du monde, & c'eſt le tems qui nous tue; car enfin notre vie compoſée de jours, d'heures, & de minutes, s'envole avec chacune de ces minutes, de manière que cèt inſtant même, où j'écris, va ſe perdre ſans aucune eſperance de le voir renaître. Auſſi pour peu qu'on voulût réflêchir, on n'entendroit jamais ſonner une horloge, ſans reſſentir quelque émotion. Encore ſi la perte du tems nous rendoit ſatisfaits, mais c'eſt ſa perte même qui engendre notre ennui. On baille, on ſoupire, on chante, on rit, on tourne une carte, on careſſe un chien, on viſite un voiſin pour voir, & pour être vû; on deſire l'avenir, & cèt avenir ne plaît plus lorsqu'il arrive, parcequ'il eſt alors le préſent, on ſe couche enfin avec intention de recommencer le lendemain jusqu'au terme où l'on ceſſe de vivre, & où l'on ſe demande alors à ſoi-même: Mais qu'ay-je fait ſur la terre? mon exiſtence n'a ſervi aux autres, ni à moi. autant eut-il valu ètre né arbre, ou animal.

Le meilleur pinçeau ne ſçauroit être aſſés bon, pour bien peindre à la jeuneſſe la valeur, & la rapidité de ce tems qu'on prodigue en bagatelles. La jeuneſſe s'imagine qu'il n'y a de vie que la jouiſſance des plaiſirs, & ce ſont ces plaiſirs qui tranchent la vie. Combien de ſeigneurs fondus dans les délices, & réduits aux ptyſannes & aux conſommés dès l'âge de vingt cinq ans? Ils ont ruiné toutes les forces, & toute la chaleur deſtinées à leur fournir peut-être une carrière de quatrevingts années, pour boire d'un ſeul trait toute la volupté, & ils ſe ſont uſés ſans gouter les délices qu'ils ſe promettoient. Le plaiſir ne ſe trouve jamais ici bas que dans l'inſtant où l'on va jouir, & jamais dans celui où l'on jouit, ainſi il nous eſt impoſſible d'arriver à lui. Ces réflexions tirées de la nature même des choſes, & rendues familières à un jeune ſeigneur par un habile Mentor le diſſuadent de bonne heure de ces prétendues ſatisfactions qu'on croit admirables dans l'imagination, & qui ne ſont abſolument rien dans la réalité. Le plaiſir pour être plaiſir doit toujours être inhérant à l'ame, & ne dépendre par conſéquent ni d'une fête, ni d'un jeu, ni d'un ſpectacle, ni de la preſence d'un objèt. Un Philoſophe diſoit qu'il s'abſtenoit des voluptés, non par temperan-

ce,

ce, mais par volupté même, parceque les chagrins qu'elles trainent après elles, sont incomparablement plus grauds que les plaisirs d'où ces chagrins naissent.

Tel est ce monde où tout semble riant, de manière que si l'on pouvoit percer tout à coup cette première écorce qui n'offre aux yeux que joie & plaisir, que pompe & magnificence ; on ne verroit que des malheureux : on verroit le père divisé d'avec l'enfant, l'époux d'avec l'épouse, le frère dresser des embuches au frère, l'ami se défier de son ami ; on verroit le secrèt des familles ne cacher que des antipathies, des jalousies, des murmures. On verroit enfin les liaisons troublées par l'inconstance, les engagemens les plus tendres finir par la haine, & par la perfidie, les fortunes les plus brillantes ne faire sentir que le chagrin de ne pouvoir monter plus haut.

Voilà bien des misères, bien des ecueils, & cependant cette peinture n'est encore rien en comparaison des Cours. Là le mensonge passe pour politique, l'orgueil pour dignité, la vengeance pour une honnête revanche, la rudesse pour fermeté, l'hypocrisie pour religion ; là l'homme d'esprit n'est qu'un homme ordinaire, là tout est piège, & tout est grimace. On voudroit pleurer, mais il faut rire ; on voudroit blâmer, mais il faut flater.

Le moindre geſte devient un crime; la moindre parole retentit de toutes parts. Chacun vous interroge pour vous perdre, chacun vous careſſe pour vous bleſſer. Telle eſt la vâſte mer, où doit ſouvent voguer un jeune ſeigneur dès l'âge de vingt ans.

Quels périls ne courra-t-il pas, ſi un Mentor habile ne lui a donné des avis qui lui tiennent lieu d'expérience? Il faut donc qu'à l'aſpect de ces Cours dont nous n'avons pas même ébauché le portrait, un gouverneur puiſſe en donner une juſte idée, il faut qu'il s'étende ſur le reſpect toujours dû aux Souverains, ſur la politeſſe néceſſaire envers tout le monde, ſur la diſcrétion abſolument eſſentielle au milieu des ennemis & des jaloux.

Parler peu de ſoi-même, jamais des autres, dire toujours la vérité ſans dire toute vérité, faire des révérences à chacun, & des confidences presqueà perſonne: ne débiter aucune nouvelle, étouffer tous les bons mots, n'avoir qu'un viſage toujours ſerein, déſirer le bien public plutôt que ſa fortune, demander des graces ſobrement, ne s'occuper enfin que de ſoi, & ne rechercher le ſecrèt de quique ce ſoit. Voilà l'eſpèce de Code qu'on doit obſerver dans les Cours, autrement on ſe précipite, & l'on ne s'eſt élevé que pour rendre ſa chute plus éclatante.

Le véritable Mentor ne ſçauroit êtte indifferent ſur tous ces points de vûe; car il n'eſt point de ſeigneur qui ne puiſſe devenir courtiſan, Ambaſſadeur, favori du ſouverain, ou ſon Miniſtre. Auſſi la prudence exige que le gouverneur prévoye pour ainſi dire ces dignités, & qu'il ſuive déja comme des yeux ſon éleve partout, où la Fortune peut le porter. D'abord il forme en lui le vrai Chrétien comme nous l'avons dit, & enſuite il ébauche l'homme d'Egliſe & d'Etat, l'homme de Guerre & l'homme de Cour.

N'eſt-ce pas un grand avantage pour un jeune ſeigneur de trouver en lui-même le germe des connoiſſances dont il a beſoin, lorsqu'il ſe voit en place. Il ſent à chaque inſtant l'impreſſion de la main qui l'a façonné, & il bénit la mémoire du guide qui l'a dirigé dans ſes premières années. S'il ſe voit placé parmi les princes de l'Egliſe il fait un ſaint uſage de ſes revenus, parcequ'on lui a inſpiré de bonne heure une véritable horreur pour ces paſteurs mercénaires, qui diſſipent en jeux & en faſte le patrimoine des pauvres; s'il devient Miniſtre, il ſe rend l'ami du peuple, & il ouvre jusqu'au trône les ſentiers à la vérité, parcequ'il a appris que le miniſtre flateur eſt en exécration devant Dieu, & devant les hommes; s'il eſt enfin nommé à

quel-

quelqueambaſſade, il penſe à repreſenter dignement le Souverain, qui l'envoye ; à étudier le caractère de la nation au milieu de laquelle il va vivre, à obliger enfin ſes compatriotes, lorsque l'occaſion s'offrira, parcequ'on lui a ſouvent répété que l'envoyé d'une couronne ne ſçauroit trop avoir de connoiſſances, de politeſſe, & d'affabilité. Ceſt en conſéquence que le Mentor mèt entre les mains de ſon diſciple & *le devoir de Evêques par Mr. du Guèt*, & *la politique tirée des livres ſaints par le grand Boſſuet*, & le livre intitulé *le parfait amb.ſſadeur*. Les premières leçons ſe gravent facilement dans le coeur, & dans la mémoire, & rarement on les oublie. Plût-à-dieu qu'on inſtruisît la nobleſſe de la ſorte. Nous verrions des prélats la lumière du monde, & le ſel de la terre retracer les Apotres; nous verrions des Miniſtres, médiateurs entre les peuples & les Rois, ne connoître d'autre langage que la vérité, proteger enfin les Sciences, & les Arts. Nous verrions des Ambaſſadeurs ſoutenir majeſtueuſement les interèts de leurs ſouverains, pacifier les troubles d'un ſeul trait de plume, ou d'un ſeul mot, ſe rendre l'azile de leurs compatriotes que des revers de fortune expatrient, & ne pas les éviter, comme s'il n'étoit pas honteux de méconnoitre ſa pro-

pre

pre nation, & de ne pas chercher à la ſecourir. Tout ambaſſadeur doit ſans doute être en garde contre les avanturiers; mais cette précaution ne doit pas aller jusqu'à là puſillanimité; elle ne doit pas les expoſer à confondre le galant homme avec le ſcélérat, ni les engager par conſéquent à fermer indifferement leurs palais aux perſonnes de leur propre pays.

Colbert frère du Miniſtre nommé à pluſieurs ambaſſades, recevoit tous ſes compatriotes avec bonté. Il les prioit de ne point lui déguiſer la ſituation de leurs affaires, ni la cauſe pour laquelle ils s'expatrioient. En conſéquence il conſeilloit à l'un de s'en retourner; il s'employoit pour rendre ſervice à l'autre, perſuadé que c'eſt honorer ſon Roi, enfin s'honorer ſoi-même, que de s'intereſſer pour ſa nation. Si quelqu'un lui ſembloit un homme équivoque, il lui demandoit adroitement quels étoient ſes parens, quelles étoient ſes connoiſſances; enſuite il faiſoit écrire en ſecrèt, & la réponſe alors le décidoit. C'étoit le bon moyen d'éviter toute mépriſe & de ne pas s'expoſer à mal recevoir une perſonne de condition, inconvénient plus grand qu'on ne s'imagine; il peut tous les jours arriver, qu'un gentil'homme paſſant dans un pays, où il ne prévoyoit pas qu'il iroit,

iroit, manque de lettres de récommandation? Tel fut Colbert, bien different de ces Ambassadeurs postiches qui fondent toute leur ressource sur un sécrétaire, & ignorent jusqu'à l'art de dicter en chiffre, & de dresser une dépéche, qui ne sçavent enfin que monter dans un leste équipage, & jargoner deux mots de compliment.

On ne sçauroit donc trop insister sur la nécessité d'orner l'esprit d'un jeune seigneur de la science rélative & aux Cours, & aux Etats, on ne sçauroit trop tôt en jetter les semences dans les coeurs nés pour de grandes choses. Cela se développe dans son tems, & raporte son fruit à props. Plusieurs grands hommes furent en abregé dès leur adolescence, cequ'ils ont paru dans l'âge viril. On remarquoit jusques dans leurs récréations même des linéaments de leur future grandeur; David encore enfant cherchoit parmi les lions, & les ours une matière à sa valeur. Le vrai Mentor en habile architecte pose de solides fondemens; autrement l'espace d'un ou deux ans détruit l'édifice. C'est ceque nous ne voyons que trop chez les seigneurs. Le gouverneur s'est-il retiré; le disciple tel qu'un automate ne peut plus se mouvoir. Privé du méchanisme qui mettoit en jeu ses ressorts, il ne rend plus aucun son. Le seigneur au

con-

contraire formé par la main du vrai Mentor, trouve dans l'abondance des préceptes qu'il a reçû, & qu'il a retenu de quoi le dédomager de l'éloignement de ſon guide. Il n'en a perdu que la preſence ſenſible, parceque tout ſon coeur eſt plein des bonnes choſes qu'il lui a entendu dire, & des bons exemples qu'il lui a donné.

Il faut convenir qu'on ne peut trop exalter l'efficacité des exemples. On a peine à y réſiſter, & voilà pourquoi les Chinois diſent d'un de leurs empereurs qu'il gouverna comme le ciel, c'eſt à dire par ſon exemple. Le ciel en effèt ne nous dit mot, mais toujours conſtant, & toujours uniforme, il eſt un prédicateur excellent. Ces aſtres qui paroiſſent tour à tour, & qui annoncent le jour à la nuit, ſont le plus parſait modèle de l'ordre que nous devons obſerver.

Avouons cependant malgrè la force des diſcours, & des exemples, la difficulté de bien élever les ſeigneurs. Il ſeroit à ſouhaiter pour leur bien qu'ils ignoraſſent leur fortune jusqu'à vingt ans, & qu'ils crûſſent que leur ſituation à venir dépend abſolument de leur éducation. On les verroit s'appliquer tout autrement, & regarder comme facile cequ'ils jugent inſurmontable. Car le grand mal de la jeuneſſe eſt l'oiſiveté. Il faut que le vice entre

entre dans un cœour, lorsque ce coeur n'a rien qui le fixe, & qui l'intereſſe. L'eſprit alors erre de toutes parts, & ſe prête aux déſirs de cette miſerable concupiſcence, qui nous inſpire ſans ceſſe l'amour d'un lâche repos, tandis que nous ſommes nés pour travailler. Heureux le jeune homme dont les jours ſont pleins, il en goûtera les fruits dans ſa vieilleſſe, & il n'aura jamais honte de jetter les yeux ſur ſes prémieres années. Voilà pourquoi le Mentor doit toujours tenir ſon diſciple en haleine, & partager ſa vie entre mille exercices, ſans qu'il y ait d'intervalle que des récréations qui ſont elles-mêmes des exercices.

N'attribuons qu'à l'oiſiveté cette ignorance dont tant de ſeigneurs font en quelque ſorte profeſſion, c'eſt elle qui leur inſpire de l'horreur même à la vue d'un livre, c'eſt elle qui engourdit entièrement leur eſprit.

Je ſçais que lorſque le coeur eſt pur, que lorſqu'il eſt droit, il eſt ſans doute préférable à l'eſprit; car le coeur forme tout l'homme, & l'eſprit n'eſt ſouvent chez lui qu'une choſe accidentelle, qui tantôt brille, & tantôt s'éteint; mais où trouver ce coeur bien réglé, ſur tout, chez les jeunes gens qui concentrent malheureuſement dans eux-memes tous les goûts dépravés. Où trouver ces coeurs ſans

le

le ſecours des préceptes, & ſans les lumières de l'eſprit? le coeur ne réfléchit point, il lui faut donc des réflexions, qui dirigent ſes mouvemens, & qui les précédent ; & c'eſt pour cette raiſon que tant de ſeigneurs manquent de parole. Ils ſe hâtent de promettre avant que l'eſprit ait décidé. On ne ſçauroit croire combien la nobleſſe ſe dégrade en agiſſant de la ſorte. La parole doit être l'image de l'ame, ne l'engageons jamais avec legèreté, mais rendons-nous en eſclaves, lorsque nous l'avons donné. Quelle miſère de voir un ſeigneur par exemple aſſigner tel jour pour un rendez-vous dans ſon palais, pendant qu'il ſçait bien lui-même, qu'alors il s'abſentera? je ne ſçais comment nommer une telle conduite ; conduite, qui naît ordinairement du dérangement des affaires ; car les mêmes dettes qui ruinent les ſeigneurs, ruinent auſſi leur honneur. Ils deviennent rampans lorsqu'ils empruntent, fourbes & inacceſſibles, lorsqu'il s'agit de rendre.

Toutes ces réflexions engendrent une foule d'avis & de préceptes, que le Mentor doit donner à ſon élève, mais qu'il doit donner avec beaucoup de prudence & de diſcrètion. Rien ne déplait tant à un jeune ſeigneur, & ne le fatigue davantage que des répétitions de conſeils, & de réprimandes. Il ſçait gré

au contraire, lorsqu'on lui fait ſentir qu'on lui a épargné un avis dans telle circonſtance. Tout dépend de bien la choiſir. Le plus beau ſermon à contretems n'eſt qu'un ſon perdu. Il y a des momens où un jeune homme ſe feroit écorcher, plutôt que de céder. Il faudroit être de bien mauvaiſe humeur pour s'obſtiner alors contre lui, & ne pas laiſſer paſſer ce quartd'heure. Ce n'eſt jamais le lieu par exemple, ou du moins presque jamais de reprendre en public. On doit attendre le moment, & quelquefois ce moment ne doit arriver que deux ou trois jours après, en un mot, que lorsque l'occaſion s'en preſente, Le Mentor a dû accoutumer ſon diſciple de bonne heure à l'entendre à demi mot, à interpréter ſes ſignes, & ſes regards. Les yeux ſont les miroirs de l'ame, & c'eſt là qu'un jeune homme peut quelque fois apprendre ſes devoirs d'un gouverneur qui ſçait ménager la bienſéance & la délicateſſe.

Le vrai Mentor fait plus, il fait valoir ſon éléve en compagnie. Il le rend eſtimable à ceux qui le voyent, & le fréquentent, de manière que ſi le jeune ſeigneur dit une parole bien placée, il la relève adroitement, & s'il hazarde quelques propos, il les répéte d'une façon differente, & laiſſe à entendre, que c'eſt la penſée de ſon pupille, ou enfin

il

il l'interrompt poliment, mais de manière à ne rien faire entrevoir. Il faut autant avoir égard aux révérences, & aux postures d'un jeune homme, qu'à ses discours. J'ai vû peu de personnes se bien presenter dans une compagnie, & y conserver cette élégance, & cette modestie qui doivent annoncer un cavalier. L'attention du gouverneur s'étend à tout, & il n'omèt rien de ce qui peut contribuer à faire estimer son élève.

Si l'ambition est à craindre comme un poison qui infecte le coeur, l'émutation doit animer nos desirs. Quelle difference entre l'une, & l'autre! l'une est l'ame des intrigues, le principe de la jalousie, la cause des troubles, & des révolutions, l'autre éléve les sentimens, annoblit le coeur, & porte l'ésprit vers des objèts pour lesquels il se sent né. Un gouverneur étouffe donc autant qu'il peut toute étincelle d'ambition, tandis qu'il excite de son mieux l'émulation, & qu'il la rend un des mobiles de son pupille. On est toujours petit, quand on n'est grand que par vanité, & voilà l'ambitieux; on est toujours grand, quand on s'éfforce de mériter les plus hautes dignités. Et voilà l'homme animé d'émulation. La piété même qui a en horreur l'ambition, permet disons mieux loue l'émulation, parceque la piété n'est point une pro-

fession de pusillanimité & de paresse. Aussi voyons-nous les Rois les plus pieux, & les Conquerans les plus modestes surpasser tous les autres. Après cette observation disons hardiment, qu'on doit ébaucher l'homme de Cour, & d'Etat dans le coeur d'un jeune seigneur.

Cette façon d'agir de même n'a aucun rapport avec la flaterie. Ce vice qui corrompt presque tous les grands, ne sçauroit qu'être en exécration aux yeux du Mentor. Que ne fait-il pas, pour peindre à son élève le danger d'un seigneur sensible aux louanges? que ne mèt-il pas en oeuvre pour écarter cette foule d'adulateurs qui sous le nom d'amis, de courtisans, & même de serviteurs travestissent le mensonge en vérité, & ne cherchent qu'à surprendre la bonne foi d'un jeune homme? car ils commencent par empoisonner son coeur, par lui cacher les périls & les horreurs du crime, par se rendre enfin les ministres de ses plaisirs. Prenez garde, dit sans cesse Mentor à Télémaque, à ces enchanteurs qui vous flatent & vous caressent; plus vous vous rendrez digne d'être loué, plus vous mépriserez les louanges; pensez que les flateurs haïssent toujours la personne, & n'aiment que les faveurs. Evitez avec le même soin la prévention, & re-

gardez le délateur comme un malheureux qui voulant être honoré de la confiance d'un ſeul, demeure chargé de l'indignation de tout le public. Examinez les choſes par vous-même, & remontez toujours à la ſource des rapports qu'on vous fera, afin de connoître l'innocent, & de punir ſévèrement le calomniateur. C'eſt la prévention qui rend un bon Prince, le malheur de ſon peuple. C'eſt l'adulation qui à force de louer les foibleſſes des grands, rend leurs vertus mêmes méprifables. combien n'eſt-il donc pas important de parler ſans fard à la jeuneſſe, & de l'accoutumer de bonne heure à l'amour de la vérité! un grand ſeigneur ayant achevé ſes études & ſes exercices; on demanda à un de ſes domeſtiques ce qu'il avoit le mieux appris; *à monter à cheval*, répondit-il, *parceque ſes chevaux ne l'ont point flaté.* Belle réponſe, qui devroit couvrir de honte tous les adulateurs!

O heureux le ſeigneur livré à la vérité dès ſes tendres années! ô heureux le Mentor, qui ſçait la rendre aimable à ſon pupille! mais que de travail! que de prudence! que d'habileté! *hoc opus; hic labor eſt.* Auſſi la ſcience du gouverneur, n'eſt pas l'apprentiſſage d'un jour. Elle ſuppoſe bien des années, quoiqu'il ſoit néceſſaire de choiſir un gou-

verneur ni trop jeune, ni trop vieux. Eſt-il trop jeune? ſon peu d'expérience joint à ſon air peu impoſant le mèt hors d'état de remplir les grandes parties d'un guide. Eſt-il trop âgé ? il ne peut plus ſe plier au gré de la jeuneſſe. Tout le bleſſe, tout l'inquiète. ſans ceſſe admirateur de ſon tems, il n'approuve que ce qu'on faiſoit alors, & fatigue ſouvent par ſes répétitions. Auſſi penſons-nous, que le tems le ſeul propre à faire la fonction de gouverneur eſt depuis trente ou trente cinq ans jusqu'à cinquante. Un homme pour l'ordinaire eſt à trente ans, cequ'il doit être le reſte de ſa vie, & ſi à cèt âge on peut gouverner un diocèſe, commander une Armée; on pourra ſans doute conduire un élève; à cinquante ans au contraire, on commence à reſſentir des infirmités, l'on ſupporte avec peine les voyages.

A dieu ne plaiſe, que nous ayons intention de décrier ici la vieilleſſe, & de diminuer les avantages qu'on retire ſouvent de ſon entretien. Nous avons fait nos délices de fréquenter les vieillards dès notre première jeuneſſe, & tous les jours nous en goûtons le fruit. Il eſt même à propos, que le Mentor excite dans l'eſprit des jeunes gens la vénération qu'on leur doit. Hélas! ils ont été ce que nous ſommes & dans peu nous ſe-

rons

sons comme eux, si la mort ne nous enlève dans notre carrière.

Nous ajouterons qu'un gouverneur âgé de plus de cinquante ans, ne veut plus recevoir d'avis de personne; & très-souvent il est nécessaire que le Mentor prenne conseil des parens, qu'il les interroge, & qu'il les écoute. Cequ'il y a de plus critique, c'est lorsqu'il doit se roidir contre eux pour détruire des abus, ou pour introduire des règlemens nécessaires. La voye la plus propre est l'insinuation, à moins qu'il n'y eut des desordres qu'on ne voulût point réformer, & en ce cas le véritable Mentor prendroit le parti de se retirer, plutôt que de souffrir le mal sous ses yeux. Car on ne peut approuver, ni même excuser ces gouverneurs qui jettent feu & flamme, & qui décrient partout les seigneurs, chez qui ils demeurent, ainsi que leurs élèves. Ces sortes d'hommes aigrissent le mal plutôt que de le guérir, & se rendent partout méprisables.

L'ordre que nous nous sommes proposés d'aller par dégrés de la maison paternelle au commerce du monde, & des Cours, nous conduit maintenant à celui des differentes Nations. Ici se renouvellent les soins & les embarras du Mentor; eh quels embarras! il faut qu'il represente le père de son élève par

la fermeté, la mère par les attentions, & par la tendresse. Il faut qu'il se reproduise en mille occasions pour ainsi dire, & qu'il se multiplie en étendant sa vigilance jusques sur le dernier des serviteurs, en réglant des comptes, en faisant des dispositions pour les voyages, en écrivant sans cesse aux parens de son disciple, & en le faisant écrire lui-même de tems en tems. Ces détails sont immenses, & ne laissent au gouverneur aucun moment dont il puisse disposer à son gré.

Il commence par dire à son élève à la vue de l'Europe, qu'il doit parcourir. Songez que les yeux des cours, ces yeux si sévères & si perçans vont s'ouvrir sur votre conduite; songez qu'on va faire le parallèle entre vous, & ceux de votre Nation, qui ont fait le même voyage; songez enfin que votre réputation dépend & de la manière de vous bien annoncer dans les villes, & de vous y bien comporter. Il ne s'agit plus de paroître ici en jeune homme! mais en seigneur déja tout formé. Vous n'êtes à rien de moins obligé, qu'à representer dignement vos ayeux qui se sont illustré; vous devez profiter de tout ce que vous pourrez entendre & voir; afin de revenir dans votre propre patrie orné de connoissances & de vertus. Je vous avertis que vous trouverez des scandales; car

hé-

hélas! où n'y en a-t-il pas? je vous préviens, que peut-être on voudra vous entraîner, & vous séduire; mais tenez-vous fidellement attaché à moi; suivez mes conseils; je suis votre ami! je n'ay que votre gloire en vue, & je vous préserverai de tout éceuil.

C'est ainsi que le Mentor excite une confiance qu'il a déja acquise, c'est ainsi qu'il élève l'ame de son pupille, & qu'il l'encourage à l'amour du véritable honneur; il le console, par ses bontés sur son éloignement de la maison paternelle, & il lui fait un tableau de tout cequi doit se presenter à ses yeux. Car quel spectacle que celui des Nations! on voit au milieu d'elles les passions lutter sans cesse les unes contre les autres; on voit les chagrins & les plaisirs, l'indigence & les richesses, les guerres & la paix, l'ignorance & l'industrie, la vie enfin & la mort, exciter des ris & des pleurs. Quelle bigarure parmi tant de loix, de moeurs & de coutumes differentes! les uns enveloppés de peaux d'ours, & les autres couverts de taffetas, ceux-cy tout le jour la pipe à la bouche, & ceux-là tout le jour étendus dans leur lit forment le contraste le plus singulier. Tel est l'effèt des climats qui plus chauds & plus froids engagent les hommes à divers usages; & voilà pourquoi le françois heureusement né dans

un pays temperé, où il n'a besoin ni de pipes, ni de pelisses, ni de dormir le jour, ni de se promener la nuit, censure plus facilement que tout autre ces sortes de coutumes.

Mais comment voir avec discernement l'assemblage de ces peuples que nous venons de désigner? comment en prendre le bon, & laisser le mauvais? ou les voyageurs ont les yeux comme des microscopes, & tout leur paroit colossal; ou ils n'apperçoivent absolument rien, & reviennent chez eux tels qu'ils étoient partis. De là ces relations aussi differentes que les differentes personnes qui les font. De là cette difficulté, que nous avons à croire ce qu'on nous rapporte des pays lointains.

Le vrai Mentor voit, & veut que son élève voye avec réflexion; aussi ne fait-il point dépendre son jugement d'un clin d'oeil, il examine, & il expose son examen aux yeux du jeune seigneur, dont il a soin. Chaque pas devient interessant au milieu d'une campagne; lorsqu'on s'y promène en philosophe. Il sort du sein de la terre tant de beautés éparses soit au milieu de ses vallons, soit sur ses montagnes, soit dans ses eaux, que tout y mérite l'attention. Ici, c'est le cristal d'un fleuve couronné de forêts; là c'est le magnifique tapis d'une prairie entremêlée de

pour-

pourpre & de verdure ; ici c'eſt l'amphithéatre d'une vigne couverte de pampres, là c'eſt un mêlange admirable de légumes & de fruits. Des troupeaux bondiſſans dans les plaines, des oyſeaux gazouillans ſur les arbres, des inſectes voltigeans par les airs, des rochers transformés en antres, des antres diſtribués en forme de palais, des coquillages vrayes médailles du déluge répandus ſur les plus hautes montagnes, des eaux cryſtalliſées, des bois petrifiés, des ſables parſemés de paillettes d'or ; voilà le livre de la Nature, livre qui exerce l'attention du Mentor. Il anatomiſe jusqu'à l'herbe, pour ainſi dire ; mais en ſe jouant, il parle de la tiſſure des feuïlles & de la nature des fruits, il raiſonne ſur la ſtructure des animaux, & il détruit l'opinion de ceux qui ſont aſſés généreux pour leur donner une ame ; en un mot tantôt moraliſte, il ſe ſert des créatures viſibles, pour s'élever aux choſes incréés & inviſibles. Ces réflexions ſemées à propos & d'un air d'enjouement inſtruiſent & réjouiſſent un jeune ſeigneur tout-à-la fois. Il eſt charmé d'apprendre en ſe promenant, & ſans aucun effort une multitude de connoiſſances néceſſaires dans l'uſage de la vie.

Telles ſont les occupations auxquelles on ſe livre pendant la route ; & tel eſt le paſſa-

ge des compagnes dans les villes. Je me les represente ces villes où la curiosité doit être aidée du sçavoir & de l'expérience, ces villes où la politique & la politesse, le plaisir & l'interêt jouent leur rôle avec éclat. Celles-cy plus policées, celles-là plus sçavantes, celles-cy plus bruiantes, celles-là plus laborieuses forment un coup d'oeil, qui étonne & rejouït; ainsi Rome & Paris, Naples & Vienne, Venise & Gènes, Londres & la Haye, paroissent des scènes & des décorations, qui n'ont entre elles presqu'aucun rapport.

Rome paroît ici la première, parceque Rome de tout tems eut la prééminence dans l'univers. Il a toujours semblé, dit le célèbre Rollin à l'occasion d'Annibal qui s'arrête tout-à-coup, prêt à saccager Rome, que Dieu a eu de grands desseins sur cette ville! en effèt après l'avoir rendue la capitale du monde, il a voulu qu'elle devint le centre de la vraye Religion. C'est là que son premier Apôtre a planté la foi au prix de ses sueurs & de son sang; & c'est là, que ses successeurs sous le nom de Pape, de souverain Pontife, & de Saint Père ont conservé leur siège jusqu'à ce jour, où Bénoit XIV. règne à la gloire de l'Eglise, & à la grande satisfaction de toutes les Nations.

Qua-

Quatre objets doivent occuper pendant le séjour, qu'on fait à Rome. D'abord les progrès, que le Christianisme y a fait, & dont on apperçoit les vestiges de toutes parts ; les antiquités précieuses en elles-mêmes, & précieuses en tant que restes d'un peuple à jamais mémorable ; les bibliothèques célèbres par leurs rares manuscrits, la politique enfin des citoyens qui dans cette partie surpassent de beaucoup leurs voisins.

Qui ne seroit pas frappé du triomphe de l'Evangile dans cette ville superbe, qui donnoit des loix à tout le monde, & qui n'en vouloit recevoir de personne, dans cette ville où la morale d'un homme crucifié, l'a emporté sur toute la gloire des plus fameux conquerans ? St. Chrisostome disoit autrefois dans un divin enthousiasme : qui me donnera de voir ces lieux consacrés par le martyre de Pierre & de Paul ! qui me donnera de baiser la terre encore teinte de leur sang ? qui me donnera d'admirer leurs reliques précieuses, & de voir ces bouches saintes, qui prononcèrent les oracles éternels, qui désarmerent les tyrans, & terrasserent les démons ! c'est avec le même esprit qui animoit ce Père de l'Eglise, que chaque catholique doit se rendre au tombeau des Apôtres, & qu'il doit y renouveller le sacrifice de sa foi. Tout an-

annonce la vérité du Christianisme, tout y retrace ses miracles. Rome est pleine des ossemens de ces dignes témoins, qui ont vû, qui ont entendu, & qui se sont laissé égorger pour sceller leur témoignage; elle est pleine en même tems des débris des idoles, qu'elle adoroit auparavant, & qu'elle anathématise aujourdhui; en vain le Mahométisme nous vante son antiquité & son étendue. Outre qu'il n'est que le songe d'un ignorant, qui a travesti l'ancien & le nouveau Testament, il ne doit ses progrès qu'à la licence qu'il enseigne, & qu'aux armes qui l'ont introduit. l'Eglise peut n'avoir pas tant de terrain que les sèctes, mais elle sera toujours plus répandue, parceque ses enfans se trouvent dispersés sur toute la terre, & voilà pourquoi le titre de Catholique doit par préference lui être accordé, titre qui confondra à jamais tous les hérétiques.

C'est de Rome qu'il faut jetter un coup d'oeil sur tous ces rameaux sans sève & sans vie, qui se sont séparé de sa communion. On voit avec admiration comme de siècle en siècle cette mère des Eglises a frappé d'anathême les fauteurs des nouvelles opinions. Elle n'a eû égard ni à leurs forces, ni à leur grand nombre, pensant que ces secours extérieurs ne sont nullement nécessaires pour sou-

ſoutenir une pierre contre la quelle toutes les puiſſances de l'enfer doivent ſe briſer. Elle à dit aux Ariens, comme aux Pélagiens, aux Albigeois comme aux Calviniſtes, vous n'étiés pas hier, vous ne commencez qu'aujourd'hui & vous vous ſéparez de l'épouſe fidelle, avec qui Jeſus Chriſt eſt tous les jours de ſa vie, & jusqu'à la conſommation des ſiècles.

Quel vaſte champ pour le vrai Mentor, qui ne cherche qu'à introduire la Religion dans le coeur de ſon éléve, & à l'y établir par principes! il prend de là occaſion de faire paſſer comme en revue les grandes preuves de cette Religion qui deſcendant depuis Adam jusqu'à nous, n'a ſouffert ni éclypſe, ni altération. Il la peint & dans la loi de nature qui conſacra des fruits, & dans la loi écrite qui enſanglanta des autels, & enfin dans la loi de grace qui embraſe des coeurs. Car voilà l'oeconomie du Chriſtianisme, que nous profeſſons. Toutes les cérémonies, qui étoient avant lui, n'étoient que des figures de ce qu'il eſt. Mais nous n'entrerons point dans un éxamen qui confondroit les déiſtes de nos jours, s'ils étoient en état d'écouter la raiſon, parceque cèt examen ſe trouve en une infinité d'excellens livres. Le traité de la Religion Chrétienne par Abadie

die servira au Mentor pour déveloper les Motifs de crédibilité qui rendent la foi chrétienne indubitable.

Nous ajouterons que Rome envisagée de cette manière, ne fera que confirmer un seigneur dans l'amour qu'il doit à l'Eglise, & le respect qu'il faut toujours rendre à l'Episcopat, au Sacerdoce, à l'état Religieux. Un Prince n'est jamais plus grand, que lorsqu'il s'humilie sous la main des Ministres du très-Haut, jamais plus heureux que lorsqu'il jouït de la paix d'une bonne conscience, & qu'il fréquente les Sacremens, jamais plus admiré, que lorsqu'il paroît modeste dans les temples, & appliqué à méditer la Loi du Seigneur. Je sçais que par la dépravation d'un siècle pervers, & en cela bien different des siècles passés, on donne un ridicule aux plus saints exercices. Mais quoiqu'il en soit la satyre des libertins n'ôtera jamais à la vraye piété sa gloire, & sa splendeur! car on doit bien distinguer celle-ci du cagotisme, qui ose en emprunter les dehors, & que tout homme doit avoir en horreur. Le Mentor en conséquence rendra la vertu de son disciple une vertu mâle, & non puérile, il aura soin qu'il s'approche des Sacremens, mais avec les dispositions nécessaires; lui répétant souvent qu'on ne doit jamais communier par routine, mais

avec toute la préparation. Les ſeigneurs ſont ordinairement peu inſtruits ſur cèt article. Ils s'imaginent qu'un confeſſeur ne ſçauroit leur refuſer l'abſolution, comme ſi J. C. n'avoit pas recommandé aux prètres de lier, & de délier, de retenir les péchés, ainſi que de les remettre. Il faut que tout homme s'éprouve, & qu'il ſache diſcerner le corps du Seigneur. *Probet autem ſe ipſum homo.*

Nous viendrons maintenant aux antiquités, qui attirent dans Rome tant d'étrangers. Je ne prétens certainement pas, qu'un gouverneur borne toute l'attention de ſon diſciple à l'examen de mille antiquités, qui n'ont d'autre mérite, que d'être des Antiques. Ce ſeroit vouloir reſſembler à ces hommes idolatres du vieux tems, au point d'adorer tout ce qui nous en reſte. Si une médaille par exemple eſt belle, il faut ſans doute l'admirer mais avec la diſcrétion, qu'éxigent ces ſortes de choſes. Cependant tant de temples, de colonnes, d'arcs de triomphe, enfin de ſtatues, que le tems a jusqu'ici reſpecté, méritent auſſi du reſpect de notre part. Outre que ces ouvrages annoncent le génie des anciens, qu'ils nous inſtruiſent de leur goût, ce ſont des monumens érigés à l'honneur des vertus de l'homme illuſtre. Jamais dans quelque pays, qu'on le ſuppoſe, on ne s'eſt aviſé

ſé d'éterniſer la cruauté d'un Prince, par une ſtatue erigée ſous ce nom. Voilà un point de vue, au quel le Mentor rendra ſon élève attentif, & qui lui inſpirera un nouvel amour pour la vraye ſageſſe. La Peinture & la Sculpture étalées, dans des ouvrages auſſi parfaits que ceux du Vatican donnent occaſion de faire connoître cette double ſcience de tout tems admirée. De tout tems les ſeigneurs curieux ont eſtimé l'art qui anime le marbre, & qui fait reſpirer la toile. De tout tems ils en ont fait l'ornement de leurs palais. On eſt charmé de voir éclôre d'un fond rembrunni des fleurs, & des fruits capables de tromper les abeilles & les papillons, de voir l'ordonnance d'une chaſſe, d'un repas, & comment tout y eſt animé; de voir enfin une hiſtoire, où chaque perſonnage a ſon attitude, & ſa carnation au milieu des ombres, & des dégradations de couleurs qui le rendent parlant.

Mais paſſons à d'autres tableaux, qui ſont beaucoup plus précieux que ceux-cy, je veux dire les livres où toute l'amedes auteurs eſt comme recüeillie, tandis que la pouſſière de leur corps eſt éparſe de toutes parts. On a toujours chéri dans Rome les ſciences & les ſçavans; auſſi les bibliotèques y ſont-elles magnifiques. Là exiſtent des manuſcrits dignes de toute l'attention des curieux; là ſont des col-

collections de livres uniques, & les plus belles éditions de differens pays, avec des estampes admirables.

Le beau coup d'oeil pour un jeune seigneur qui aime l'étude, & qui cherche à s'instruire; le vaste théatre pour le Mentor qui sans cesse épie l'occasion de representer les Sciences, & les sçavants dans toute leur pompe! il se promène dans ces lieux comme dans leur empire, & il y fait les observations les plus importantes. Il excite enfin l'émulation de son pupille, & il l'encourage par la vue d'un tel spectacle à se former par la suite une bibliotèque en ordre, mais bien differemment de ces seigneurs, qui assemblent des volumes à grands frais, & qui vivent ensuite au milieu d'eux comme Tantale au milieu des eaux.

La Politique des Romains est bien digne de captiver l'attention d'un étranger; on voit des Cardinaux qui consommés dans les affaires, où ils ont blanchi, dans les relations que leurs nonciatures leur ont donné avec toutes les cours, sont des oracles qu'on ne peut trop écouter, & des modèles, qu'on ne sçauroit assés admirer. Les ambassadeurs de chaque Cour, lorsqu'ils ont fini leur tems deviennent souvent simples particuliers, & des seigneurs isolés; mais dans Rome tous ces differens

ferens Nonces qui en ſont ſorti reviennent unir enſemble leur expérience,& leur ſçavoir, former enfin ce ſacré collège qu'on peut apeller un conſiſtoire de Rois, & un Concile perpétuel. Et voilà ce me ſemble d'où vient que la politique des Romains l'emporte ſur toute autre; de jeunes ſeigneurs doivent s'empreſſer à faire une cour aſſidue aux Eminences qui le font un plaiſir de tenir leur palais ouvert. Ils apprendront comment on peut être politique & vrai, grand & affable, appliqué aux devoirs de Religion, & aux bienſéances du monde, homme public enfin & homme de cabinèt. Mon coeur ici m'échappe, & je ne puis m'empêcher de nommer S. E. Monſeigneur le Cardinal Portocarrero, qui ſans jamais rien perdre de ſa ſincérité, ni de ſa ſimplicité a trouvé le moyen de ſe conſerver l'ami de toutes les Cours; il n'y a point d'étranger qui ſorte de Rome ſans lui devoir un tribut de reconnoiſſance & d'admiration; car il n'y a point de Miniſtre qui reçoive auſſi gracieuſement les perſonnes de diſtinction, & en auſſi grand nombre. On ne ſçauroit donner à Rome moins de 5. ou 6. mois & il faut s'y trouver pour voir les cérémonies de la ſemaine ſainte.

Naples offre ſans doute dans la magnificence de ſa cour, & de ſes grands ſeigneurs

une

une perſpective digne de toute admiration; mais comme ces objèts ſont connus de tout le monde; nous nous contenterons de dire un mot du mont Véſuve. Pénétrons en eſprit ſes concavités qui remplies de matieres ſulphureuſes, bitumineuſes, & de cailloux tantôt s'enflamment, & jettent des torrens de feu, & tantôt vomiſſent de la pouſſière, & des pierres. Il faut donner toute ſon attention à l'aſpect de ce phénomène toujours renaiſſant. Quinze ou vingt jours ſuffiront pour voir les curioſités de Naples dont nous ne donnons aucun détail, parcequ'on en trouve une infinité de relations.

Gènes la ſuperbe, ou plutôt la laborieuſe, car ce n'eſt que ſous ce dernier titre que nous la conſiderons, renferme des manufactures de ſoye, qu'il faut obſerver. Il n'eſt point de métier, ſi vil qu'on le ſuppoſe, indigne de notre application. On doit deſcendre dans les détails, s'informer de l'uſage, & du nom des parties les plus eſſentielles, & voir travailler ſous ſes yeux le velours & le ſatin. On remarquera l'utilité de connoître les arts méchaniques dans le nouveau dictionnaire de l'encyclopédie, & le détail de ces arts mêmes. Il y a beaucoup de ſeigneurs puiſſans qui voyagent, & qui peuvent par la ſuite ériger des manufactures dans leur dépendance.

Ces établissemens apportent l'abondance en détruisant l'oisiveté source ordinaire de l'indigence, comme elle l'est de tous les vices. Gènes peut être vû dans l'espace de quinze jours.

Venise admirable par sa position, l'est encore davantage par sa liberté; & c'est là qu'un Mentor à l'aspect des seigneurs qui marchent sans faste, sans livrée, sans suite, qui paroissent enfin égaux avec le peuple, fait sentir à son élève le prix de la simplicité. Elle est telle cette simplicité que nous avons nommé son règne l'âge d'or, & qui ne fut ainsi nommé que parcequ'il n'y avoit point d'or alors. On prétend qu'une colonie de Bretons sortie de Vannes vint autrefois fonder Venise; quoiqu'il en soit, je place ici cette réflexion pour avoir droit d'insinuer qu'il faut dans chaque ville s'informer de sa fondation, & des évenemens singuliers qui ont pû y arriver. Il me semble que le séjour de Venise exige tout au plus un mois.

Parme un des endroits les plus sereins de l'univers n'est qu'une image de la sérénité, que le souverain y répand sur les visages & dans les coeurs; aussi chaque seigneur doit-il s'empresser d'aller faire sa cour à un Prince & à une Princesse, dont le seul Nom rapèle le bonheur & la Paix de tous les peuples,

ples, qui ont le précieux avantage d'obéir à l'Auguſte Maiſon des Bourbons. Huit Jours ſuffiront à Parme.

Turin paſſera toujours pour un ſéjour auſſi riant que commode, & les étrangers le quitteront avec un regrèt égal au plaiſir, qu'ils auront eû d'y demeurer. La ſageſſe du Miniſtère qui y règne, & la médiocrité où vivent ceux, qui ont le maniement des deniers publics ſont le fruit d'un heureux gouvernement, & le ſujèt d'une véritable admiration pour quiconque voyage avec réflexiou. l'Académie de Turin ſi bien ordonnée par la vigilance du Souverain même eſt devenue une des belles Ecoles de l'Europe, & nous ne ſçaurions trop conſeiller aux jeunes ſeigneurs d'y prendre des leçons. L'Exercice de monter à cheval entra de tout tems dans l'éducation d'une homme de Qualité, & l'on doit s'y appliquer non pour faire la fonction de cocher comme cela n'arrive que trop aujourd'hui, mais pour aller à la guerre, & même à la chaſſe, lorsque l'occaſion s'en preſente.

Vienne annonce un peuple mâle, qui toujours robuſte, toujours belliqueux ne voulut jamais s'occuper d'habillemens, d'édifices, & de repas. Auſſi n'apperçoit-on dans tout cela chez les Allemands qu'un mélange d'uſages Italiens, Anglois, & François. Chaque

étranger pour cette raiſon ſe plaît à Vienne. Il y retrouve des manières de ſon pays; deux mois à Vienne pour connoître la cour & la ville ſont bien ſuffiſans.

Nous préſumons, qu'un Mentor habile fixera les yeux de ſon élève ſur un Empereur qui fait les délices de ſon peuple, & ſur une Impératrice qui ſera immortaliſée dans les hiſtoires à raiſon de ſes lumières, de ſon courage & de ſes Vertus.

Dresde, où règne une propreté enchantée & où brille une Cour des plus magnifiques & des plus élégantes mérite, qu'on s'y arrête au moins un mois. Là on aura lieu d'admirer le Roi & la Reine de Pologne, à qui le ſiècle preſent & les âges futurs ne pourront donner aſſés d'éloges. Leur Clémence & leur Piété les ont rendu dès le premier jour de leur Règne, qui devint une époque de joie & de félicité, les Pères du Peuple & les Protecteurs des Vertus & des Arts. Auſſi pour ſeconder de ſi beaux deſſeins ſon Excellence Monſeigneur le Comte de Brühl fait-il les fonctions de premier Miniſtre avec un applaudiſſement univerſel & de la part des Saxons & des Polonois & de la part de tous les Etrangers. On n'oubliera point de Voir travailler la Porcellaine de Saxe, & on aura
ſoin

ſoin d'y examiner les topazes. [redacted] qui forment enſemble un trés-grand produit.

Varſovie annonce une Nation libre qui tient ſes frontières ouvertes à tous les Etrangers, & qui en cela ſemble les inviter à venir gouter dans ſon ſein les charmes de la douceur & de l'affabilité. On ne peut voir la Pologne ſans avouer, que la Nobleſſe y vit avec magnificence, & ſans reconnoître, qu'il n'y a point de peuple dans l'univers, qui exerce l'hoſpitalité plus fréquemment & plus généreuſement, que les Polonois. Le Séjour de Varſovie, où l'on ne doit aller, qu'en tems de Diette exige alors qu'on y paſſe au moins deux mois. On y trouve preſentement, grace aux lumières & à la générosité de ſon Alteſſe Monſeigneur Zaluski Evéque & Prince de Cracovie & à la Vigilance de Monſeigneur ſon frère Référendaire de la Couronne, une bibliothèque publique parfaitement enrichie. Il y a des livres polonois écrits en tout genre, qui prouvent que la Nation Polonoiſe a eû ſes ſes Philoſophes, ſes Poëtes & ſes Orateurs.

Berlin n'a rien que d'attrayant pour un ſeigneur étranger. Tout y eſt charmant & magnifique, & tout n'y eſt rien à la vûe du Roi de Pruſſe Fédéric le Grand ce ſçavant Monarque, qui ſeul captive les regards, C'eſt là qu'un Men-

tor aura ſoin de faire obſerver à ſon élève l'ordre admirable qui règne dans les troupes & la ſage adminiſtration de la Juſtice, qui termine tout procès au bout d'un an. Un mois à Berlin ne paroîtra qu'un jour à quiconque chérit les Sciences & les Arts, à quiconque ſçait admirer le gouvernement d'un Philoſophe Couronné.

Londres, où l'on reſtera trois ſemaines forme deux villes dans chaque jour, celle du matin où tout eſt bourgeois, & celle du ſoir où tout eſt mylord. Ce contraſte qu'on juge ridicule au premier coup d'oeil a beaucoup d'utilité. Chacun par ce moyen commence par vaquer à ſes affaires, & enſuite on ſe pare pour ſe livrer au délaſſement. La Philoſophie profonde a beaucoup de diſciples en Angleterre; mais pluſieurs la pouſſent trop loin. A force de cheminer on trouve le *non plus ultra*, mais l'Anglois veut paſſer aux riſques mêmes de ſon corps, qu'il réduit en conſomption, & voilà ſouvent tout le fruit de ſon travail.

La Haye devient interreſſante aux yeux du voyageur. Il s'y trouve au milieu de l'abondance, & de la liberté, & cequi vaut encore mieux à la ſource des anecdotes curieuſes, & des livres nouveaux qu'on n'oſeroit pas ſouvent imprimer ailleurs. Nous n'en-

n'entendons point ici ces ces libelles contre la Religion, & les Souverains. On ne doit pas même nommer ces productions infames dignes de rentrer tout-à-coup dans les ténèbres d'où elles sont sorties. La Hollande à la quelle on donnera deux mois, fourmille d'auteurs, parmi lesquels il y en a beaucoup d'estimables, & qu'on doit voir. Mais surtout on aura soin de bien examiner un port de mer, & après avoir admiré plusieurs fois cèt élément impérieux, où se peint sans cesse la puissance de Dieu, on étudiera la construction d'un vaisseau. Pierre le grand fit un long séjour en Hollande uniquement appliqué à travailler lui-même à la charpenterie, & à la manoeuvre des navires.

La Flandre, théatre Militaire où l'immortel Vauban grava son nom sur les ramparts de plus de 300. forteresses, devient la meilleure école de guerre pour un jeune seigneur; là secondé de son mentor il va voir en exécution, cequ'il n'a vû que sur le papier. Là il tire des plans, & il trace avec un crayon la position & l'ouvrage de chaque place. Les arsenaux comme des galleries où il se promène lui facilitent la nécessité de bien connoître les differentes armes offensives & deffensives, & chaque partie d'un canon. Il examine enfin le terrain, il considère les endroits

pro-

propres à être miné & contreminé; il se fait raconter comment dans les dernieres guerres on disposoit les armées, comment on s'attaquoit, & comme on se deffendoit. Trois mois ne sont rien de trop lorsqu'on veut les employer à voir la Flandre avec profit. L'air du pays inspire un goût militaire, qui fait qu'on est charmé de tout ce qui se presente à la vûe. On peut regarder la terre, qu'on y foule aux pieds comme le cimetière des héros. Aussi le Mentor tire-t-il avantage de ce lieu pour donner une juste idée des cinq corps de Troupes qui composent les Armées, l'Infanterie, la Cavalerie, le Génie, l'Artillerie, & les Troupes Legères.

L'Infanterie embrasse seule toutes les parties de la guerre, & fait la force des empires. Elle se coule, & s'insinue à travers des défilés impénétrables à un Escadron, elle s'enfonce dans le creux des vallons, elle atteint en gravisant la cîme des montagnes, & marche comme en l'air sur le penchant des précipices, elle débouche à la file par des gorges inaccessibles, elle applanit, la pique à la main, les voies à la Cavalerie, elle suit l'ennemi de poste en poste, le chasse, le débusque & l'enveloppe. Ainsi le fantassin héros d'hiver, héros d'été, héros dans la plaine, héros sur les montagnes, héros jusques dans l'épaisseur

des

des forêts va partout ceuillir des lauriers, & jusque ſur la pointe des rochers, & parmi les glaces de l'hyver. Il n'en eſt pas de même du Cavalier qui dèpend de l'inſtinct aveugle d'un animal & qui doit s'arrêter où le cheval s'arrête & ne peut paſſer. Si la Pologne n'a pas atteint cèt état de forces & de puiſſance, que ſemble lui promettre la vaſte étendue de ſon terrain, à qui s'en prendre? à la bravoure de la Nation? non, ſans doute, car il n'eſt rien de plus guerrier que la Nobleſſe Polonnoiſe; mais il lui manque, pour faire trembler ſes voiſins, de l'Infanterie. Nous ne craignons point de le dire, qu'on démonte cette brave Nobleſſe, & on la rendra invincible. On vît ſous les Rois Français de la troiſième Race, la fameuſe Gendarmerie accoutumée jusqu'alors à combattre à cheval, mettre piéd à terre dans les grandes occaſions, ſe meſurer d'homme à homme. On vit aux batailles de Creſſy, & d'Azincourt, au combat Cocherel les Gendarmes Anglois, & François quitter l'étrier, & ſe ranger comme de concert en Bataillon. La Cavalerie ſe métamorphoſa d'elle-même en Infanterie, & le génie fantaſſin gagna de proche en proche les parties de l'Europe, & devint enfin le génie dominant.

La Cavalerie quoique plus bornée que l'Infanterie dans ses opérations mérite le second rang dans les Armées. Elle influe à sa manière sur tous les services militaires, elle sert de sauvegarde à l'Infanterie & d'appui. Elle couvre le Genie & l'Artillerie contre les sorties de l'assiégé & les insultes de la compagne. Le Cavalier a pour lui les deux grands ressorts de la guerre, la vitesse & la rapidité dans les mouvemens, l'impétuosité dans le choc, & dans l'éxécution. Le moment de la victoire fuit comme un éclair; si on ne le saisit sur le champ. Polybe nous rapporte que la Cavalerie du vainqueur de cannes porta les plus grands coups; que ce furent ses escadrons mobiles qui détachèrent la victoire des Romains, & qui ouvrirent dans Cannes le tombeau à plus de quarante mille. On fut prêt de voir alors Rome même s'ensévelir avec eux, ainsi que les Destins qui lui promettoient l'empire du monde. l'Infanterie est comme un Roc immobile, que rien ne peut renverser; la Cavalerie est une vague ménaçante qui renverse tout. L'une a plus de lenteur & de symétrie; l'autre a plus de fougue & de saillie. Le bataillon enfonce, & fait plier; l'escadron culbute & précipite dans un instant; d'où il faut conclure, qu'une armée sans cavalerie ne sçauroit profiter de ses triom-

triomphes, ni réparer ſes pertes; que ſa déroute enfin eſt aſsûrée, parcequ'elle ne peut échapper à l'ennemi vainqueur.

Le Génie eſt abſolument néceſſaire à la guerre; parceque la guerre n'a rien de ſolide, ſi elle n'a pour terme l'attaque & la défenſe des places, & qu'elle ne ſçauroit réuſſir dans ce double objèt, qu'elle ſe propoſe ſans le ſecours du Génie. C'eſt lui qui paſſe rapidement du cabinèt à la tranchée; qui puiſe dans les livres les principes ſpéculatifs, & aſſeoit ſur les ramparts les conſéquences pratiques. C'eſt lui qui donne à la régularité des figures géometriques, l'épaiſſeur & la ſaillie du reliéf, qui invente & dirige le projèt d'une place de guerre, le devis d'une fortereſſe, qui en aſſortit toutes les parties, fait ſervir à l'oeconomie de ſon ouvrage jusqu'aux irrégularités du terrain, & force la Nature malgré qu'elle en ait de ſe plier aux règles de ſon art, c'eſt le Génie enfin qui également verſé dans l'attaque & dans la défenſe devient la ſûreté de ſa patrie, dont il couvre les limites; la terreur de l'ennemi dont il ouvre les frontières; qui par les preſtiges de ſon art s'ouvre par tout un accès, & rend tout inacceſſible; qui par une force ſouterraine décracine, & fait diſparoître le rampart & les défenſeurs. Si nous ouvrons les Archives mi-

litaires, noûs trouverons à chaque page les opérations du Génie, & les ſecours qu'on en tire. Ces fameuſes Catapultes, & ſurtout celle de Syracuſe, d'où partoieut des maſſes énormes qui après avoir fendu les airs avec un ſifflement épouvantable vinrent écraſer ſous leur poids la Sambusque de Marcellus, furent l'ouvrage du Génie. Les inventions de nos Modernes Ingénieurs quoique plus ſimples, ont par leur ſimplicité même ſurpaſſé tout le merveilleux des Anciens. Auſſi la ſcience de l'Ingénieur eſt-elle immenſe dans ſon étendüe; il faut qu'elle correſponde à ſon intrépidité; intrépidité qui laiſſe à peine échapper un ingénieur à 4. ou 5. Sièges. Auſſi n'en voit-on presque point atteindre pour mourir le déclin des années. Malgré ces talens, malgré cette valeur le corps des ingenieurs ne paſſe ſelon l'ordre militaire, qu'après l'infanterie & la cavalerie.

L'Artillerie doit au Génie ſans contredit une grande partie de ſon mérite; Auſſi ne peut-elle avec juſtice lui diſputer la prééminence; c'eſt l'ingénieur qui lui trace dans les ſièges le plan de ſon attaque, ou de ſa défenſe, c'eſt lui qui dirige l'emplacement des batteries, c'eſt à dire, l'opération la plus délicate du ſervice de l'artillerie; quant à celle-ci, perſonne n'ignore les prodiges qu'elle opère,

opère, & l'habileté de ſes manoeuvres. Ici il faut preſſer le feu ſans le prodiguer, le ménager ſans l'affoiblir, là il faut l'étendre ſans le partager, le diriger vers la partie la plus foible, & l'y conduire par la ligne la plus directe, pour donner à la batterie un front parallèle à l'ouvrage attaqué, pour enfiler la place, & ſe dérober à l'enfilade, pour écraſer par le feu parabolique l'intérieur d'un ouvrage inacceſſible au feu direct, pour faire tomber avec juſteſſe le coup qu'on médite. Que n'ajouterions-nous point ici ſur les merveilles de l'Artillerie ? jusqu'en raſe campagne on a lieu de les admirer. Rien de plus efficace qu'un boulèt de canon pour labourer un bataillon ennemi, & nétoyer un champ de bataille ; rien de plus terrible que ces bouches à feu qui bien differens de l'arme blanche ne laiſſent aucune reſſource à l'ennemi ni pour esquiver, ni pour parer ; rien de plus propre que la conſtruction des batteries tantôt enterrées, tantôt croiſées, tantôt en barbe, tantôt en écharpe, tantôt par enfilades, tantôt par ricochèts ; pour abréger un ſiège l'artillerie ſçait foudroyer les murailles tout-à-coup, à l'aide d'une poudre victorieuſe, & que l'ignorance de certains ſiècles, eût nommé magique ; elle perce la pierre & le ciment ; elle détruit les plus anciens ouvrages, de façon

qu'il n'eſt point de rampart, qui par ſa chute précipitée, ne rende homage à l'Artillerie, lorsqu'elle ſçait employer ſes avantages à propos. Les troupes legères quoique admirables dans plusieurs rencontres, ne ſçauroient balancer les grandes exécutions de l'artillerie; voilà pourqui nous lui avons donné la préférence. Rien n'eſt comparable à l'activité, & à l'addreſſe d'un huſſard en campagne. A piéd, à cheval, en courſe, en embuſcade il fait ſouvent lui ſeul la fonction des deux corps militaires d'infanterie & de cavalerie. Tantôt c'eſt un convoi ſur lequel il fond comme l'éprevier ſur ſa proye, tantôt c'eſt un fourage avec les fourageurs qu'il moiſſonne le ſabre à la main; tantôt c'eſt un corps de garde ennemi qu'il mèt pour toujours hors d'état de veiller, avant que la ſentinelle ait ſeulement eû le loiſir de crier *qui vive;* on croit un officir des troupes légères au camp & déja il eſt aux priſes avec l'ennemi. On ignore encore le ſuccès de la premiere expédition, qu'il a commencé la troiſième, & ſongé à la quatrième.

Ainſi, comme il eſt aiſé de le voir, chaque corps militaire a de grandes parties à remplir & chaque corps militaire quoique partagé dans des claſſes differentes, eſt néceſſaire pour compoſer une bonne armée. Ces corps ſe pré-

prètent mtuellement secours, & servent d'appui les uns aux autres. Voilà ce que doit faire envisager le Mentor à son élève, & voilà l'idée qu'il lui doit donner de l'art militaire; cèt art qui forme les héros, & les rend dignes de vivre dans l'histoire. Mais reprenons la suite de nos voyages.

Paris cette ville, ou plutôt ce monde qu'on cite de toutes parts, où l'on arrive de tous côtés, & dont on n'a l'idée, que lorsqu'on l'a pratiqué, fournit lui seul la plûpart des connoissances & des avantages, qu'on ne trouve ailleurs qu'en parties. Il est le séjour des Sciences & de Arts, l'azile des sçavans, l'assemblage des langues de tout pays, il est le centre en un mot de la piété & de l'irreligion, de la sagesse & du libertinage, du faste & de la simplicité, du papillotage & de la gravité. Il renferme dans son enceinte des jardins & des palais chèfs-d'oeuvre de l'art, qui dans l'univers même ne se trouvent répétés qu'à Versailles. Tout à Paris mérite attention; la plus petite boutique contient souvent des merveilles. Les François de tout tems amis des modes & des commodités, ont rendu leur capitale tel qu'on nous peint le palais des Fées. D'un coup d'oeil on dispose la symétrie des repas les plus splendides & les plus délicieux, d'un seul geste on fait pa-

roître une fête des plus galantes & des mieux ordonnées. Aussi de Paris comme d'une source féconde, s'est-il répandu dans l'Europe tout ce que nous y trouvons de commode & de gracieux.

Mais ce n'est pas à ce point de vue, que nous fixerons un jeune seigneur ; quoiqu'il soit souvent très à propos qu'il examine ces sortes de choses, & qu'il les imite. Si les Grands qui ont voyagé avoient suivi ce plan, on ne trouveroit pas chez eux des appartemens, où tout manque, & où il n'y a pas même une chaise commode pour s'asseoir ; on ne verroit pas des tables où il n'y a ni ordre, ni propreté, ni goût ; & voilà pourquoi le François né au milieu des bonnes choses, & toujours bien apprétées, regrète sans cesse sa patrie, lorsqu'il vit chez l'étranger. L'utilité des voyages consiste à prendre le bon d'une nation, & à s'en servir.

Pierre le grand voulut voir le parlement exercer ses fonctions, & il assista à une de ses séances. Il convient qu'un seigneur ait idée de ce tribunal toujours fameux, & toujours fidèle à ses Rois ; on y plaide avec éloquence, on y prononce avec dignité. Il semble qu'on se retrouve alors au milieu de ce Sénat Romain, si célèbre dans les histoires. La science du barreau fait partie d'une noble éduca-

tion,

tion, & il faut en avoir une teinture. Les plaidoyers de Mr. le Maître, d'olivier Patru ſuffiront pour connoitre le genre d'éloquence qui convient au palais. Il y a auſſi dans le recueil des cauſes célèbres quelque choſe d'intereſſant ſur cèt article.

LaSorbonne comme un corps auguſte créé pour enfanter des docteurs, mérite qu'on aſſiſte à une de ſes thèſes ; on verra comme on y traite avec dignité les queſtions importantes de la Théologie ; de là on pourra paſſer dans un collège de l'Univerſité, & prendre une idée des exercices claſſiques qui s'y font. Le Mentor ne néglige point ces ſortes de viſites, il va même avec ſon élève jusque chez l'imprimeur & le libraire, afin de connoître le goût du pays dans les livres, qui ſont les plus à la mode. On ne doit pas douter après ce détail, que l'Obſervatoire, les Academies, les Biblioteques enfin, & ſurtout celle du Roi, ne deviennent des objèts importans aux yeux d'un gouverneur. Quand on ſuit ce plan dans les differens pays on peut comparer le plus ou le moins de progrès, que les peuples ont fait dans les études. On voit les uns qui ne ſont encore qu'à la porte des ſciences, & les autres qui rendent des oracles dans leur ſanctuaire. Ceux-cy plus avancés que Deſcartes & Neuton, même,

pénètrent dans de nouveaux ſentiers; ceux-là cheminent encore lentement avec Ariſtote; d'où il faut conclure qu'il y a quelques Nations qui penſent trop, quelques autres point aſſés, & qu'il s'en trouve enfin qui ne penſent point du tout.

Le jardin du Roi ne ſçauroit échapper à la curioſité du Mentor; il conduit ſon diſciple en cèt endroit fameux, où l'oeil étonné voit toute la Nature en abrégé. Les plantes, les mineraux, les foſſiles, les coquillages, les inſectes étalent leurs propriétés, & leurs phénomènes dans un ordre qui ravit. Pluſieurs cabinèts prticuliers, tel que celui de Mr. de Réaumur offrent quoique avec moins de magnificence le même ſpectacle, & méritent par conſéquent d'être vûes; ces perſpectives exciteront naturellement l'envie de ſe procurer l'hiſtoire naturelle, & l'hiſtoire des inſectes; car un Mentor a ſoin de prendre une liſte des meilleurs ouvrages, & de la remettre enſuite à ſon élève. Cela fait qu'un ſeigneur connoît les bons livres modernes, & qu'il peut les acheter quand bon lui ſemble. mais ce n'eſt pas le tout de connoître les productions des ſçavans; il faut connoître les ſçavans mêmes. Voilà des médailles vivantes qu'on ne peut trop reſpecter & trop obſerver. Ainſi l'on fait des viſites aux hommes

mes illuſtres par leurs talens. Il réflèchit des rayons de lumière ſur ceux qui cultivent ces génies heureux qui courent à l'immortalité. La ſeule converſation des Philoſophes animée par leurs regards, ſoutenue par l'éclat de leur réputation étend l'ame de quiconque les écoute, elle l'orne, & l'élève.

Je voudrois en conſéquence, que la table d'un ſeigneur, qui parcoure l'Europe fut ſouvent décorée d'un ſçavant. Il s'en trouve heureuſement dans chaque pays. Par ce moyen on ſe familiariſe avec les Sciences, on retourne dans ſa patrie plein d'excellentes choſes qu'on a entendu dire, & l'on goute un plaiſir indicible lorsqu'à la lecture des nouvelles publiques, on voit cité un ſçavant qu'on a connu, & qu'on a pratiqué. La connoiſſance du monde littéraire doit autant intereſſer que celle du monde politique, & ce ſont deux mondes qu'il faut étudier de bonne heure pour le faire avec ſuccès. Les grands doivent reſpecter, & ménager les auteurs plus qu'ils ne s'imaginent; car ce ſont ces auteurs qui transmettent à la poſtérité & la gloire de leurs exploits & la nobleſſe de leur maiſon. Avec quel empreſſement n'iroit-on pas au devant de Platon, & de Socrate, de Virgile, & de Ciceron, ſi ces grands hommes renaiſſoient? chacun voudroit les voir, &

leur parler. Voyons donc les Platons, & les Virgiles de notre siècle, & jouïssons d'un avantage que la postérité nous enviera; mais tel est le sort des plus célèbres écrivains; on ne connoît bien tout ce qu'ils valent, que lorsque ils ne sont plus.

Le véritable Mentor aura soin de s'informer dans chaque ville des sçavans, qui y résident, & de les faire connoître à son disciple. Il aura soin d'en tenir une espèce de catalogue, & de s'informer d'eux des faits rélatifs à leur patrie, & à leur sçavoir. Christine Reine de Suède, passant à Lyon, lorsqu'elle alloit à Rome, demanda avec empressement le célèbre Pere Ménestrier Jésuite, comme un sçavant digne d'être connû. Elle le vit & l'admira. Louis le grand luimême lors de son passage à Toulouse se fit gloire d'aller visiter la cellule du Père Maignan Minime ce célèbre Mathématicien, & d'examiner toutes les differentes Machines, que ce Religieux avoit fait; il en fut frappé, & voulut en conséquence l'attirer à Paris. Beaux exemples! mais qui condamnent la dissipation de tant de jeunes seigneurs, qui se croient perdus lorsqu'ils mettent le piéd dans un cloître. Il ne sera pas moins attentif à visiter les tombeaux des illustres personnages dont nous pleurons la perte. Ainsi à Rome

il ira voir l'endroit où le Tasse est enseveli, à Paris il ira lire l'épitaphe de Descartes. On trouve une sorte de plaisir jusque dans les larmes mêmes qu'on verse sur le mausolée des grands hommes, & l'on s'occupe du contraste qui se rencontre entre le petit espace que contient leur corps, & la carrière immense que parcoure encore leur esprit. *Volitat per ora vivorum.* Mes yeux ne purent s'empêcher de payer autre fois un tribut aux mânes de l'illustre Fénélon, qui eut le bonheur d'avoir pour ami le célèbre Cardinal Querini, dont la mort arrivée depuis peu consterne tous ceux, qui chérissent les Sciences. Je saisis l'occasion de consigner ici ma douleur au sujèt de cette mort comme un témoignage de reconnoissance envers ce personnage illustre, qui me fit la grace de m'aimer sincèrement & de me le répéter bien des fois dans plusieurs lettres toutes écrites de sa main & que je conserverai toute ma vie.

Les visites que le Mentor fait aux sçavans ne dérangent en rien les visites, qu'un jeune seigneur doit aux grands de chaque pays. Celles-cy sont les premières dont il s'acquitte. Il convient par exemple de commencer par l'Ambassadeur de son Souverain ; c'est lui qui introduit dans les bonnes compagnies, & qui présente un étranger dans les Cours. Il

ne faut dans ces fortes de préfentations que beaucoup de refpect de la part d'un jeune feigneur, & une honnête hardieffe qui lui laiffe la liberté de répondre avec dignité aux têtes couronnées, fi elles daignent l'interroger.

Plufieurs pères redoutent le féjour de Paris pour leurs enfans comme l'écueil des moeurs & de la Religion, comme un endroit en un mot d'où les jeunes gens reviennent fuffifans, volages, amateurs de leur petite figure, & de mille manières ridicules. Nous ne prétendons point diminuer ces défauts, & difconvenir de ces écueils; nous allons même commencer par en faire une peinture; mais nous ajouterons qu'il eft facile d'en garentir la jeuneffe au milieu même de Paris.

Oui, il faut l'avouer, le débordement de tous les peuples, qui abondent dans Paris, y a introduit une confufion pire que celle de Babel. C'eft là que des pelottons d'animaux, hommes & femmelètes tout à la fois, & qu'on nomme ***petits maîtres***, voulant mettre leur efprit & leur foi à la mode ainfi que leurs habits, ont pris le parti de ne plus croire une Religion, qui a commencé avec le monde. Ils ont voulu que les fentimens fur cèt article fi effentiel fuiviffent la variété de leurs frifures,

ſures, & la bigarure de leurs vêtemens. Ainſi dans le ſiècle dernier le Calviniſme devoit être à la mode comme les longues perruques. Et dans celui-cy le Déiſme ſera en uſage comme les cheveux en *béquille*, ou en *vergette*. Tel eſt l'homme, diſoit Sénèque, tel eſt ſon langage; *talis vir*, *talis oratio*. Penſer comme un payſan, prier Dieu à ſa manière, ce ſeroit s'avilir, ont dit ces petits hommes ſuperbes; mais par malheur leur prétendue philoſophie née tout-à-coup dans un caffé, ou devant un miroir, n'a ni principes, ni conſéquences; car au moment qu'ils croyent ſe ravaler en agiſſant comme le peuple, ils ſe rangent dans la claſſe des bêtes mêmes. Nul d'entre eux qui ne publie à haute voix que tout meurt avec lui, & qu'il eſt de même nature que la taupe & le hibou. Quelle extravagance! quel contraſte!

Il y a dans chaque ſiècle des défauts ainſi que des maladies. Celui qui domine en France aujourdhui, c'eſt donc l'impertinence du petit maître; nom qu'on a donné par dériſion; parceque ceux qui le méritent n'ont ni le génie, ni l'élévation qui forment les grands maîtres. On les connoît au premier coup d'oeil; car toute leur habileté ſe réduit à faire de leur tête une girouette, de tout leur corps un pantin, de leur langage un jargon pré-

précieusement ridicule. Ce sont eux qui ont imaginé les termes *éduquer*, *persifler*, *impressionner*, & tant d'autres inconnus jusqu'alors; ce sont eux qui depuis plus de trente ans sont les premiers comédiens de Paris; disons mieux, des pantomimes. Ils ont des mouvemens règlés, des contorsions de cérémonie; de sorte que jamais marionnète ne joua mieux son personnage. Quoiqu'il en soit on n'a pû encore les détruire à fond; de toutes parts ils se reproduisent, ainsi que les insectes se multiplient tout-à-coup au milieu des chaleurs. Il n'est pas jusqu'à une nation tout-à-fait sérieuse & philosophe, qui n'imite aujourd'hui les airs de petit maitre, & qui en cela excite un ris de pitié; car il faut convenir que la copie d'un mauvais original devient pire que l'original même, & que quiconque veut imiter le français dans l'art du petit maître rapelle la fable de l'Ane qui veut imiter son maître.

Le ridicule dont nous venons de donner une idée n'est pas le seul inconvénient qu'on trouve à Paris; car nous ne voulons rien dissimuler. Des milliers d'hommes équivoques sous les noms de *Marquis*, *de Comte*, *de Chevalier*, *de Baron*, n'y cherchent qu'à faire des duppes. Des milliers de femmes même de qualité ruinées par leur luxe & par leur

jeu ou rajeunissent des charmes surannées ou s'associent de petites soubrétes qu'elles traînent partout pour surprendre dans leurs filèts la jeune noblesse. On se persuade au moyen de certains titres, qui font illusion, qu'on est dans le centre de la bonne compagnie, & l'on se trouve au milieu des rapines, & des vices. Ainsi l'on est perdu lorsque dans Paris on donne dans l'avanture, lorsqu'on se livre au jeu, & à la galanterie. Bientôt la dépense vous ruine, la débauche vous consume, & vous vous avilissez plus que le dernier des valèts. Voilà cependant ce qu'une jeunesse imprudente & aveugle apelle *bonne fortune*. La belle fortune de précipiter ainsi sa bourse, sa réputation, & sa vie ! car c'est toujours là la fin de la scène, ainsi qu'un mariage est la fin des Romans.

Mais si ces périls sont à redouter, ce n'est point pour un seigneur conduit par le parfait Mentor, qui a l'expérience du monde, & surtout d'un pays tel que Paris. Il ne laisse son élève se faufiler qu'avec la noblesse vrayement distinguée par la Vertu ; il ne l'introduit que dans ces sociétés avouées par une réputation hors d'atteinte, il ne tourne les yeux que du côté des bons exemples, il couvre d'un ridicule éternel tout ce qui a la moindre apparence de petit maître, il en contre-

fait

fait les manières, mais en les exprimant de la façon la plus ironique, il fuit ces caffés & ces académies de jeu, où des tas de jeunes libertins de toute eſpèce oſent s'éléver contre la ſcience de Dieu ſans avoir même celle des hommes les moins ſçavans. Comment les ſophismes de l'incrédule pourroient-ils alors parvenir aux oreilles de ſon diſciple? Il ne ſort qu'avec lui, il le couvre, pour ainſi dire de ſes aîles, & ne lui laiſſe former de liaiſons, que celles qu'il ſçait lui être utiles, Il affecte enfin de combler d'éloges les jeunes gens vertueux, & de ne nommer qu'avec indignation & horreur les monſtres du vice.

Ce n'eſt point le ſéjour de Paris qu'on doit appeller contagieux; mais la mauvaiſe compagnie à la quelle on ſe livre, mais les paſſions qu'on y porte. Un jeune ſeigneur ſort ordinairement de la maiſon paternelle avec le coeur déja tout corrompu, il revient des pays étrangers quatre ans après; alors il explique ſans contrainte des paſſions que la timidité de ſon âge l'obligeoit de taire auparavant, & l'on en conclud que le ſéjour de Paris l'a gâté. Si les parens veilloient davantage ſur leurs enfans, s'ils les ſuivoient des yeux, ils s'aperceveroient que les domeſtiques les ont ordinairement perverti avant leur départ, & ils n'attribueroient qu'à eux-mêmes
le

le malheur qu'ils rejettent ſur Paris. Le Pariſien naturellement bon parent, bon ami, bon citoyen remplit exactement ſes devoirs d'honnête homme, & de chrétien. Auſſi le peuple de Paris vaut-il mieux que la nobleſſe même de bien des pays. Il n'y a que des étrangers qui viennent de toutes parts ſemer leurs préjugés, & leurs diſſolutions au milieu des vertus des citoyens. Où vit-on en effèt plùs de décence dans le clergé, plus de modeſtie dans les égliſes, plus de perſonnes édifiantes, qu'à Paris. Où les ſatyres contre les petits maîtres ſont-elles plus vives, & plus fréquentes ? On les turlupine ſur les théâtres, on en rit à la ville, & à la Cour, on les décrie dans tous les livres ; de manière qu'ils n'oſeroient paroître, s'ils ſçavoient rougir ; il n'eſt pas juſqu'aux chaires chrétiennes, ces chaires qui dans Paris ſont devenues des oracles de la plus belle éloquence, qui ne retentiſſent d'imprécations contre la prétendue philoſophie du petit maître. c'eſt là que le gouverneur conduira ſon élève de tems en tems, & c'eſt là qu'on voit une foule de jeunes auditeurs dont l'attention ainſi que le recueillement édifie ; car je dois cette juſtice, qu'on ne trouvera nulle part des diſciples de la Vertu plus règlés dans leurs moeurs, plus aſſidus aux offices divins, & à la

la fréquentation des Sacremens, qu'au milieu de la Capitale dont nous parlons. Je ſçais que ce n'eſt pas le grand nombre; mais où le grand nombre pratique-t-il le bien ?

J'ajouterai encore que je connoîs bien des ſeigneurs, qui n'ont appris que dans leur ſéjour de Paris, à avoir une haute idée de la Religion, à ſanctifier dignement les dimanches & les fêtes, puiſque là il ne ſuffit pas d'entendre une Meſſe baſſe; mais il faut aſſiſter à la Meſſe paroiſſiale, & aux vêpres, dont on n'a preſque point d'idée hors de France, quoiqu'elles faſſent une principale partie de l'office de l'Egliſe. Voilà de bons exemples comme on voit; il s'agit de s'y appliquer, & de ne pas choiſir pour ſa ſociété des académies de jeu, ni pour ſon oratoire certaines égliſes dont la licence a oſé faire comme des lieux de ſpectale.

Pluſieurs hôtels, où l'on ne joue jamais, & dont les ſeigneurs ont ſoin de raſſembler les nouvelliſtes & les ſçavans, deviennent de nouveaux aziles contre le libertinage. Un étranger y eſt volontiers admis, & il y apprend le ton de la bonne converſation ; ce ton qui conſiſte à ne point criailler, à ne point diſputer, à ne point dogmatiſer; mais à garder la réſerve ſans contrainte, à répandre l'enjouement ſans bouffonerie, à ſe faire entendre

dre sans bruit, à écouter sans distraction. Plusieurs dames de qualité, sans être précieuses ridicules tiennent pareilles conversations, & ce n'est pas un petit avantage ; car il faut avouer, que le commerce des personnes du sexe qui sont bien nées contribue beaucoup à la bonne éducation d'un jeune seigneur. c'est l'école de la décence, & de la circonspection ; école dont la jeunesse d'aujourd-hui a grand besoin pour mettre un frein à sa langue. On n'entendit jamais tant d'horreurs sortir de la bouche des écoliers, que dans ces jours malheureux. A peine ont-ils atteint l'âge de dix ans, que leurs lèvres prononcent des mots infames, Leur gosier est déja un sépulchre qui de toutes parts exhale l'infection. Ainsi devient-on la copie du vice, avant que d'avoir seulement entrevû la vertu. On parle comme les hommes de la lie du peuple, & l'on se persuade que c'est du bel air. Quel contraste dans les sociétés du monde! quelqu'un entretient-il les autres avec complaisance d'un bon repas, qu'il a fait? on se moque de lui, on le méprise comme un gourmand, quoiqu'un repas se prenne en public, & qu'on se fasse honneur d'y assister. quelqu'un au contraire raconte-t-il certaines actions deshonnêtes, on lui applaudit, on l'écoute, & cependant il a fallu se cacher même de

de son meilleur ami, pour se livrer à de telles débauches. Siècle pervers tu nous donnes à douter, qu'il vienne jamais après toi un tems aussi funeste aux moeurs, & à l'innocence ! Nos pères où êtes vous ? ah ! vous ne le pourriez croire.

J'ai remarqué que le dérangement des seigneurs qui voyagent naîssoit ordinairement des assemblées nocturnes, & que pour y remédier il falloit établir chez soi un souper tous les soirs, excepté certaines occasions où l'on ne peut se refuser à une fête de Cour, ou à un repas solemnel. Le Mentor en conséquence rapelle son disciple vers les huit ou neuf heures du soir, & il l'arrache à la dissipation des compagnies. On revient à la maison, on soupe, la nuit s'avance, le sommeil vient, on s'y livre, & on a évité bien des inconvéniens, & ménagé une santé que les veilles attèrent toujours.

Ce n'est pas un soin qu'on doive négliger que celui de conserver sa santé. Combien de jeunes seigneurs périssent de débauches par la faute de leurs guides ? combien reviennent chez eux épuisés de maladies ! le vrai Mentor a des yeux qui lui servent de Sentinelles, il les promène partout, il examine les démarches des domestiques, & il les avertit de l'expulsion qui s'en suivra, si jamais ils se prêtent

à la

à la moindre intrigue. Sans avoir des eſpions, il a des perſonnes de confiance qui l'inſtruiſent de ce qui ſe paſſe, & au cas qu'il y ait des maladies feintes, de la part du diſciple, qui toujours ruſé prend toutes ſortes de moyens; le Mentor alors encore plus ruſé reſte à la maiſon, & n'abandonne point le prétendu malade. Mais enfin, ſi malgré ces précautions il ſe formoit quelque liaiſon ſuſpecte avec ces perſonnes de qualité, dont on ne peut décemment interdire l'entrevue; c'eſt alors que Mentor arrache brusquement Télémaque à l'isle d'Eucharis. Le grand point eſt de perſuader un jeune homme, de ne rien faire, dont il doive ſe repentir. On ne voit que trop de perſonnes à la mort, qui crient à haute voix; je me repens d'avoir vêcu en libertin, d'avoir perdu le tems de ma jeuneſſe; & jamais on n'en a entendu dire: je me repens d'avoir pratiqué la vertu, d'avoir conſacré mes premières années à l'étude & à la ſageſſe.

Quand un gouverneur eſt auſſi attentif, un jeune ſeigneur doit paſſer un an à Paris; car il ne s'agit pas de voyager comme la plûpart des ſeigneurs, qui ſont beaucoup de dépenſe, & qui en reviennent ſans avoir vû autre choſe que des maiſons, & des clochers. Il faut par exemple à Paris appren-

dre bien la vraie politeſſe, qui y règne, s'y familiariſer avec le goût du bon & du beau, ſçavoir dîner chez le financier comme chez le prince avec une civilité proportionnée à chacun, connoître en un mot la décence & les commodités, avec les quelles y vit le bourgeois, & même l'artiſan. Il faut prendre une idée des promenades publiques, s'y appliquer à une noble démarche, mais ſans contrainte; y conſiderer l'épanouiſſement des fleurs, & des viſages. Il faut enfin paſſer au moins un hyver, & un printems dans Paris; l'hyver pour y admirer Paris dans ſon luſtre & le printems pour voir les chateaux des environs égayés alors par le jeu des eaux, & la verdure des jardins.

Paris ne devroit pas être le ſeul objèt en France qui fixât la vue de l'étranger, les bords du Rhône, & ſurtout de la Loire, le Languedoc, & la Normandie ſont des ſpectacles raviſſans. On ne ſçauroit croire combien ce contraſte de mal & de pis, de bien & de mieux des differens chemins, & des differentes hôtelleries eſt utile. Cela accoutume un ſeigneur au froid & au chaud, & à être patient dans tous les évenemens de la vie.

Un de ces événemens des plus critiques dans un voyage, c'eſt la maladie; car hélas! la mort qui nous environne, eſt ſans ceſſe

aux priſes avec les enfans d'Adam. Partout on la rencontre, & partout on en voit l'image; les voyages mêmes ne ſont que nous la peindre plus vivement, puiſque aujourd'hui on y meurt à une ville qu'on ne reverra plus, & demain à des perſonnes qu'on ne retrouvera jamais. Chaque abſence, chaque adieu ſont autant de préludes de la ſéparation univerſelle que bientôt il nous faudra faire. Chaque ligne que je trace maintenant, m'annonce que ma vie ſuit la rapidité de ma plume; qu'enfin tout paſſe & le tems que j'ai employé à compoſer cèt ouvrage, & le tems qu'un lecteur mettra à le parcourir.

Nous ſuppoſons donc qu'un jeune ſeigneur tombe malade en route; ſi c'eſt au milieu d'une ville le Mentor fait venir le meilleur médecin; ſi c'eſt au milieu d'une campagne il envoye aux environs chercher le plus renommé. Il rapporte avec fidélité le commencement de la maladie, & il donne une idée du tempérament de ſon diſciple, de ſes goûts, & de ſa manière de vivre. Afin de ne rien prendre ſur lui-même, il prie quelqu'un des grands, à qui il eſt adreſſé de vouloir bien envoyer une perſonne de ſa part, au cas qu'on ſe trouve dans une ville; car il eſt bon en pareille occaſion d'avoir des témoins reſpectables qui puiſſent certifier toute

l'attention du gouverneur. Il a ſoin que le malade obſerve le régime qu'on lui préſcrit, & qu'il ne ſe livre point à ſes appétits particuliers, ni à ſes fantaiſies. Il lui tient fidèlle compagnie, il le conſole, & il place autour de lui des perſonnes attentives, & expérimentées. Si malgré ces ſoins le mal augmente, il avertit lui-même ſon élève de ſe diſpoſer à recevoir les ſacremens, il l'exhorte, il lui procure un confeſſeur zélé, enfin il ſe conforme à tous les événemens, & la mort même ne peut le détacher de celui dont il a été comme le père, & comme le tuteur. On ne manque pas lorsqu'il y a deux ou trois ſeigneurs de les écarter, & de les placer même dans differentes maiſons au cas que la maladie fut contagieuſe.

Mais quant à ce nombre de pluſieurs ſeigneurs, un parfait gouverneur ne s'en charge pas ; à moins qu'ils ne ſoient frères, ou qu'il ne ſoit bien aſſûré par lui-même du ſujèt qu'on aſſocie à ſon pupille. Rarement ce mêlange réuſſit. Les jeunes gens alors ſe joignent enſemble, ils cabalent, ils font des projèts & ſi l'un eſt mécontent, il communique ſa mauvaiſe humeur aux autres, & les fait entrer dans ſes interêts. Plus il y a de paſſions réunies, plus il y a de déſordre.

Je voudrois auſſi qu'on ne donnât point

de

de grade militaire à un ſeigneur lorsqu'il eſt prêt de voyager. Il s'authoriſe ordinairement de ce titre pour prendre un aſcendant. Il n'y a point de jeune homme qui ſe ſachant colonel, ne ſe croye déja général d'armée, & ne s'imagine en conſéquence avoir droit de donner des ordres à tout le monde, & de n'en recevoir de perſonne. Situation critique pour le Mentor qui doit toujours avoir l'authorité toute entière; & voilà pourquoi il eſt contre toutes les règles qu'un diſciple détermine le tems du ſéjour, ou du départ. Il n'y a que des gouverneurs imbéciles qui puiſſent tolerer de pareils écarts. C'eſt au vrai Mentor qu'il appartient de règler les jours & les heures, de partir quand bon lui ſemble, ou de s'arrêter; parcequ'il eſt à préſumer que des parens judicieux & eclairés, le laiſſent maître de prolonger les ſéjours dans chaque pays, ou de les abreger. Si un jeune ſeigneur doit apprendre en voyage pluſieurs exercices, il peut en prendre des leçons dans differentes villes. Il voit par là l'endroit où l'on enſeigne mieux; nous penſons qu'on ne doit pas laiſſer un jeune ſeigneur ſans argent, & que le gouverneur lorsqu'il ſera content de lui doit lui donner tant par mois. On connoît par ce moyen ſi un jeune homme eſt avare ou généreux, & on l'empêche d'em-

prunter d'un domeſtique, & de faire de la dépenſe en cachette; cequi devient un double inconvénient. L'argent qu'on donnoit à feu Monſeigneur le duc de Berry, lui fournît la facilité de montrer un bel exemple de générofité. Il gratifia de trente louis d'eſtinés pour ſes menus plaiſirs un pauvre Soldat, en diſant; j'aime bien mieux me priver de jouer, que de manquer à ſoulager un malheureux, qui expoſe ſa vie pour le bien public. Ainſi l'argent qu'on accorde à la jeuneſſe l'accoutume à aimer les pauvres, & à les aſſiſter; car le Mentor doit ſuivre des yeux l'uſage que ſon pupille fait de ſa petite bourſe.

Ceci nous conduit à parler de la manière dont le gouverneur lui-méme doit être oeconome & généreux. Il penſe que l'argent qu'il a entre les mains n'eſt qu'un dépôt ſacré, & qu'il ne peut l'employer que pour faire honneur à ſon élève, & dans des occaſions indiſpenſables. Ainſi il tiendra un compte exact de toute la dépenſe, bien détaillé article par article. Il eſt à propos que le Mentor ne ſoit pas borné à ne prendre préciſément dans telle ville, que telle ſomme d'argent; car on peut être arrêté par la maladie, ou par quelque autre circonſtance, plus long tems qu'on n'avoit projeté; mais on aura ſoin

qu'un

qu'un jeune ſeigneur ne ſache point l'argent, qu'on fait tenir pour ſes voyages. Cela l'engageroit ſouvent à vouloir dépenſer beaucoup, ſoit en faſte, ſoit en bagatelles. L'oeconomie dont ne ſçauroit jamais ſe départir un gouverneur qui a de la probité, ne doit pas l'engager à faire crier les domeſtiques d'une auberge, lorsqu'on en ſort, faute de quelques miſerables pièces de monnoye. Cent ducats peut-être répandus à propos dans tout le cours d'un voyage empêchent pareilles plaintes toujours déshonorantes pour des ſeigneurs.

Nous dirons un mot du journal que doit faire un jeune voyageur, & de la manière de le faire ; car nous voulons entrer dans tous les détails. Ce journal contiendra des remarques, plutôt que les choſes mêmes remarquées. Le Mentor obligera donc ſon élève à écrire chaque ſoir un abregé de ce qu'on aura vû dans la journée, & à mettre exactement la date du jour. Par ce moyen on ſe rapelle d'année en année, à tel jour autre fois je viſitois tel endroit, j'aſſiſtois à telle cérémonie, je fus preſenteé à tel ſouverain. Ce ſouvenir cauſe un plaiſir indicible. Ce ne ſeront pas ſeulement les Egliſes, les antiquités, les palais qui feront la matière du journal en queſtion; mais les fêtes des Cours, &

leur cérémoniel, la ſingularité de certaines coutumes, & de certains habillemens, la liſte de certains livres modernes, & les noms des ſçavans qu'on aura vû avec un portrait de leur caractère, & de leur phiſionomie. Voici l'ordre qu'on donnera à ce journal; on diſtribuera pluſieurs feuilles par Chapitres alphabétiques. Ainſi ſur la lettre *A* on lira *in Capité* Antiquités, Arſenaux; ſur la lettre *B* Bains, Batîmens, Bibliotèques, ſur la lettre *C* Colomnes, Cours, Coutumes, & ainſi ſur toutes les lettres ſuivantes. Les parens doivent recommander exactement aux jeunes gens qui vont voyager de leur preſenter à leur retour un journal fait de la ſorte, & orné des plans de certaines villes, & de certaines curioſités les plus remarquables. Cèt ordre tient un jeune ſeigneur en haleine, le rend attentif à tout ce qu'il voit. Le gouverneur ne manquera point de lui répéter ſouvent, qu'on jugera du fruit de ſes voyages par la manière dont il écrira ſes obſervations.

Le regître qu'on tient ainſi de tout cequi paroît interreſſant, a encore une autre utilité; c'eſt de mettre un ſeigneur en état de répondre à propos aux interrogations qu'on lui fait ſur ſes voyages. Il n'eſt guères de grand, qui ne demande à un jeune étranger qu'on

lui presente, ce qu'il a vû, & ce qui l'a frappé davantage. Quel chagrin pour un gouverneur, qui pense, d'être souvent triste témoin de l'embarras, & de la stupidité d'un disciple qui ne sçait pas donner une réponse, ou qui en donne une toute de travers ! cela n'arrive que trop fréquemment. J'en citerai un exemple. Un seigneur répondit à un Pape qui l'interrogeoit sur son séjour à Rome: J'ai tout vû, Très-saint Père, & je n'ay plus rien à desirer que de voir un conclave. On prévient de tels inconvéniens, en accoutumant la jeunesse à ne parler qu'avec jugement, & circonspection. La précipitation des paroles engendre toujours des inepties, & elle suppose un étourdi; le sage, dit l'Ecriture, tourne plusieurs fois sa langue avant que de s'exprimer; mais un jeune homme ne goute pas volontiers cette morale; il croit qu'à l'abri de son nom, d'une chevelure bien étagée, & d'un habit chamarré d'or, il a droit de dire tout ce qu'il veut, & de rendre bon tout cequ'il dit. Cependant rien n'avilit plus un seigneur que de parler, & d'agir sans retenüe. Il se mèt alors au niveau du vulgaire, & il mérite qu'on ne le respecte pas davantage. Ces maux naissent en partie de la grande familiarité des jeunes gens de qualité avec les domestiques. Ils s'accoutument à écou-

à écouter tous leurs ſots diſcours, & inſenſiblement ils copient leurs façons, & ils imitent leur babil. Le gouverneur ſçait y mettre ordre en empêchant une communication, qui ſuppoſe une ame baſſe dans un ſeigneur, & un petit génie; car lorsqu'on a les ſentimens relevés, & l'eſprit étendu, on ne recherche que la converſation des perſonnes diſtinguées, & l'entretien avec de bons livres.

Il y a un autre excès qui ne devient que trop à la mode, & qui conſiſte à ſe faire un langage de Roman, & à ne plus parler qu'en *précieuſe ridicule*. Heureuſe juſteſſe d'eſprit vraye fille du bon ſens, vous qui ſçavez ſi bien tenir un juſte milieu, comment étes-vous ſi rare? on n'étudie, on ne lit, on ne voyage que pour vous acquerir, & cependant la plûpart vous abandonnent pour courir après un prétendu bel eſprit, qu'on peut nommer le délire de la Raiſon. Ce mal n'étend point ſa contagion ſur le ſeigneur formé par le parfait gouverneur; parceqn'on y donne ſes ſoins, & qu'on uſe de puiſſans préſervatifs. Les meilleurs ſont l'ironie, & l'attention d'écarter au loin tout ce qui pourroit reſſentir le petit maître.

Malgré toutes ces attentions de la part du Mentor, il aura des ennemis, & peut-être n'aura-t-il pas encore l'art de plaîre aux parens.

rens. On donnera de mauvaiſes couleurs à ſes démarches, on lui ſuppoſera des torts, ou des vices qu'il n'a pas; car tel eſt le malheur des grands; ils ſe laiſſent ſouvent prévenir contre l'homme de bien, & ils donnent leur confiance à de mauvais ſujèts. Ne nous en étonnons pas. Un homme vray, un homme d'étude ne ſçait pas faire aſſiduement ſa cour; il regrète le tems perdu dans un antichambre, ou dans d'inſipides complimens. Un adulateur au contraire grate ſans ceſſe à la porte du Prince, & ſe tourne toujours de ſon côté comme l'héliotrope vers le ſoleil; mais qu'importe au véritable Mentor? qu'on l'approuve, qu'on le condamne il ſe tient en paix, parcequ'il n'agit ni par amour des louanges, ni par appréhenſion du blâme. Sa conſcience eſt ſon guide, ſon honneur eſt ſa règle, & rien de plus,

Ce n'eſt pas que le parfait gouverneur ne puiſſe faire des fautes. Il en fait, puiſque la foibleſſe eſt l'appanage de notre humanité; *omnis homo mendax*. Il ne réuſſira même pas dans l'éducation de ſon élève, s'il n'a entre ſes mains un diſciple qui ait reçû une belle ame en partage; *Sortitus animam bonam*. Mais telle eſt la fatalité de cette vie. Les bons gouverneurs ont ſouvent les plus mauvais ſujèts, & les guides ſans talens ont des

des prodiges d'esprit & de vertu sous leur conduite. Cela fait que parmi les jeunes gens les uns ne profitent en rien, & les autres avortent, & se pervertissent.

Cependant le grand bien qui puisse arriver aux enfans, c'est d'avoir des parens qui sachent trouver le Mentor que nous avons dépeint, & s'en reposer sur lui; mais cela arrive rarement, & quand ce bonheur arrive, des parens tous vertueux qu'ils sont, abondent souvent dans leur propre sens, & veulent qu'on suive leurs idées, plutôt que de déférer aux avis du Mentor. On doit néanmoins le laisser maître de diriger les études, & les voyages, & lui donner plein pouvoir d'agir selon les circonstances. Il faut qu'un père dise à son fils avant son départ pour les pays étrangers, ce que Mr. le Duc de Montausier dît au sien en pareille circonstance: *Mon fils voilà votre maître, celui-là même qui doit me representer en tout & partout. Je lui confie toute mon autorité, il pourra en conséquence prendre les voyes les plus fortes, au cas que vous méconnoissiez son commandement, & que vous fassiés quelque démarche contraire à votre nom qui puisse vous deshonorer dans le public. Si vous êtes jamais assés hardi pour m'écrire contre votre gouverneur, & pour vouloir surpren-*

prendre ma religion; Je vous fais revenir sur le champ, & vous trouverez une prison dans ma propre maison. Si enfin je reçois des plaintes graves sur votre manière de vous comporter; je vous menace de toute ma disgrace, & vous en sentirez les effèts tant que je vivrai, & peut-être même encore après ma mort. Telles furent les paroles de ce digne père, & telle sera la façon d'agir de tous les parens qui seront jaloux de la bonne éducation de leurs enfans.

Nous n'avons point asés de présomption pour croire avoir épuisé la matière à ce sujèt; mais nous avons asés d'expérience pour assûrer qu'il y a tout lieu d'esperer qu'on rendra un seigneur honnête homme, & bon citoyen, si l'on suit notre plan. Ce sont ces deux qualités qui nous font remplir nos devoirs par rapport à dieu, à nous-mêmes, aux autres, & qui doivent être le terme de toute éducation. Le Reverend pere Stanislas Konarski, des écoles pies, a parfaitement démontré cette vérité dans un discours latin également pieux, & éloquent qu'il prononça dernierement à Varsovie avec tout l'applaudissement de la Noblesse. Ce digne Orateur aussi recommandable par ses rares talens, que par sa naissance prouva d'une manière admirable; que le but de l'institution des collèges

étoit de rendre le jeunes gens, *viros honeſtos*, & *bonos cives*, & que le mot *honeſtos* ſignifioit une probité accompagnée de toute la Religion, comme le mot *cives* renfermoit tous les devoirs à l'égard des Souverains, & de la Patrie. Nous ne ſçaurions trop recommander la lecture de cette harangue. Un Mentor qui en ſuivra les préceptes formera ſon élève ſelon le coeur de Dieu, & le fera reſpecter, & chérir des hommes. Il l'engagera à maintenir les conſtitutions de ſon Royaume & à ne ſe départir jamais de l'obéiſſance due aux légitimes Souverains ; il lui apprendra la véritable prudence & dans le choix des amis, & dans l'adminiſtration de ſes affaires. Il le rendra propre à garder fidèlement un ſecrèt & à entretenir le bon ordre, quand il aura l'auhorité en main, en un mot à devenir dans la ſuite digne époux & bon père de famille.

Les voyages étant achevés, le Mentor raménera ſon élève à la maiſon paternelle, & en le remettant entre les mains de ſes parens, il pourra dire alors, ce que Jacob dît autrefois à Laban, lorsqu'il lui remit ſes troupeaux : J'ai ſouffert le chaud, j'ai ſouffert le froid, j'ai ſupporté des fatigues de toutes façons, & je n'ai rien perdu de ce que vous m'avez confié. *Die noctùque aeſtu urebar & gelu, fugiebat-*

que

que somnus ab oculis meis, sicque servivi tibi.

Ensuite il se retirera plus sensible au bonheur d'avoir formé un citoyen pour la Patrie, & un disciple pour la Vertu, qu'à toutes les récompenses dont on pourra le gratifier. Il aura mis son élève en état de dire avec vérité pendant toute sa vie; ce n'est pas un homme ordinaire qui m'a conduit, mais un sage par excellence, mais un Mentor plus que Minerve même; puisque celle-cy ne fut qu'une divinité payenne & que mon gouverneur fut un véritable chrétien. Que ce titre deviendroit précieux à tous les mortels, s'ils en connoissoient bien toute la dignité! quoi de plus grand que de voir un homme tenir pour ainsi dire son ame entre ses mains, règler ses démarches, mésurer ses mouvemens, ne se permettre rien d'indigne du coeur, maîtriser ses sens, les ramener au joug de la Loi, étouffer mille désirs qui flatent, mille esperances qui séduisent, tenir contre la force des exemples, ne permettre enfin à son coeur aucune bassesse capable de déshonorer un héritier du Ciel. Tels sont les effèts de la Religion, sans laquelle tout gouverneur, quelque habile qu'il soit, ne fera jamais de son disciple, qu'un sépulchre blanchi.

Si le véritable Mentor a le malheur d'avoir eû un mauvais ſujèt, ou du moins un jeune homme indifferent à ſes conſeils & entierement diſſipé; il retombe ſur ſa conſcience, qui le conſole, & il penſe avec raiſon, que l'élève qui a crû le tromper, n'a trompé que ſoi-même. En effèt la jeuneſſe s'imagine avoir remporté de grandes victoires, lorsqu'elle a évité des occaſions de s'inſtruire, & de praitquer le bien, & elle ne voit pas, que ces prétendues victoires font ſon ignominie. Le Mentor n'en eſt ni moins ſçavant, ni moins reſpectable.

FIN.





